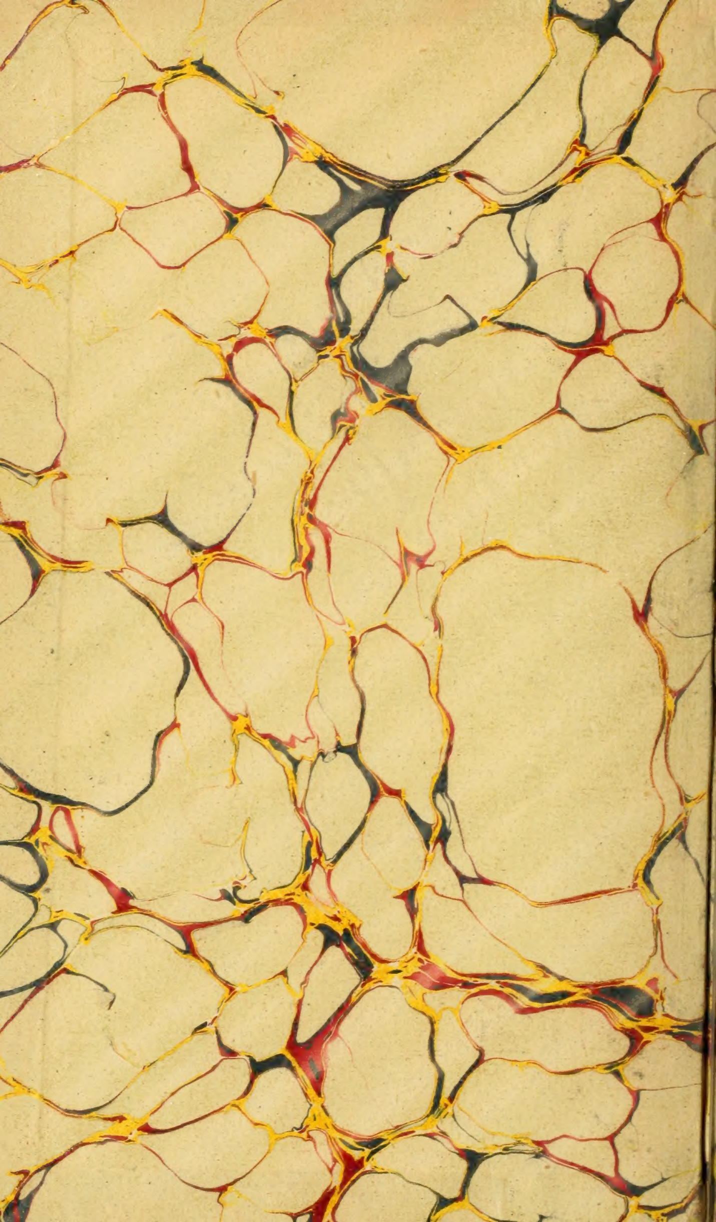
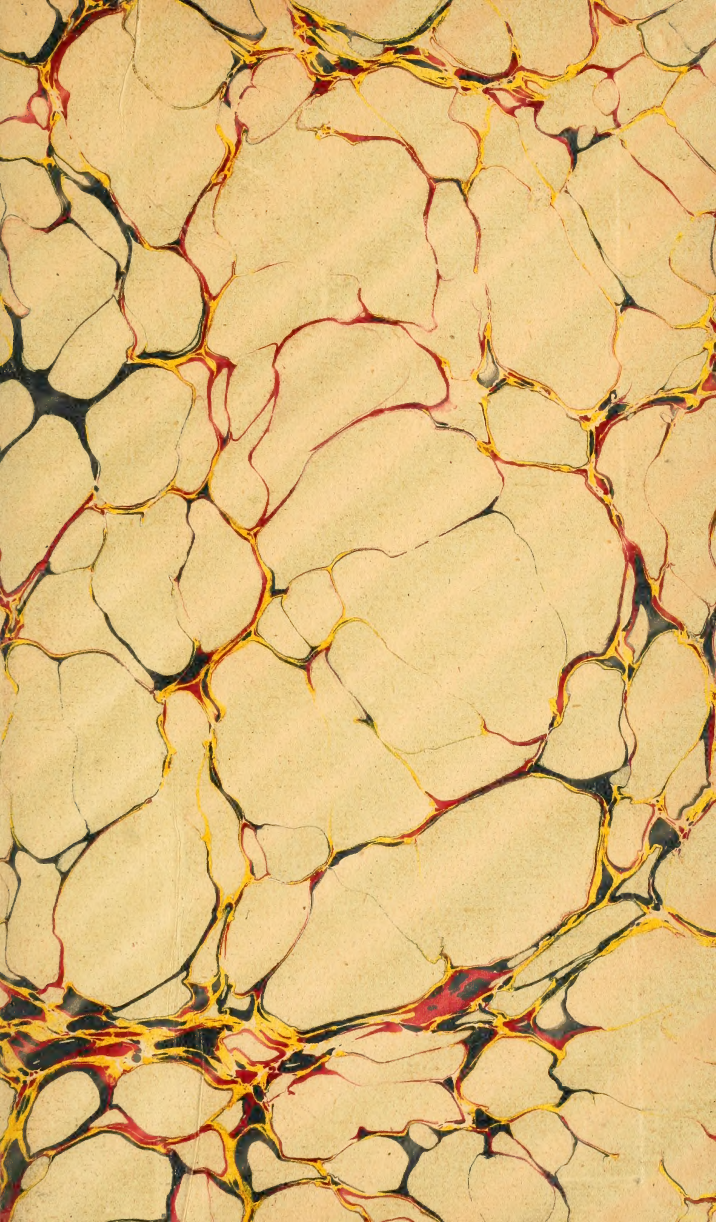






P.-J. DE BÉRANGER

ŒUVRES INÉDITES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME :

Cinq cent cinq exemplaires numérotés

dont cinq cents sur alfa (6 à 505)
et cinq sur Japon impérial (1 à 5)
(avec une triple suite du frontispice).

N°




P. J. DE BÉRANGER

BIBLIOTHÈQUE DU VIEUX PARIS

P.-J. DE BÉRANGER

Œuvres inédites

LE PARESSEUX — LA VIEILLE FEMME ET LE JEUNE MARI — LES AMIS DE MOLIERE

Préface et Notes par L.-Henry Lecomte

Ouvrage orné
d'un portrait gravé et accompagné d'un fac-similé d'écriture



PARIS (IXe)
H. DARAGON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
96-98, rue Blanche, 96-98

MDCCCCIX

BÉRANGER AUTEUR DRAMATIQUE

L'histoire d'un poète est inséparable de ses œuvres, mais celle de Béranger fut tant de fois écrite qu'il suffit de la résumer ici.

Pierre-Jean de Béranger naquit à Paris, le 19 août 1780, dans une maison de la rue Montorgueil, démolie depuis. Mis en nourrice pendant trois ans, il tomba ensuite à la charge de son grand-père, le tailleur Champy, puis à celle d'une tante, aubergiste à Péronne. Successivement apprenti chez un orfèvre, saute-ruisseau, imprimeur, commis de banque, libraire, longtemps réduit pour vivre à une pension que lui faisait Lucien Bonaparte, intéressé par ses premiers essais littéraires, Béranger trouva, en 1809, une place dans les bureaux de Fontanes, grand-maître de l'Université. C'est vers la même date que Béranger songea à répandre, pour la première fois, les couplets qu'il avait composés et que connaissaient seuls ses amis intimes. A cette époque encore, il lia connaissance avec Désaugiers, qui le présenta à la société lyrique du Caveau. Admis séance tenante, Béranger vit bientôt sa réputation de chansonnier propagée dans toute la France. Ce ne fut pourtant qu'à la fin de 1815 qu'il hasarda la publication d'un premier recueil, favorablement accueilli. En 1821 parut une

édition doublée de ses chansons, dont il tira trente-deux mille francs, mais qui l'obligea à quitter son emploi et lui valut, pour atteinte à la morale religieuse et offense envers Louis XVIII, trois mois de prison et cinq cents francs d'amende. Dès lors Béranger, idole du peuple qu'il instruisait en l'amusant, devint l'âme de l'opposition libérale qui battait en brèche le régime des Bourbons et amena finalement la chute de leur branche aînée. Avant cet événement, le poète, qui avait sans danger lancé en 1825 un troisième recueil, devait, pour son quatrième, daté de 1828, subir une nouvelle condamnation. Neuf mois de prison et dix mille francs d'amende le punirent d'outrages à la religion et d'attaques contre Charles X.

Ce dernier tombé, Béranger, qui craignait une reprise bâtarde de l'Empire et n'avait dans les républicains d'alors qu'une confiance médiocre, facilita à Louis-Philippe l'accès du pouvoir. Ce rôle et l'autorité qu'il exerçait sur les masses ainsi que sur la bourgeoisie eussent pu valoir au chansonnier les plus brillants emplois, mais, n'étant point de ceux qui font de leur opinion un moyen de parvenir, il se tint modestement — honnêtement — à l'écart, n'employant sa légitime influence qu'en faveur des talents inconnus ou des déshérités.

En 1833, Béranger publia un cinquième volume dont chacun constata l'inspiration élevée, puis peu à peu s'éloigna de Paris. Le peuple l'y rappela, en 1848, pour l'envoyer, malgré ses protestations, à l'Assemblée Constituante. Il regagna dès qu'il le put sa chère retraite et garda, lors de l'avènement de Napoléon III, un significatif silence. La diminution de ses revenus, amenée par les circonstances et son iné-

puisable charité, le contraignit à revenir dans la capitale, où il vécut ses derniers jours, entouré du respect général. Il y mourut le 16 juillet 1857 ; sa fin fut un deuil public et ses obsèques une manifestation inoubliable de sincères regrets.

Nous avons, en ces pages rapides, montré dans Béranger un patriote clairvoyant, un homme désintéressé, un philanthrope infatigable. Il serait puéril d'énumérer ses œuvres que trois générations ont admirées et qu'on chanta tant que durèrent en France le culte de l'esprit et la compréhension des idées généreuses. Béranger a touché à tous les genres de poésie chantée, et s'est montré dans tous un maître incomparable. Depuis *les Gueux,* écrits en 1808, jusqu'à *l'Adieu*, daté de 1851, combien d'inspirations gaies ou émouvantes, d'inimitables chefs-d'œuvres ! Malgré l'indifférence qui semble actuellement les envelopper, ils ne sauraient tomber jamais dans un complet oubli. Si bien compris, si bien servi par son poète, le peuple en reviendra sûrement au répertoire où ses joies, ses douleurs, ses légitimes aspirations, sont traduites avec tant de simplicité, de vraie poésie.

Tous les ouvrages écrits par Béranger ne figurent pas dans l'édition *complète* maintes fois réimprimée. On a de lui des lettres, des couplets, des pièces de théâtre, non publiés encore, Nous donnons aujourd'hui ces dernières au public.

Comment sont-elles venues entre nos mains? D'une manière qui ne peut laisser aucun doute sur leur authenticité, et que nous allons dire.

Il est rare qu'un littérateur s'engage, dans ses débuts, dans la voie qui doit le conduire au

succès. Avant d'écrire les magnifiques chansons qui perpétuent sa mémoire, P.-J. de Béranger composa des idylles, des poèmes, des ouvrages dramatiques de divers genres. Dans son autobiographie, il parle ainsi de ses derniers travaux :

« J'essayai plusieurs comédies, dont deux en cinq actes ; il y en avait une entre autres sur ou contre les savants (à qui il m'est arrivé souvent de manquer de respect, malgré mon respect pour la science), et une autre intitulée *les Hermaphrodites*, titre bizarre sous lequel je peignais des hommes efféminés, reste de l'ancien régime, et des femmes affectant les habitudes de notre sexe. J'écrivis même plusieurs actes de ces deux pièces ; ce n'est pas ce qui devait leur manquer de sens commun qui m'arrêta, mais le soin que, presque malgré moi, je donnais à la facture des vers, préoccupé que j'étais du choix de la forme, de la saillie du mot, substituant même parfois l'image à l'expression simple de la pensée. De cette façon, qui tient de l'épître, on fait la comédie comme Gresset dans *le Méchant*, mais on reste loin, je ne dirai pas de Molière, qui atteint seul la perfection du style comique, mais bien loin même de Regnard qui, comme l'auteur du *Misanthrope*, avec des moyens et un but différents, produit d'un jet la tirade et le dialogue dans une forme pleine d'esprit, d'abondance et de gaîté... Pour la centième fois, je ne me sentis plus le courage d'achever des comédies, dont plus de sept actes allèrent rejoindre tant d'autres ébauches abandonnées. Je m'avouai que je pourrais être un homme de style, d'imagination même, mais que je ne serais pas un écrivain dramatique. A l'âge des présomptions,

il est rare qu'on découvre ainsi ses côtés faibles : je me suis toujours su un gré infini de cet acte de bon sens.

« Si, depuis lors, j'ai tenté quelquefois d'aborder la scène, le besoin seul m'y a contraint. Heureusement je n'obtins jamais les honneurs d'une lecture. A part mon incapacité, que serais-je devenu dans une carrière hérissée d'obstacles où les intérêts et les amours-propres luttent sans cesse et par tous les moyens ? Même avec le génie de Molière, mon caractère m'eût fait échouer dans les coulisses. »

Bien avant ces révélations, les essais théâtraux de Béranger étaient connus ; mais, faute de notes précises, on attachait son nom à des œuvres auxquelles il était étranger. Le catalogue de la bibliothèque De Soleinne, par exemple, avait donné comme certaine sa contribution aux vaudevilles suivants :

Les Caméléons, ou une Matinée d'un homme en place, 1 acte, par Moreau et Waflard (représenté sur le théâtre du Vaudeville le 25 octobre 1815).

Haguenier, ou l'Habit de cour, 1 acte, par Benjamin Antier et Marville (Porte-St-Martin, 10 juillet 1818) ;

La Lanterne sourde, ou les Deux Portefaix, 1 acte, par Désaugiers, Benjamin Antier et Hubert (Vaudeville, 20 mars 1823);

Attila et le Troubadour, 1 acte, par Benjamin Antier et Bilderbeck (Vaudeville, 7 février 1824).

Or, avouant avoir fait, pour les *Caméléons*, une douzaine de couplets dont trois ou quatre

seulement furent trouvés passables, Béranger déclara plus tard : « Un bibliomane, M. de Soleinne, m'a attribué les couplets de plusieurs pièces d'Antier ; ceci est d'autant plus ridicule que mon ami a un bien autre talent que moi pour cette sorte de travail. » — Si ces lignes très nettes avaient besoin d'une confirmation, on la trouverait dans les registres de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques prouvant que, sur nul des ouvrages précités, le poète ne perçut un centime.

On ne connaît aucun fragment des *Hermaphrodites* ou de la comédie sur les savants que Béranger dit avoir commencée ; en revanche, trois pièces dont il n'a point parlé subsistent intégralement : c'est à Benjamin Antier que leur conservation est due.

La vie d'Antier, chansonnier gracieux, dramaturge d'un haut mérite, s'était constamment mêlée à celle de Béranger. Il y avait entre eux tant d'affinités électives qu'on les eût dit frères. La taille, le geste, la parole, ils avaient tout semblable ; c'était comme une seule âme en deux corps, une même pensée dans cette âme. Plus âgé de quinze ans, Béranger prodiguait les avis qu'Antier suivait avec docilité ; le sort les sépara parfois, leur affection les rapprocha toujours. L'amitié, chez Antier, se doublait d'une admiration profonde ; ce dernier sentiment le poussa à ne point tenir compte du désir exprimé par le poète mourant qu'à l'exception des pages léguées au libraire Perrotin, ses écrits et sa correspondance fussent détruits. Parmi les choses ainsi sauvées, étaient des lettres très précieuses qu'Antier plus tard perdit dans une voiture, les manuscrits du *Paresseux*, comédie en vers, de *la*

Vieille Femme et du Jeune Mari, opéra-comique, et d'un vaudeville sans titre.

Antier avait quatre-vingts ans — soit le quadruple de notre âge — lorsque, en 1864, des relations littéraires s'établirent entre nous. A notre déférence il répondit bienveillamment par des conseils entremêlés de confidences. L'âge n'avait point glacé sa verve ; il rimait de jolies chansons qu'il disait d'une voix forte devant les amis qui, chaque lundi soir, lui faisaient compagnie. Comme beaucoup de vieillards, Antier se plaisait à l'évocation du passé ; il parlait avec abondance du grand homme qu'il avait aimé, et dont, selon lui, nombre d'actions ou d'idées avaient été travesties par les biographes. — « Pourquoi, dîmes-nous un jour, n'écrivez-vous pas les souvenirs que vous contez si bien ? » — Antier avoua que ce dessein le tentait, mais que l'importance du travail l'effrayait un peu. Notre jeune aide s'offrit alors, fut acceptée, et nous convînmes d'écrire ensemble la vie exacte de Béranger et l'histoire des cent treize pièces que son ami avait fait jouer par Frédérick-Lemaître, Bouffé, Lafont, Mmes Dorval, Déjazet, Brohan, d'autres célébrités encore. En préparant les matériaux de cette dernière partie, Antier trouva et nous fit voir les manuscrits de Béranger. Nous le priâmes de nous les laisser lire. — « Faites mieux, dit le vieillard, copiez-les. L'Angleterre maintes fois a désiré les acquérir ; j'ai refusé ses offres ; mais, après moi, que fera-t-on ? Je crois avoir servi la mémoire du grand poète en les sauvant des flammes, mais il faut pour cela qu'on les connaisse un jour. Si les autographes disparaissent, leurs doubles au moins resteront... » — Nous prîmes les manuscrits et les copiâmes religieusement.

C'est — une correspondance l'atteste — au début de 1870 que l'incident se produisit. Le 25 avril de la même année, Antier mourut. Des ennuis ou des maladies l'avaient constamment empêché de réunir les notes sur lesquelles nous devions rédiger ses *Mémoires*. Six années de rapports ne nous eussent donc laissé qu'un souvenir aimable, si les trois pièces de Béranger n'étaient restées en notre possession. A deux reprises — dans *la Chanson* du 1er juillet 1878 (1) et dans *le Figaro* du 13 juillet 1895 — nous déclarâmes leur existence ; d'accord avec un éditeur avisé, nous les publions aujourd'hui que les lois sur la propriété littéraire le permettent. C'est dire qu'après le compétent ami de Béranger nous estimons que le renom du poète national bénéficiera de cette révélation.



(1) Le journal *la Chanson*, fondée par A. Patay et dont nous étions rédacteur en chef, provoqua par la suite et mena à bien l'érection d'une statue de Béranger dans le square du Temple.

P.-J. DE BÉRANGER

ŒUVRES INÉDITES

LE PARESSEUX

Des trois actes dont nous grossissons le bagage littéraire de Béranger, *le Paresseux* est, sans contredit, le plus important. Ecrit avec le souci de facture que l'auteur a plus haut confessé, il procède, de son aveu même, de Gresset et non de Molière ; mais les situations sont gaies, les caractères bien observés, et le style — chose capitale — n'offre en aucun endroit de négligence.

Jugeant avec bien d'autres que le cinquantenaire funèbre de Béranger appelait une commémoration artistique, nous la voulûmes récemment provoquer en offrant à notre première scène cette pièce distinguée par son fond et sa forme. Nous le fîmes dans les termes suivants :

A M. l'Administrateur de la Comédie-Française.

« Paris, 19 avril 1907.

« Le 17 juillet prochain, les œuvres de Béranger tomberont dans le domaine public. J'ai l'intention de publier alors un volume d'ouvrages inédits du grand chansonnier. Parmi ces ouvrages figure une comédie en un acte, en vers, *le Paresseux*, que le Théâtre-Français songea à représenter en 1857. L'idée m'est venue que peut-être il le pourrait faire aujourd'hui. Mais, avant toute démarche officielle, je crois convenable de faire auprès de vous une démarche officieuse. Voici le manuscrit de ladite pièce ; je la copiai moi-même, il y a bien longtemps, sur l'autographe que Benjamin Antier m'avait prêté à cet effet, et dont j'ignore le sort actuel. Veuillez avoir l'obligeance de la lire et de me faire savoir si, comme moi, vous la jugez digne d'être jouée. Elle date évidemment, mais sa donnée est bonne, son style pur ; c'est, au total, une curiosité qui, accompagnée des meilleures chansons de Béranger, fournirait à la Comédie-Française, et, par suite, aux *Trente ans de théâtre*, le programme de quelques représentations fructueuses.

« Quel que soit votre avis, je compte, Monsieur, sur votre habituelle amabilité pour me le faire connaître aussitôt que possible. Je serais heureux d'être associé avec vous dans cet hommage au poète comme je le fus jadis pour l'érection de sa statue.

M. Claretie répondit — le 21 mai — que *le Paresseux*, pastiche du dix-huitième siècle, était trop naïf pour que les spectateurs y prissent intérêt. Il ajoutait finement : « C'est une curiosité, comme vous dites, mais encore faudrait-il qu'elle fût curieuse. »

Le théâtre se dérobant, nous tentâmes d'obtenir de la presse un accueil plus flatteur, mais le confrère à qui l'ouvrage fut adressé le retourna bien vite : il le trouvait « trop long et pas fameux ».

Ces *veto* successifs n'ont en rien modifié l'opinion née, chez nous, d'une lecture réfléchie. En parcourant *le Paresseux*, et directeur et journaliste ont oublié, sans doute, que, vieux d'un siècle, il ne devait être mis en parallèle qu'avec des pièces du même âge. Cette comparaison nécessaire, les lecteurs la feront comme nous l'avons faite et vengeront le poète de dédains insuffisamment motivés.(1)



(1) Demandé par le théâtre bruxellois du Parc, *le Paresseux*, joué sur cette scène importante en novembre 1907, y obtint un succès unanime.

LE PARESSEUX

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS.

PERSONNAGES :

DORANTE.
CLÉON, ami de Dorante.
VALÈRE, amant d'Elise.
PROVENÇAL, valet de Dorante.
LOYAL, huissier.
LA GRIFFARDIÈRE, avoué.
LA COMTESSE, cousine de Dorante.
ÉLISE, fille de Cléon.

La scène est à Paris, chez Dorante, dans une maison commune à Dorante et à Cléon.

SCÈNE 1re

PROVENÇAL, *entrant.*

Que de peines, bon Dieu, pour nos apprêts de noces!
Lettres, bijoux, musique, habits, festins, carrosses,
A tout il faut penser, courir je ne sais où,
Sortir la bourse pleine et rentrer sans un sou.
De son côté mon maître aura fait ses affaires ;
Pour voir curé, témoins, magistrats et notaires,
Recueillir de l'argent, pénétrer à la cour,
Il m'a fait l'éveiller dès la pointe du jour.
Il n'a, depuis dix ans, fait une œuvre pareille !
Bien lui prend que l'amour l'ait tiré par l'oreille,
Et moi, s'entend ; car, seul, l'amour en vain, je crois,
Pour l'arracher du lit, l'eût éveillé dix fois !
Ce bon Monsieur Dorante a tant, tant de paresse !
Mais que pense de nous la jalouse comtesse,
Cette belle cousine ? Elle doit tout savoir...
Pour nous laisser en paix, il faut qu'à se pourvoir
Elle travaille aussi. Ma foi, ce serait sage :
Le plaisir de changer venge bien d'un volage.
Allons donc, de la joie !... Ah ! mon cher Provençal,
Le matin la fatigue, et, dès ce soir, le bal...
Un bal de noce, un bal !... Je vais danser ! je danse !
Vive le galoubet des bords de la Durance !
Le saut, la pirouette, un entrechat galant !...
Encor un rigodon pour la noce...

SCÈNE II

LA COMTESSE, PROVENÇAL.

LA COMTESSE, *qui a entendu ce que Provençal disait, entre en lui donnant un soufflet.*

Insolent !

PROVENÇAL.

La comtesse ! Ah ! musique infernale !

LA COMTESSE.

Ton maître ?

PROVENÇAL.

Madame, il est sorti... (*à part*) fort à propos.

LA COMTESSE.

Le traître !
Quelle horreur ! me tromper, me délaisser ainsi !
Je saurai me venger !... Réponds, est-il ici ?

PROVENÇAL.

J'ai l'honneur de vous dire...

LA COMTESSE, *sans écouter.*

Oui, je veux qu'il connaisse
Jusqu'où va ma fureur, jusqu'où va ma tendresse !...
Est-il ici ? Réponds ! réponds donc, scélérat !

PROVENÇAL.

Il est sorti, vous dis-je, il est sorti...

LA COMTESSE.

L'ingrat !
Je fus toujours trop bonne... Un fauteuil !

PROVENÇAL.

C'est un diable !

LA COMTESSE, *s'asseyant.*

Mes nerfs sont menacés d'une crise effroyable.
Si Dorante était là...

PROVENÇAL, *à part.*

L'on se trouverait mal...

LA COMTESSE.

Vous me trompiez aussi, Monsieur le Provençal !

PROVENÇAL.

Qui, Madame ?

LA COMTESSE.

Vous !

PROVENÇAL.

Moi, tromper une comtesse !
Votre rang, votre amour, vos biens, votre jeunesse,
Vos générosités, tout ne vous dit-il pas
Que j'ai dû pied à pied défendre tant d'appas ?

LA COMTESSE.

Pourtant, il me trahit !

PROVENÇAL.

Vous devinez, je pense,
Pourquoi la jeune Elise obtient sa préférence ?

LA COMTESSE.

Est-ce par la fortune ?

PROVENÇAL.

Elle en a moins que vous
Vingt fois.

LA COMTESSE.

Par sa beauté ?

PROVENÇAL.

Sans flatter, entre nous,
Vous l'effacez en taille, en grâces, en tournure...

LA COMTESSE.

Par l'esprit ?

PROVENÇAL.

Elle est folle et simple outre mesure.

LA COMTESSE.

Les talents ?

PROVENÇAL.

En province on l'a fait élever.

LA COMTESSE.

Que m'importe, après tout !

PROVENÇAL.

Vous auriez dû trouver.
Grand ami du beau-père, ayant même demeure,
Mon maître ici peut voir sa maîtresse à toute heure,
Et sans se déranger, tandis que, du Marais
Jusqu'au quartier d'Antin où logent vos attraits,
C'est par jour une lieue, en trois ans plus de mille !...
Vous avez eu longtemps un commun domicile,
Et votre époux défunt, qu'on trouvait un peu vieux,
L'avait logé chez lui, malgré les envieux.
Qu'alors vous viviez bien !

LA COMTESSE.

Taisez-vous.

PROVENÇAL.

J'imagine
Qu'un cousin peut loger auprès de sa cousine.
Cependant, sur la fin, le comte, un peu jaloux,
Nous pria poliment de sortir de chez vous...
La mort le tourmentait... il avait des lubies...
Rien n'affaiblit l'esprit comme les maladies !
Ne m'accusa-t-il pas, moi, d'un zèle indiscret,
Pour m'avoir vu danser un jour qu'il se mourait !...

LA COMTESSE.

Non, plus je réfléchis, moins je conçois Dorante.
Hors certain héritage, il n'a pas une rente,
Et, s'il ose à ce point irriter mon amour,
Je puis de tout son bien le priver en un jour.

PROVENÇAL.

Nos trois cent mille francs ?

LA COMTESSE.

Viennent de l'héritage
Dont un oncle en mourant m'enleva le partage.
Le legs ne peut valoir, on me l'a dit fort bien...
On nous juge, on le casse, et Dorante est sans bien.

PROVENÇAL.

De la peine qu'il eut d'enterrer le pauvre homme,
Mon maître a bien gémi, mais, en rendant la somme,
Il aura cent raisons de pleurer, cette fois.

LA COMTESSE.

N'avez-vous pas reçu déjà nombre d'exploits ?

PROVENÇAL.

Des papiers noirs, tout noirs ?... que venez-vous nous
[dire ?
Il en brûla des tas, l'autre jour, sans les lire :
Aux lettres, aux papiers, c'est ainsi qu'il répond.

LA COMTESSE.

Rien ne l'a donc troublé ?... Voilà qui me confond !
Je voulais l'arracher à sa vie indolente ;
Le ruiner n'est rien, si je ne le tourmente...

PROVENÇAL.

Ne le ruinez pas et tourmentez-le bien !

LA COMTESSE.

Un huissier m'a promis d'en trouver le moyen,
Et d'embrouiller l'affaire avec certaine trame ;
Il donne sa parole.

PROVENÇAL.

Il la tiendra, Madame.

LA COMTESSE.

L'hymen sera rompu.

PROVENÇAL.

La noce est pour ce soir.

LA COMTESSE.

J'attendais ce moment pour mieux faire valoir
Ma vengeance et mes droits. J'ai su, par un message,
De Valère déjà relever le courage ;
Il est aimé d'Elise, il l'adore, et je puis,
En leur rendant l'espoir, m'en faire des appuis.

PROVENÇAL.

Bien ; mais Monsieur Cléon ne veut pas de Valère ?

LA COMTESSE.

Ce Cléon n'est qu'un sot, ce n'est pas un tel père
Qui peut, contre leur gré, marier ses enfants :
Un homme de plaisir, un fou de cinquante ans !

PROVENÇAL.

Ah ! vous le vieillissez, il n'en a que quarante
Et quatre.

LA COMTESSE.

Je le hais. Il m'enlève Dorante.
— Car Dorante, sans lui, n'aurait jamais changé...
Par combien de serments il s'était engagé !
N'ai-je pas dans mes mains ces missives brûlantes
Qui, du plus tendre amour, sont les preuves parlantes?
Quel style !

PROVENÇAL.

Pour le style, il n'en est pas mauvais :
J'y mettais bien du soin quand je les écrivais...

LA COMTESSE.

Quand tu les écrivais !... Il dictait bien, peut-être ?

PROVENÇAL.

Madame, j'ai le style et la main de mon maître ;
On s'y trompe toujours, et, de crainte d'ennui,
Il ne relit jamais ce que j'écris pour lui.

LA COMTESSE.

O ciel !

PROVENÇAL.

Ignorez-vous qu'il ne sait plus écrire ?
Du moins, il n'écrit plus. A peine veut-il lire !

LA COMTESSE.

Ce dernier trait m'accable et ne peut s'excuser.

PROVENÇAL.

Ça, du crime de faux n'allez pas m'accuser !

LA COMTESSE.

Suis-je, par un ingrat, assez humiliée !
Chassons une tendresse indignement payée ;
Il est temps de prouver aux hommes corrompus
Qu'on peut cesser d'aimer ceux qui trompent le plus :
Je renonce à l'ingrat !

(*Elle va pour sortir.*)

PROVENÇAL.

Ceci devient sublime !

LA COMTESSE, *revenant.*

Oui, mais avant je veux... je veux punir son crime !

PROVENÇAL.

Le coupable est sauvé !

LA COMTESSE.

Sers-moi bien, Provençal :
Sers Elise...

PROVENÇAL.

Comment ?

LA COMTESSE.

Dis-en... dis-en du mal !

PROVENÇAL.

Madame, avec plaisir.

SCÈNE III

PROVENÇAL, *seul.*

Danse, mon fils, allons !...
Nous n'aurons pas de quoi payer les violons !...
En effet, de nous nuire elle aura le courage,
Si mon maître aujourd'hui conclut son mariage...
Que dis-je ?... où le voilà l'on ne recule pas :
Il faut qu'il se marie et se ruine, hélas !
C'est trop d'une folie !... Après tout, la comtesse,
Aussi belle qu'Elise, a bien plus de richesse !
Se trouvant libre enfin du deuil d'un vieux mari,
Elle nous épousait. Servi, soigné, chéri,
Mon maître, au dernier point paresseux par nature.
Le matin dans son lit et le soir en voiture,
Sans presque remuer aurait coulé ses jours ;
Quant à moi, qui me plais à remuer toujours,
J'aurais... Mais quelqu'un vient : c'est Elise et son [père...

SCÈNE IV

CLÉON, ÉLISE, PROVENÇAL.

CLÉON, *entrant, à Elise.*

Ne m'étourdis donc plus de ton Monsieur Valère !

ÉLISE.

Pourquoi vous déplaît-il, lui qui plait à chacun ?

CLÉON.

Dans la vente d'un bien, qui nous était commun,
Son père me fit tort d'une somme assez forte.

ÉLISE.

Est-ce sa faute, à lui ?

CLÉON.

D'ailleurs, son rang comporte
Des manières, un ton qui ne me plairaient pas.
J'aime l'amusement, la gaîté, les repas,
Et, ne connaissant rien de pire que la gêne,
Pour tous les gens de cour j'ai presque de la haine.

ÉLISE.

Il va donc à la cour ?

CLÉON.

Sans doute.

ÉLISE.

Voyez-vous :
J'irais aussi, pourtant, s'il était mon époux !
On m'a dit qu'on voit là les robes les plus belles,
Les plus beaux diamants...

CLÉON.

Tu tiens aux bagatelles ?

ÉLISE.

Mais, oui.

CLÉON.

Je le conçois. De province arrivant,
Par ma sœur élevée ainsi qu'en un couvent,
Tu n'as rien vu...

ÉLISE.

Si fait, j'ai vu Monsieur Valère ;
Il venait chez ma tante et fit tout pour me plaire.

CLÉON.

Quelle ingénuité !

ÉLISE.

J'oublierai mon amour,
Puisque vous l'exigez ; mais j'exige à mon tour,
Des bracelets, des nœuds, des colliers, des aigrettes,
Des épingles, des joncs, des robes à paillettes,
De tout enfin. Riez, c'est mon goût favori :
Ce n'est que pour cela que je veux un mari.

PROVENÇAL.

Mon maître aura de quoi plaire à Mademoiselle :
Les diamants, les schalls, les perles, les dentelles,
On a tout prodigué...

ÉLISE.

Que me dites-vous là ?

PROVENÇAL, *montrant son poing.*

Nous avons des brillants gros... plus gros que cela.

ÉLISE.

Ce bon Monsieur Dorante !

CLÉON.

Ah ! te voilà séduite !

ÉLISE.

Quand tout sera-t-il prêt ?

PROVENÇAL.

Si l'on veut, tout de suite.

ÉLISE.

Je vais briller enfin !

CLÉON.

Ça, dis-moi, Provençal,
J'ai la direction du festin et du bal ;
Te laissant les détails, je préside à la fête...
Mais, aux graves objets qu'il doit avoir en tête,
Et qu'il eût dû traiter depuis huit jours au moins,
Dorante, ce matin, a-t-il donné ses soins ?

PPOVENÇAL.

Oui, oui, vraiment. Le jour ne faisait que de naître,
Qu'avec grand bruit, chez lui, j'ouvre porte et fenêtre.
Monsieur ? Monsieur ? Monsieur ? Il faut vous ma-
[rier !...
Debout, Monsieur, debout !... Je me tue à crier :
Monsieur, vous dormirez après le mariage !...
Il baîlle, ouvre les yeux, se frotte le visage,
Et dit : « Quelle heure est-il ? » — « Sept heures et le
[quart. »
— Il était moins. — « Maraud, tu m'éveilles trop
[tard ! »
— Ce qu'il n'a jamais dit, et, grâce à sa tendresse,
Le voyant en bon train de vaincre la paresse,
Je sors, et de Paris deux fois j'ai fait le tour.

CLÉON.

Il est midi, bientôt il sera de retour.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, DORANTE.

DORANTE, *en robe de chambre et bâillant.*

Pourquoi se lève-t-on ?

CLÉON.

Comment ?

PROVENÇAL.

Est-il possible !

DORANTE.

Bonjour.

CLÉON.

Le tour est gai.

DORANTE

Qu'ai-je donc de risible ?

CLÉON.

Tu t'éveilles ?

DORANTE.

Eh bien ?

CLÉON.

L'on te croyait sorti.

PROVENÇAL.

Ne vous leviez-vous pas lorsque je suis parti ?

DORANTE.

Je me suis recouché. Je n'avais là personne
Pour m'habiller...

CLÉON.

Un jour de noce !

PROVENÇAL.

Je le donne
Pour son trait le plus beau !

DORANTE, *à Provençal.*

C'est de ta faute, aussi !
Tu n'es qu'un paresseux qui ne fait rien ici.
A-t-on besoin de toi, c'est en vain qu'on t'appelle...

PROVENÇAL.

Je suis un paresseux ?

CLÉON.

Bravo ! gronde ! querelle !
Ou je m'en vais pour toi le gronder, si tu veux.
(*A Provençal.*) Osez-vous bien, maraud, faire le pares-
[seux?
Chez des gens comme vous la paresse est un vice.
Chez nous, c'est différent.

DORANTE.

Tais-toi !

CLÉON.

Faisons justice
De tous les paresseux !

DORANTE.

Tu prétends me railler...
Aussi matin que moi t'es-tu fait éveiller ?

CLÉON.

J'étais levé plus tôt. Mais va, le mariage
N'en sera pas moins gai. (*Bas, à Dorante.*) Cependant
[je crois sage
Que tu sois près d'Elise un peu plus empressé.
Lorsqu'avec ses attraits le bel âge est passé,
C'est par les petit soins qu'on plaît encor aux belles.

DORANTE.

Tu peux, maître fripon, en dire des nouvelles !

CLÉON.

Chut ! chut ! ma fille est là...

DORANTE, *en regardant Elise.*

Quel cœur serait tenté
De négliger de plaire en voyant sa beauté ?

CLÉON.

Elle doit t'en vouloir.

ÉLISE.

Nullement.

DORANTE.

Je vous jure,
Elise, que l'amour, plus fort que la nature,
Domptera mes penchants.

ÉLISE.

Il me semble, entre nous,
Qu'un époux paresseux est un fâcheux époux !

DORANTE.

Ma paresse n'est pas ce qu'on croit.

CLÉON.

Elle gronde...

ÉLISE.

Je me figure un peu ce que c'est que le monde :
Cercles, spectacles, bals, s'y trouvent en tous lieux.
Avec vous, pour tout voir, je ferai de mon mieux...

CLÉON, *à part.*

Ah ! qu'elle est bien ma fille !

DORANTE.

Oui, vous serez maî-
[tresse ;
Nous irons, nous viendrons, nous danserons sans
[cesse ;
Pour nous bien divertir nous ferons bien du bruit ;
A des soupers charmants nous donnerons la nuit...
Le jour, nous dormirons.

ÉLISE.

Nous ne dormirons guères :
On ne peut pas dormir lorsqu'on a tant d'affaires !

DORANTE.

Cependant le sommeil entretient la santé ;
Un peu de repos...

ÉLISE, *l'interrompant.*

Non, j'aime l'activité.

PROVENÇAL, *à part.*

Le voilà bien tombé ; comme je veux en rire !

DORANTE, *à Elise.*

Vous voyez, sur mon cœur, jusqu'où va votre empire...
Mais, sur le vôtre aussi, je veux avoir des droits,
Chère Elise.

ÉLISE.

Oh ! oui... Mais il serait bon, je crois,
Qu'on envoyât chercher les diamants...

CLÉON.

Ma fille,
Parle-t-on de cela ?

ÉLISE.

De les voir je pétille !

CLÉON.

Taisez-vous...

DORANTE.

Laisse-la, Cléon, ne sens-tu pas
Que sa naïveté double encor ses appas ? (*A Provençal*).
Chez tous nos marchands cours, vole et reviens bien
[vite.

PROVENÇAL, *à part.*

Je crois que la comtesse aura le lièvre au gîte. (*Il sort*).

SCÈNE VI

DORANTE, CLÉON, ELISE.

CLÉON.

Vous marier ce soir, voilà le premier point.
Parlons-en donc...

ELISE.

Ceci ne me regarde point.
Je vais, pour me parer, voir ce qu'il faudra faire.
(*A part.*) Et m'occuper un peu de ce pauvre Valère...

SCÈNE VII

DORANTE, CLÉON.

DORANTE, *regardant sortir Elise.*

L'air de Paris lui donne un aimable enjoûment.

CLÉON.

Ça, je n'ai pas voulu te gronder vertement
Devant Elise ; au fond, pourtant, tu le mérites.
Pour régler les contrats, suivre les lois prescrites,
Un jour de mariage on n'a pas trop de temps ;
Et tu le perds, morbleu !

DORANTE.

Tu remplis tes instants,
Sans doute, mieux que moi. Tout mal a son remède :
Pour me tirer d'affaire, ami, viens à mon aide.

CLÉON.

Tu t'es chargé de tout...

DORANTE.

Non, tu m'en as chargé,
Mais le mal est moins grand quand il est partagé.

CLÉON.

Ecoute : de plaisirs, moi, j'occupe ma vie ;
Toi, tu n'as rien à faire...

DORANTE.

Oh ! si fait, je te prie,
Ma grande affaire, à moi, c'est de me reposer.

CLÉON.

Et de quoi ?

DORANTE.

C'est mon goût.

CLÉON.

Le mien peut s'excuser,
A toute heure, en tout lieu, le plaisir me captive ;
Je voudrais fuir toujours le sommeil qui m'en prive.
A table bon convive, et bon convive ailleurs,
Pour vivre avec les fous j'ai choisi les meilleurs.
La folie est fort bonne et sagement j'en use ;
J'ai même mauvais ton lorsque cela m'amuse ;
Plus d'une belle encor ne me croit que trente ans...
C'est vivre, au moins, cela ! Je fais deux fois mon [temps ;
Toi, tu ne vis pas !...

DORANTE.

Bon ! n'ai-je pas fait la guerre ?

CLÉON.

Oui, mais par déférence aux ordres de ton père...
Ah ! s'il vivait encor, tu ne serais pas là !

DORANTE.

Je me suis distingué...

CLÉON.

Qui conteste cela ?

Toujours au premier rang l'on te verra paraitre,
Quand tu voudras agir, et le ciel t'a fait naître
Avec tous les talents.

DORANTE.

Monsieur, vous me flattez.

CLÉON.

Non, paresseux maudit.

DORANTE.

Homme sage, écoutez.
Si je n'eusse reçu deux blessures fort graves,
On me verrait encor combattre avec nos braves ;
Mais, quitte envers l'Etat, en paix avec l'honneur,
Je suis le doux penchant qui me mène au bonheur ;
Ennemi des emplois dont le faix importune,
Je ne voudrais pas faire un pas vers la fortune ;
Je dédaigne les biens qui font tant de jaloux,
Et, malgré les brocards dont vous m'accablez tous,
Ce qu'on nomme paresse est ma philosophie.

CLÉON.

Voilà comme, à ses yeux, chacun se justifie !
Pour moi, de mes travers je conviens sans détour ;
Jugeant bien qu'à ma fille ils pourraient nuire un jour,
J'ai senti qu'il fallait qu'un époux doux et sage
Pût, à défaut d'un père, éclairer son jeune âge,
Et, ton humeur à part, j'ai dû penser à toi.

DORANTE.

Tu peux, de son bonheur, te reposer sur moi.
Je vais sortir...

CLÉON.

Afin que tu ne tardes guères,
Parlons raison ensemble... En deux mots, deux [affaires :
Pour des billets échus il me faut de l'argent ;
On va saisir chez moi...

DORANTE.

Voyez le négligent !
Mais soit, chez mon banquier j'irai prendre une [somme
Que nous partagerons.

CLÉON.

Voilà parler en homme !...
Le ministre Dorval est un de tes amis ;
Tous mes biens par l'Etat en séquestre sont mis...
C'est l'effet d'une erreur... obtiens pour moi justice ;
Ce jour est le dernier pour me rendre service...
Tu le pouvais plus tôt !...

DORANTE.

Tu veux donc aujourd'hui
M'accabler ?

CLÉON.

Ah ! mon cher, je redoute l'ennui.
D'ailleurs, je n'ai que toi pour me tirer d'affaire...

DORANTE.

Je peste !

CLÉON.

Aimes-tu mieux que j'en parle à Valère,
Ou bien à la comtesse ?

DORANTE.

Ah ! laisse mon rival
Et ma cousine en paix.

CLÉON.

Le festin et le bal,
Voilà ma tâche, à moi... Mais, affaires cessantes,
Je vais dans un concert voir des femmes charmantes...
Adieu, mon gendre, adieu.

SCÈNE VIII

DORANTE, *seul.*

Je ne le conçois pas ;
Il me laisse, parbleu, dans un bel embarras !...
Pour réfléchir à tout prenons quelque relâche...
Le ciel de m'accabler a-t-il donc pris à tâche ?
Ah ! je succombe ! (*Il tombe dans un fauteuil.*) Hélas ! [la comtesse autrefois
Des affaires pour moi supportait tout le poids ;
De mes goûts, sur ce point, elle avait fait l'étude...
Rien ne m'excuserait dans mon ingratitude
Si son cruel penchant à voyager toujours
N'eût en route, à la fin, fait verser nos amours.
Je hais tant voyager !... Puis les charmes d'Elise...
Il se peut que, pourtant, je fasse une sottise...
J'y devrais bien penser, mais, dans certains moments,
Je gagne, à réfléchir, des étourdissements...
Ouf ! sortons... Provençal ?... les maudits domesti- [ques !...
Provençal ?

SCÈNE IX

DORANTE, PROVENÇAL.

PROVENÇAL, *entrant.*

Me voici. J'ai couru les boutiques
Une seconde fois.

DORANTE.

Tu crois m'en imposer ;
Tu dis que tu fais tout et ne fais que muser,
Maraud !

PROVENÇAL.

Voici d'abord qui répond aux injures.

(*Des marchands et des ouvriers passent dans le fond du théâtre.*)

Ce sont tous nos marchands ! (*Aux marchands*). Passez
[vos fournitures
Dans le salon voisin. Vite, Messieurs, allons,
Vous savez qu'à payer nous ne sommes pas longs ;
Du maître de céans je suis l'agent comptable,
Hâtez-vous donc... posez vos effets sur la table.
(*Aux ouvriers.*) Vous, faites pour ce soir tous vos
[préparatifs.

DORANTE.

J'aime à considérer tous ces hommes actifs ;
Eux seuls de chaque empire entretiennent la vie...
De m'agiter comme eux j'ai quelquefois l'envie...
Provençal ?

PROLENÇAL, *derrière le théâtre.*

Oui, Monsieur.

DORANTE.

Provençal ?

PROVENÇAL.

Un moment.
(*Entrant.*) Que voulez-vous, Monsieur ?

DORANTE.

Donne-moi ce roman.

PROVENÇAL.

M'appeler pour cela lorsque je suis en nage,
Parbleu !...

DORANTE.

Tais-toi, coquin, et retourne à l'ouvrage.

PROVENÇAL, *allant pour sortir et revenant.*

A propos, de l'argent ?

DORANTE.

Prends-en chez mon banquier.

PROVENÇAL.

Sans régler avec vous il ne veut plus payer,
Et vous ne réglez rien.

DORANTE.

Bah !

PROVENÇAL.

Monsieur Lagriffardière,
Votre avoué.

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, LAGRIFFARDIÈRE.

DORANTE.

Bonjour.

LAGRIFFARDIÈRE.

Salut. J'entre en matière :
On vous a condamné, l'on a cassé le legs.
Heureusement encor que j'étais au Palais...
On a rendu l'arrêt par défaut.

DORANTE.

Quel délire !
Ami Lagriffardière, ici venez-vous rire ?

LAGRIFFARDIÈRE.

C'est de votre indolence un déplorable effet :
Condamné par défaut !

PROVENÇAL.

Moi, je me crois au fait.
Vous étiez en procès avec votre cousine...

LAGRIFFARDIÈRE.

Femme active !

DORANTE.

A qui mieux ! Vous rêvez, j'imagine ;
Je n'ai point de procès, vous êtes fous tous deux.

LAGRIFFARDIÈRE.

La forme est contre vous, et le fond est douteux.
De cette affaire, au moins, vous auriez dû m'instruire...

DORANTE.

Aurais-je, par hasard déchiré sans les lire
Des papiers ?...

LAGRIFFARDIÈRE.

Sans les lire ?

PROVENÇAL.

Hélas ! nous y voilà ;
Votre cousine, ici, m'a conté tout cela.

DORANTE.

Tu ne m'en as rien dit.

PROVENÇAL.

Un jour de mariage,
Parle-t-on de procès ?

LAGRIFFARDIÈRE.

Ça, point de verbiage...

DORANTE.

La comtesse...

LAGRIFFARDIÈRE, *l'interrompant.*

Paix donc ! le recours est formel ;
Compulsons nos papiers, interjetons appel...

DORANTE.

Une femme à ce point pousserait la vengeance !

PROVENÇAL.

Pourquoi changer, aussi ?

LAGRIFFARDIÈRE.

Faisons donc diligence,

Morbleu !... J'ai douze enfants et ma femme, je crois,
Pourra bien du treizième accoucher dans neuf mois ;
Pour élever, nourrir, vêtir cette marmaille,
Je travaille, travaille, et jour et nuit travaille...
Mon temps est précieux ; mettons l'affaire au net,
Voyons...

DORANTE, *à Provençal.*

Conduis Monsieur dans mon grand cabinet.

LAGRIFFARDIÈRE.

Pour les renseignements vous m'êtes nécessaire,
Venez, venez m'instruire...

DORANTE.

Il peut vous satisfaire,
Il connaît tout cela.

LAGRIFFARDIÈRE.

Qu'est-ce à dire ? un valet ?...
Venez donc...

DORANTE.

Laissez-moi réfléchir, s'il vous plaît,
A ce coup imprévu.

LAGRIFFARDIÈRE.

J'aime qu'on réfléchisse ;
Mais, en réfléchissant, je prétends qu'on agisse.
Corbleu !

DORANTE.

Je m'en rapporte à vous entièrement.

LAGRIFFARDIÈRE.

Je veux que vous m'aidiez.

DORANTE.

Je sors dans le moment.

LAGRIFFARDIÈRE

Bon, en robe de chambre ?

PROVENÇAL.

Oui, Monsieur se marie.

LAGRIFFARDIÈRE.

Il faut d'abord penser à notre plaidoirie...
Si vous vous ruinez, vous marierez-vous ? — Non...
Sauvons les biens.

DORANTE.

Il faut céder, car il tient bon.
Pour qu'il me laisse en paix je prends bien de la peine,
Le bourreau fait le sourd et me met à la chaîne :
Je veux pour le punir le presser à mon tour,
Et faire, en un moment, plus qu'un autre en un jour.

(*Il sort avec Lagriffardière*).

SCÈNE XI

PROVENÇAL.

Bon, obstacle de plus ! que la comtesse arrive !...
Mais que vois-je ? Valère, Elise... Je m'esquive,
Et laisse en liberté s'exprimer leur ardeur.

SCÈNE XII

VALÈRE, ÉLISE.

VALÈRE.

Cela vous sied, vraiment, de prendre un air boudeur,
Lorsque, sans résistance au choix de votre père,
Vous nous abandonnez !

ÉLISE.

Allez, Monsieur Valère,
Vous êtes un ingrat.

VALÈRE.

Moi ?

ÉLISE.

Vous que j'aimais tant,
Me venir quereller dans un pareil instant !

VALÈRE.

Il justifie assez mon désespoir extrême !
Je ne puis, de sang-froid, perdre tout ce que j'aime...
Est-ce au milieu des cours que je retrouverais
Un amour aussi pur, des charmes aussi vrais ?
Non, mon Élise, non.

ÉLISE.

Vous me flattez, Valère ;
Les dames de la cour mieux que moi savent plaire...

VALÈRE.

Ce n'est pas pour un cœur où vous seule régnez.
Ah ! si le vôtre est sourd, pour mon rival craignez !

ÉLISE.

Je tremble...

VALÈRE.

De ma main que Dorante périsse !

ÉLISE.

Vous pourriez le tuer ?

VALÈRE.

Je me ferai justice.

ÉLISE.

Le pauvre malheureux !... Fi, vous êtes méchant.

VALÈRE.

Vous le plaignez ?... Je vais le tuer sur-le-champ !

ÉLISE.

O ciel ! ô ciel !...

VALÈRE.

Pour Dieu, cessez donc de le plaindre !

ÉLISE.

Je n'aurais jamais cru que vous fussiez à craindre...

VALÈRE.

Quoi ! lorsque dans mon cœur il porte le trépas ?

ÉLISE.

Eh bien ! épousez-moi, mais ne le tuez pas.

VALÈRE.

L'injuste inimitié qu'a pour moi votre père
Est, dans tous mes desseins, ce qui me désespère.

Il n'est plus qu'un moyen qui, si j'en crois l'amour,
Puisse m'unir à vous avant la fin du jour...

ÉLISE.

Il est déjà bien tard !

VALÈRE.

Je dois à la comtesse
Plus d'un renseignement utile à ma tendresse.

ÉLISE.

Sur quoi donc ?

VALÈRE.

Ecoutez...

ÉLISE.

Dieu ! quelqu'un vient ici...
Mon père m'en voudrait, s'il nous trouvait ainsi...
Croyez que, quel qu'il soit, votre projet m'enchante...
Mais ne faites, surtout, aucun mal à Dorante !

SCÈNE XIII

VALÈRE, *seul.*

Il le faut : un duel me donnera le temps
D'obtenir de la cour la faveur que j'attends.
Par mes nombreux amis, cette affaire est menée...
Laissons venir Dorante, et, de son hyménée,
Rompons tous les apprêts.

SCÈNE XVI

VALÈRE, LOYAL.

LOYAL, *entrant.*

Point de rébellion !

VALÈRE, *sans voir l'huissier.*

Il mérite, après tout, une correction...

LOYAL.

Ici saisie, en haut encore une saisie,
Bravo !

VALÈRE, *même jeu.*

Me devait-il faire une perfidie ?

LOYAL, *l'examinant.*

Il me paraît brutal ; parlons-lui poliment :
Très humble serviteur... pour un commandement...

VALÈRE, *vivement, repoussant le papier que l'huissier lui présente.*

Laissez-moi, de ce lieu je ne suis point le maître.

LOYAL.

Monsieur n'est pas Monsieur Dorante ? mais peut-être
Est-il Monsieur Cléon ?

VALÈRE.

Non.

LOYAL.

J'en ai du plaisir,
Car, pour vendre au plus tôt, chez eux je viens saisir.

VALÈRE.

Saisir chez Cléon ?

LOYAL

Oui, deux billets à son ordre
N'ont pas été payés ; il vit dans le désordre.
C'est un fripon...

VALÈRE.

Coquin !

LOYAL.

C'est, vous dis-je, un fripon
Qui fait cette avanie au bon Monsieur Cléon.

VALÈRE *à part.*

Ceci ne me nuit pas...

LOYAL.

Moi, j'ai toujours, en somme,
Aimé les gens de bien. Je descends d'un grand homme,
Huissier sous Louis quatorze et Loyal appelé,
Dont un certain Molière a, dit-on, mal parlé,
Sans doute par envie...

VALÈRE.

Ou par dépit, peut-être,
D'avoir été saisi par votre digne ancêtre...

LOYAL.

Le fait est presque sûr, car, tenez, de saisir
Chez nous, de père en fils, nous montrons le désir.
Pas plus haut que cela, déjà, pour la saisie
Je montrais du penchant...

VALÈRE.

Présage de génie !...
Voici Dorante, enfin.

LOYAL.

Tant mieux, je suis pressé.

SCÈNE XV

DORANTE, VALÈRE, LOYAL.

DORANTE, *sans voir les autres personnes.*

J'échappe de ses mains... Ouf ! je suis harassé !
Qu'il feuillette lui seul ses nombreuses liasses ;
J'étouffais au milieu de tant de paperasses...
Qui me délivrera des affaires ?

VALÈRE, *l'abordant d'un côté.*

Bonjour.

LOYAL, *du côté opposé.*

Serviteur ! En vertu d'un arrêt de la cour,
Dûment signifié...

DORANTE.

Ciel ! encore une affaire !

VALÈRE.

Vous devez sur un point, Monsieur, me satisfaire.

DORANTE.

Deux affaires d'un coup ! parbleu, me voilà bien !

LOYAL.

D'une digne comtesse il faut rendre le bien.

VALÈRE, *à Loyal.*

Tais-toi. (*A Dorante.*) L'honneur blessé n'admet
[qu'une vengeance,
Je la demande.

LOYAL.

Et moi, je demande audience.

DORANTE.

Parlez, mon cher Valère ; huissier, parlez ausssi.

VALÈRE.

Est-ce l'instant, Monsieur, de plaisanter ainsi ?

LOYAL.

Plaisante qui voudra, moi, j'ai bon caractère.

DORANTE, *à Valère.*

Se fâche-t-on ?

LOYAL, *présentant la sentence.*

Lisez : puis-je faire inventaire ?

VALÈRE, *à Dorante.*

Me ferez-vous raison ?

DORANTE.

Quoi, toujours de l'humeur !

VALÈRE.

Vous traitez lestement les affaires d'honneur...

LOYAL.

Les affaires d'honneur ne sont point mes affaires.
Monsieur, lisez l'arrêt.

VALÈRE.

Vous ne répondez guères.

DORANTE.

Vous êtes jeune encor, Monsieur le chevalier.

VALÈRE.

Et vous, Monsieur ?

LOYAL.

Je lis : « De juillet le premier,
Par de...

DORANTE.

Te tairas-tu !

LOYAL, *continuant.*

devant...

DORANTE.

Crains qu'à la porte...

LOYAL.

Je puis verbaliser, près d'ici j'ai main-forte.

VALÈRE.

Sur la place, ici près, dans une heure au plus tard,
Je vous attends.

DORANTE.

Quelle heure est-il ?

VALÈRE, *regardant à sa montre.*

Une heure un quart,
A ma montre ; à la vôtre ?

DORANTE.

Elle n'est point montée.

LOYAL.

La justice, à la fin, sera-t-elle écoutée ?
Qu'on m'ouvre tout ici pour inventorier.

VALÈRE.

Quelle arme prenez-vous ?

LOYAL, *s'apprêtant à écrire.*

La plume et l'encrier.

DORANTE.

Un chevalier français ne se bat qu'à l'épée.

VALÈRE.

Soit.

LOYAL, *à part.*

Des armes ?... Veut-il me faire une équipée ?...
Qu'il parle d'épée, oui, mais non point de bâton,
Car je me fâcherais.

DORANTE, *reconduisant Valère.*

Avec un autre ton
Vous auriez pu, Valère, éprouver ma franchise.

VALÈRE.

Monsieur, je ferai tout pour vous ravir Elise.
Adieu, je vous attends.

DORANTE.

Au plaisir.

SCÈNE XVI

DORANTE, LOYAL.

LOYAL.

Désormais,
Du susdit inventaire occupons-nous en paix...

DORANTE, *appelant.*

Provençal ? Provençal ?

LOYAL.

Vous direz, je parie,
Que j'ai de grands talents pour faire une saisie.

DORANTE.

Provençal ?

SCÈNE XVII

LES PRÉCÉDENTS, PROVENÇAL.

PROVENÇAL.

Que faut-il ?

LOYAL.

Ce garçon peut m'aider...

DORANTE.

Chasse-moi ce coquin qui vient là m'obséder.

PROVENÇAL.

Volontiers. (*A. Loyal.*) Délogez !

LOYAL.

Ouais, on fait résistance !

PROVENÇAL.

Ou je vais...

LOYAL.

Quand je viens en vertu de sentence...

PROVENÇAL, *le prenant par les mains.*

Dansez, Monsieur l'huissier.

LOYAL.

Je vais saisir là-haut,
Puis, avec mes recors...

PROVENÇAL, *le faisant danser.*

Dansez donc comme il faut
Pour la noce.

LOYAL.

Au secours !

PROVENÇAL.

Comme il a bonne grâce !

LOYAL.

Mes recors ?...

PROVENÇAL.

Un chassé !

LOYAL.

La justice ?

PROVENÇAL, *le mettant à la porte.*

Une passe !

SCÈNE XVIII

DORANTE, PROVENÇAL.

PROVENÇAL.

A Monsieur l'avoué que ne l'envoyez-vous ?

DORANTE.

Ils n'en finiraient pas.

PROVENÇAL.

Ça, nous marions-nous ?

DORANTE.

S'il plaît à mon rival...

PROVENÇAL.

Il faut que je vous dise
Que le prêtre en surplis vous attend à l'église ;
Que, grâce à vos billets datés pour aujourd'hui,
Grands et petits parents attendent avec lui ;
Qu'on fait, depuis huit jours, attendre le notaire,
Et qu'enfin le greffier attend avec le maire !

DORANTE.

Dis que, pour certain prêt, Cléon aussi m'attend ;
Que je n'ai pas rendu ce service important
Et qu'on saisit chez lui ; dis aussi que Valère,
Pire que magistrat, prêtre, femme et notaire,
M'attend pour me tuer, et crois qu'un paresseux,
A ma place aujourd'hui serait bien malheureux !

PROLENÇAL.

Vous n'y suffiriez pas avec moins de courage !

DORANTE.

Allons, viens m'habiller.

PROVENÇAL.

Monsieur, suivant l'usage,
Dans votre cabinet ne passez-vous pas ?

DORANTE.

Là,
Ne peux-tu m'apporter ce qu'il faut pour cela ?

PPOVENÇAL.

Vous auriez plus tôt fait...

DORANTE.

Voilà bien ta paresse !
Tu me feras manquer Valère...

PROVENÇAL.

La comtesse,
Monsieur !

DORANTE.

Où me cacher ?

(*Provençal disparaît.*)

SCÈNE XIX

DORANTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Comment, Monsieur, comment ?...
Le jour de votre noce un tel ajustement !.

DORANTE, *embarassé*

Votre santé paraît...

LA COMTESSE.

Laissons cela, Dorante,
Parlons de votre hymen... Je suis bonne parente,
Et je viens avec vous applaudir au succès...

DORANTE.

Laissons là mon hymen et parlons du procès :
Vous me ruinez donc ?

LA COMTESSE.

C'est une bagatelle...
Tous vos préparatifs sont-ils faits ?

DORANTE.

J'en appelle !
L'acte fait par mon oncle est bon dans son entier.

LA COMTESSE.

Bon Dieu, qu'on a de peine à se bien marier !
Vous devez être las ?

DORANTE.

J'aime la raillerie,
Quelquefois je m'en sers...

LA COMTESSE.

Raillez donc, je vous prie.

DORANTE.

Non, vraiment, je craindrais que la malignité
Ne prît pour du dépit une fausse gaîté.

LA COMTESSE.

Du dépit, est-ce à moi ?...

DORANTE.

Mon Dieu, je sais, Madame,
Qu'un pareil sentiment n'est point fait pour votre âme ;
Je crois, loin de cela, que même en ce moment
Vous daignerez entendre à quelque arrangement.

LA COMTESSE.

Non, je n'entendrai rien ; je veux votre ruine...

DORANTE.

Voilà des sentiments dignes d'une cousine !
Votre ton n'est plus gai, prenez-y garde au moins.

LA COMTESSE.

Que vous payez bien mal ma tendresse et mes soins !
Me verriez-vous ici sans l'intérêt trop tendre
Que je vous porte encore, ingrat ?

DORANTE.

Je dois m'attendre
Que je verrai s'accroître un intérêt si grand.
Si je perds ma fortune à laquelle on s'en prend

LA COMTESSE.

Raisonnons...

DORANTE.

Soit.

LA COMTESSE.

Il faut que l'on vous aide à vivre,
Des moindres embarras qu'une main vous délivre,
Qu'on éloigne de vous le fourbe et le méchant.

Qui voudraient par des soins, caresser le penchant
Dont le premier venu peut vous rendre victime ;
Sans tout sacrifier à l'amour, à l'estime,
Un cœur sur vous toujours ne peut veiller ainsi...
Et, ce cœur bienveillant, le trouvez-vous ici ?

DORANTE.

Quittez, quittez ce ton ; redevenez railleuse,
Injuste, opiniâtre et même impérieuse,
Mais ne raisonnez pas : vous raisonnez trop bien !

LA COMTESSE.

Eh bien, je me tairai.

DORANTE.

Vous dites donc ?

LA COMTESSE.

Mais rien.

DORANTE.

Vous êtes, je le jure, un être insupportable !
De quoi vous mêlez-vous d'être si raisonnable ?
Querellons-nous plutôt.... Vous plaidez contre moi,
Je dois vous détester...

LA COMTESSE.

Soyez de bonne foi ;
Vous voudriez trouver quelque moyen facile...

DORANTE.

Des trois cent mille francs je vous offre cent mille.

LA COMTESSE.

... Pour sortir d'embarras.

DORANTE.

Acceptez-vous ?... parlez...

LA COMTESSE.

Vous avez des regrets...

DORANTE.

Ah ! vous me désolez ;
Par pitié, contre moi mettez-vous en colère !

LA COMTESSE.

Quoi qu'en dise Cléon, Elise aime Valère ;
Laissez-les être heureux, et, comme à votre ami
Vous pourriez n'opposer qu'un cœur mal affermi,
Quittez soudain Paris. J'ai des biens en Champagne ;
Allez vous y cacher au fond d'une campagne...
Ma voiture à la porte est là qui vous attend...
Pour réfléchir à tout je vous donne un instant.

DORANTE.

Peut-on parler ainsi d'entreprendre un voyage ?
Je reconnais bien là votre maudit usage !

LA COMTESSE.

Je vous vois des soucis, mon cœur en a pitié,
Et tout, dans mes conseils, n'est que pure amitié.

DORANTE.

Un voyage ! ce mot me rend tout à moi-même...
Moi, fuir, quand je l'épouse, une beauté que j'aime ?
M'éloigner d'un rival qui m'ose provoquer ?
A l'honneur, à l'amour, ce serait trop manquer

LA COMTESSE.

A l'amour ! à l'amour !

DORANTE, *à part.*

Bien ! bien ! le mot la blesse...
(*Haut.*) Ce mot m'est échappé.

LA COMTESSE.

Tout en vous est faiblesse,
Mais de l'amour, en vous ?

DORANTE.

D'autres que moi, je crois,
Ont pu, jusqu'à présent, s'y tromper quelquefois.

LA COMTESSE.

Vous vous faites un jeu de rallumer ma haine,
Et... mais non, qu'à ses pieds Elise vous enchaîne,
Des biens auxquels j'ai droit adressez-lui le don...

DORANTE.

Ils seront disputés ?

LA COMTESSE.

Non, j'en fais l'abandon.

DORANTE.

Je le rejette !

LA COMTESSE.

Alors, pensez donc au voyage...

DORANTE.

Adieu ; j'aimerais mieux perdre tout l'héritage.

SCÈNE XX

DORANTE, *seul,*

Elle fuit. Je saurai faire parler la loi...
Que cette femme encore a d'empire sur moi !
Mais aussi voyager !...

SCÈNE XXI

DORANTE, PROVENÇAL.

PROVENÇAL, *dans le fond.*

Du moment favorable,
Oui, je vous préviendrai, comtesse incomparable !

DORANTE, *à Provençal.*

On m'attend. Mon épée ?

PROVENÇAL.

Avant tout s'il vous plaît,
Il faut vous habiller.

DORANTE.

Dans un cabriolet
Ne puis-je, au rendez-vous, me rendre de la sorte ?

SCÈNE XXII

LES PRÉCÉDENTS, LAGRIFFARDIÈRE.

LAGRIFFARDIÈRE, *apportant un énorme paquet de dossiers.*

Vous fuyez les papiers, moi je vous les apporte.

DORANTE.

Le traître ! laissez-moi.

LAGRIFFARDIÈRE.

Par restitution
J'établis tous vos droits à la succession.

DORANTE.

Tant mieux, Monsieur, tant mieux.

LAGRIFFARDIÈRE.

Il faut que j'é-
[claircisse
Un seul point avec vous.

DORANTE.

Peste de la justice !

PROVENÇAL.

Pour un cabriolet, Monsieur, je vais courir. (*Il sort*).

LAGRIFFARDIÈRE.

Ensemble lisons l'acte.

DORANTE.

Il me fera mourir !

LAGRIFFARDIÈRE.

Lisons, en attendant qu'il vienne une voiture :
Trente pages au plus d'une belle écriture,
Ce sera bientôt fait.

DORANTE.

Ah ! je fuis...

(*Dorante va pour sortir et rencontre l'huissier qui le fait revenir sur le devant de la scène.*)

SCÈNE XXIII

LES PRÉCÉDENLS, LOYAL.

LOYAL, *entrant, à la cantonnade.*

Mes recors,
Veillez sur ma personne, observez du dehors...

DORANTE.

Et de deux ! quel enfer !

LOYAL.

Qu'on mette bas les armes !

DORANTE, *à Lagriffardière.*

Parlez à cet huissier.

LOYAL.

J'avance sans alarmes,
Mais qu'on ne bouge pas !

LAGRIFFARDIÈRE.

Finissons, avant tout,
Cet utile examen.

DORANTE.

Ils me poussent à bout !

LOYAL, *à Dorante.*

Il faut que vous soyez présent à l'inventaire...

LAGRIFFARDIÈRE, *au même.*

Si de cet acte, au moins, vous lisiez le sommaire...

LOYAL.

Avec votre voisin, c'est vraiment un plaisir ;

Comme un petit mouton il s'est laissé saisir.
A votre tour, Monsieur.

LAGRIFFARDIÈRE.

Lisez donc, je vous prie.

DORANTE.

De les battre tous deux il me prend une envie !...

SCÈNE XXIV

LES PRÉCÉDENTS, VALÈRE.

VALÈRE.

Je vous croyais, Monsieur, plus exact.

DORANTE.

Et de trois !
De venir tous ensemble ils ont juré, je crois.

VALÈRE.

Doit-on au rendez-vous ainsi se faire attendre ?

LOYAL.

Procédons.

LAGRIFFADIÈRE.

Discutons.

DORANTE, *à Valère.*

Monsieur, j'allais m'y rendre.

SCÈNE XXV

LES PRÉCÉDENTS, CLÉON.

DORANTE, *apercevant Cléon.*

Surcroît d'embarras.

CLÉON.

Bon ! te voilà revenu.
Donne-moi de l'argent, comme il est convenu.
(Montrant l'huissier). Que je chasse au plus tôt cette
[mine affligeante.

DORANTE, *lui faisant voir qu'il n'est pas habillé.*

Vois, ai-je pu sortir ?

CLÉON.

Et cette affaire urgente ?

DORANTE.

Que veux-tu ?...

CLÉON.

Je t'entends. (*Apercevant Valère*). Ah ! Ah !
[le chevalier...

LAGRIFFARDIÈRE.

Nous ne finissons rien.

LOYAL.

L'on semble m'oublier.

SCÈNE XXVI

LES PRÉCÉDENTS, ELISE.

ÉLISE.

Me voilà, me voilà ! ma toilette est finie.
(*A Dorante.*) Etes-vous prêt, Monsieur, pour la céré-
[monie ?

DORANTE.

C'est trop fort ! cherche-t-on à me mystifier ?

SCÈNE XXVII

LES PRÉCÉDENTS, PROVENÇAL.

PROVENÇAL.

Un apprenti notaire, un commis du greffier,
Le bedeau déjà gris, tous fatigués d'attendre,
Veulent entrer ici pour vous faire un esclandre.

DORANTE, *se jetant dans un fauteuil.*

Ils ont juré ma mort... Je tombe anéanti !

SCÈNE XXVIII

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bien ! Dorante ! eh bien ! prenez-vous un parti ?

DORANTE.

Voilà le dernier coup !

LA COMTESSE.

Mon amitié m'engage
A vous venir encor parler de ce voyage.

DORANTE.

Suis-je assez malheureux !

LAGRIFFARDIÈRE, *à Dorante.*

Monsieur, je perds mon temps.

LOYAL.

Et mon procès-verbal ?

VALÈRE.

Monsieur, je vous attends. .

CLÉON.

Songe à l'argent...

PROVENÇAL.

Songez au greffier, au notaire...

DORANTE.

Et qu'on dise à présent que je reste à rien faire !
Fut-il homme jamais plus occupé que moi ?
On est devenu fou pour beaucoup moins, ma foi.
Je ne vois, n'entends plus, j'ai l'esprit en délire...

CLÉON.

Parbleu, c'est bien ta faute et je ne fais qu'en rire.
Un paresseux toujours ajoute l'embarras
De ce qu'il n'a point fait à ce qu'il ne fait pas.

LA COMTESSE.

Croyez-moi, mon cousin, partez pour la Champagne...

DORANTE.

Mon courage renaît, et le dépit me gagne ;
Je choisis une affaire entre tant que voilà.
Valère, tirez-moi de ce mauvais pas-là ?
Que l'huissier, l'avoué, le greffier, le notaire,
Le prêtre et la cousine, et la fille et le père,
S'arrangent de leur mieux : avec vous, moi je cours
Mettre fin aux procès, aux hymens, aux amours,
A tous les soins fâcheux dont le sort nous accable,
Et puisqu'enfin la vie est chose insupportable,
Tuez-moi bien, morbleu ! pour m'ôter promptement
Jusqu'au triste embarras de faire un testament !

CLÉON.

Que dit-il ? un duel ?

ÉLISE.

Empêchez-le, mon père...

LA COMTESSE, *bas à Valère.*

Parlez donc !

LAGRIFFARDIÈRE.

Comme un sot, c'est se tirer d'affaire.

VALÈRE, *à Dorante.*

Comme je n'eus jamais le même effroi que vous
Pour tant de soins divers qui souvent sont si doux,
Sachant ce qu'il faut craindre et quel homme vous êtes,
Permettez qu'avant tout mes affaires soient faites...

DORANTE.

Pour me jouer un tour n'allez pas reculer.

VALÈRE.

Ne craignez rien, un mot suffit pour tout régler.
(*A Cléon*) Monsieur n'y mettra pas d'obstacle, je
[l'espère.
Pour compenser le tort qu'un agent de mon père
Dans la vente d'un bien vous fit, à notre insu,
Par une somme égale au dommage reçu
Permettez que le mal aujourd'hui se répare.
Mon père ignorait tout, lui-même le déclare...

(*Lui remettant un portefeuille.*)

Cherchez, dans ces effets passés à votre nom,
La lettre qui, sans doute, obtiendra son pardon.

CLÉON.

J'aime ce procédé. Votre père est aimable ;
Nous avons autrefois fait connaissance à table :
Je veux à table, un jour, faire avec lui la paix.

VALÈRE.

Pour être homme de cour, Monsieur, je vous déplais ;
C'est de la cour pourtant que je tiens le service
De vous faire obtenir une prompte justice :
On lève le séquestre établi sur vos biens.

CLÉON.

Ah ! je suis confondu...

LAGRIFFARDIÈRE.

Voilà, je le soutiens,
Un homme vraiment né pour les grandes affaires.

CLÉON.

A vous devoir autant je ne m'attendais guères !

ÉLISE, *à Cléon.*

Ne vous disais-je pas que vous deviez l'aimer ?

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Ceci dans vos desseins peut-il vous confirmer ?
Et, dans ce négligé, sortez-vous pour vous battre ?

VALÈRE, *à Dorante.*

Il me reste, avec vous, une affaire à débattre ;
Terminons-la, Monsieur.

DORANTE.

Je la vois en bon train.
Dites-moi : savez-vous que notre souverain
A, dans plusieurs combats, remarqué mon courage ?

VALÈRE.

Je le sais.

DORANTE.

Mon honneur n'en veut pas davantage ;
Nous pouvons terminer sans sortir de chez nous.
(*A Cléon*). D'Élise, mon ami, qu'il devienne l'époux ;
Longtemps peut-être encor je t'aurais fait attendre
Le service important qu'il a mieux su te rendre,
Et ta fille, on le voit clairement aujourd'hui,
N'aspire qu'à pouvoir t'acquitter avec lui.

VALÈRE.

Ah ! Monsieur !

CLÉON.

Mon ami, trop de bonté t'entraîne...

DORANTE.

D'inutiles discours évitons-nous la peine.

CLÉON.

J'y consens.

DORANTE, *à Valère.*

Sans courir pour me battre avec vous,
Sans fatiguer une heure à nous porter des coups,
Ceci réglé, Valère, allez conduire Élise
Du notaire au greffier, du greffier à l'église.

CLÉON, *montrant l'huissier.*

J'ai là, pour ce coquin, des billets de crédit ;
Eloignons de nos yeux son visage maudit.

LOYAL, *recevant les billets de Cléon et montrant Dorante.*

Bien ! bien ! mais chez Monsieur il faut que je saisisse !

DORANTE, *qui s'est approché lentement de la comtesse.*

Madame, voulez-vous me rendre un grand service ?

LA COMTESSE.

Eh bien ?

DORANTE.

Epousez-moi. Vous avez bien dû voir
Que du remords tantôt j'éprouvais le pouvoir ;
Vous l'avouer alors était presque impossible...
Me voici libre enfin : que votre cœur sensible
M'accorde le pardon, que si vous me fuyiez
J'irais au bout du monde implorer à vos pieds !

PROVENÇAL.

Ne fuyez pas si loin, il resterait en route !

CLÉON, *à la comtesse.*

A ses torts envers vous j'ai quelque part, sans doute,
Permettez qu'avec lui j'implore son pardon.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Si j'allais vous livrer au plus triste abandon ?
L'amour devrait ainsi punir votre inconstance ;
Obligé de traîner, vous seul, votre existence,
Vous pourriez être un jour un objet de pitié.
L'amour se vengerait... j'écoute l'amitié !

DORANTE, *baisant la main de la comtesse.*

Tout rallume une ardeur qui ne peut plus s'éteindre.
Combien je suis heureux, et que j'étais à plaindre !
Que je respire enfin ! Je n'ai plus de procès :
Huissiers, hommes de loi, vous que je maudissais,
Voyez, sans tout le bruit que vous faisiez naguères,
Tout ce qu'en un clin d'œil j'ai terminé d'affaires !

PROVENÇAL.

Il en eût bien fait plus s'il eût mis son habit !

CLÉON.

Faisons fête à l'hymen qui deux fois nous sourit ;
Que cette double noce offre à ceux qu'elle enchante
Un bal où l'on s'amuse, un festin où l'on chante.

DORANTE.

Fort bien, marions-nous ; mais, avant d'épouser,
Des fatigues du jour allons nous reposer !

LA

VIEILLE FEMME & LE JEUNE MARI

Si la comédie en vers de Béranger est la principale des œuvres que contient le présent volume, son opéra-comique en est la plus orinale. Dans une lettre datée de 1810 et adressée à Quenescourt, le poète donne ainsi la genèse et la raison de ce travail :

« Je viens de faire un opéra-comique en dix jours ; je déteste ce genre méprisable, mais le désir de fournir à Bosquillon (1) un poème sur lequel il pût s'exercer m'a donné le courage de l'entreprendre. J'en suis sorti mieux que je ne le pensais. La musique faite, le plus aisé sera terminé. La difficulté sera de le faire recevoir, d'essuyer les dédains de MM. les acteurs, les maux de tête de Mmes les actrices, etc., etc. J'espère cependant que si, dans dix ans, nous nous revoyons encore à Paris, nous pourrons

(1) Louis-Guillaume Bosquillon, ami très cher à Béranger, devenu plus tard célèbre sous le nom de Wilhem. C'est à lui qu'on dut l'introduction du chant dans nos écoles et la fondation d'orphéons moralisateurs.

aller à la première représentation. Au reste, je n'y attache d'autre intérêt que celui que je porte à Bosquillon. »

La partition écrite, l'ouvrage fut présenté au théâtre impérial de l'Opéra-Comique et lu en assemblée générale le mercredi 26 juillet 1810 (1). Une note de Béranger, précisant cette date, nous fait ainsi connaître l'appréciation des auditeurs : *Pièce refusée comme étant immorale, ce qui est très édifiant de la part de MM. les comédiens.* — Pour l'époque, à vrai dire, le sujet traité ne manquait pas d'audace. Il s'agit là d'un jeune viveur qui, ayant par besoin épousé une veuve mûre, ne se fait point scrupule d'user de la fortune aussi chèrement acquise ; mais ses torts, nés surtout des défauts de la dame, s'atténuent par l'esprit et la sensibilité dont il donne maintes preuves. Inutile d'insister : les mœurs théâtrales ont subi chez nous des transformations telles que l'œuvre qui scandalisa les acteurs lyriques de 1810 semblerait à leurs successeurs une simple berquinade. Quelque épithète qu'on applique à cet acte, il faudra constater chez l'auteur, au point de vue du dialogue et des situations, une entente de la scène qui, s'il avait persévéré, lui eût valu sûrement, comme librettiste, d'honorables succès.

(1) En dépit d'une assertion de l'autobiographie, Béranger obtint donc, cette fois au moins, « les honneurs d'une lecture ».

LA VIEILLE FEMME

ET LE JEUNE MARI

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

PEPSONNAGES :

VALCOURT, 30 ans.
Mme VALCOURT, 50 ans.
LUCILE, fille du premier mariage de Mme Valcourt, 18 ans.
DERBIN, jeune officier, amant de Lucile, 25 à 30 ans.
GRICHARD, financier, 60 ans.
ROSE, femme de chambre de Mme Valcourt, 20 ans.

La scène est à Paris, chez les époux Valcourt.

SCÈNE 1re

VALCOURT, *endormi sur un sopha placé à l'une des extrémités du théâtre, sur le devant ;* Mme VALCOURT, ROSE.

Mme VALCOURT, *entrant avec Rose.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! j'en mourrai !

ROSE.

Calmez-vous, Madame.

Mme VALCOURT.

Ah ! le traître !
De la nuit il n'est pas rentré !

ROSE.

Mais c'est le mauvais temps, peut-être.

Mme VALCOURT.

Taisez-vous : le temps ne fait rien
Pour voler vers l'objet qu'on aime.

ROSE, *à part.*

Le temps ne fait rien, c'est fort bien,
Mais il faut pour cela qu'on aime.

Mme VALCOURT.

Mon inquiétude est extrême.

ROSE.

Il a beaucoup plu cette nuit.

Mme VALCOURT.

Que j'ai mal dormi cette nuit !

ROSE.

Du vent on entendait le bruit.

Mme VALCOURT.

Je frissonnais au moindre bruit.

ROSE.

Le tonnerre m'a réveillée.

Mme VALCOURT.

Un rêve affreux m'a réveillée.

ROSE ET Mme VALCOURT.

J'en suis encor tout effrayée.

Mme VALCOURT.

Mais si quelque affreux accident
Retenait l'époux que j'adore ?
Il est léger, vif, imprudent...

ROSE.

Il est si fou, si jeune encore !

ENSEMBLE.

Oui, oui, oui, c'est un accident
Qui retient l'époux { que j'adore.
{ qu'elle adore.

VALCOURT, *rêvant.*

Amis, amis joyeux,
Rions, chantons !

Mme VALCOURT.

Surprise extrême.
J'entends sa voix !

ROSE, *apercevant Valcourt.*

Il est là !

Mme VALCOURT.

C'est lui-même !

ROSE.

Il rêve...

VALCOURT, *qui a continué son air.*

Amis, amis joyeux...

Mme VALCOURT.

Ecoutons ce rêve joyeux...

VALCOURT.

Chassons le chagrin de nos âmes,
Rions, chantons, amis joyeux,
Et surtout oublions nos femmes
En sablant ce vin vieux.

Mme VALCOURT ET ROSE.

Que dit-il, que dit-il des femmes ?

VALCOURT.

Oublions, oublions nos femmes,
Nous n'en rirons que mieux.

ENSEMBLE

Mme VALCOURT ET ROSE.

Voilà comme on traite les femmes !

VALCOURT.

Oublions, oublions nos femmes !

Mme VALCOURT ET ROSE.

Et nous nous tourmentons !

VALCOURT.

Rions, chantons !

Mme VALCOURT ET ROSE.

Nous nous inquiétions !

VALCOURT.

Rions, chantons !

Mme VALCOURT ET ROSE.

Nous tremblons, nous veillons !

VALCOURT.

Rions, rions !

ENSEMBLE

Mme VALCOURT ET ROSE.

Oh ! les ingrats que nous servons !

VALCOURT.

Rions, chantons, buvons !

Mme VALCOURT, *poussant son mari.*

Monsieur, Monsieur, éveillez-vous.

ROSE.

Comme il a le sommeil dur !

Mme VALCOURT.

A qui le dis-tu !... Monsieur Valcourt ?

VALCOURT, *à demi éveillé.*

Eh bien, eh bien ! est-ce vous, mes amis ?

Mme VALCOURT.

Non, Monsieur, ce ne sont pas vos amis, vos chers amis.

VALCOURT.

Ah ! pardon, Madame ; votre santé me paraît bonne ?

Mme VALCOURT.

Et comment voulez-vous que ma santé soit bonne ? Vous me laissez dans la plus mortelle inquiétude, et, lorsque je tremble que quelque malheur vous soit arrivé, vous, au lieu de venir me tranquilliser, vous préférez ce sopha à votre lit.

VALCOURT.

Quoi, chère épouse, vous ne voyez pas que, dans la crainte de troubler votre sommeil, je me suis condamné à bivouaquer ainsi, pour me punir d'être rentré trop tard ?

Mme VALCOURT.

Pouviez-vous croire que je dormais !... Et, d'ailleurs, pourquoi rentrer si tard ?

VALCOURT.

Rose, ne t'avais-je pas dit que je rentrerais à minuit ?

ROSE.

Oh ! vous me dites souvent cela.

VALCOURT.

Mais j'ai des amis, tous artistes, les hommes les plus aimables du monde… Vous ne connaissez pas encore mes amis ?

Mme VALCOURT.

C'est avec eux, sans doute, que vous oubliez votre femme, comme vous le disiez en rêvant tout à l'heure.

VALCOURT.

Je disais cela ?

ROSE.

Et d'une façon bien claire, encore.

VALCOURT.

Les rêves sont choses singulières !… Mais permettez que je m'excuse. Je voulais, vous dis-je, rentrer à minuit ; il fallait pour cela quitter un souper charmant, mes amis s'y sont opposés par des représentations. Je leur ai représenté, moi, que vous m'attendiez : on a ri de mes paroles ; je me suis piqué, les épigrammes ont redoublé ; j'ai montré de la colère, on vous a mise en jeu ; alors je n'ai plus été maître de ma fureur…

Mme VALCOURT.

Grand Dieu !

VALCOURT.

Je les ai défiés tous…

Mme VALCOURT.

Imprudent !

VALCOURT.

Et, me remettant à table, je leur ai tenu tête jusqu'à quatre heures du matin.

ROSE.

Jusqu'où va l'emportement ! Monsieur, quelques-uns des champions ne sont-ils pas restés sur le carreau ?

VALCOURT.

Non, jolie espiègle.

Mme VALCOURT.

Quand donc, Monsieur, renoncerez-vous à toutes vos mauvaises connaissances ?

VALCOURT.

Il est vrai que j'en ai plusieurs qu'on pourrait croire choisies exprès, mais le hasard m'en a procuré d'autres qui me font grand honneur.

ROSE.

D'ailleurs, il est quelquefois bon d'avoir de mauvaises connaissances.

VALCOURT, *lui prenant le menton.*

Comme toi, par exemple.

Mme VALCOURT.

Ne badinez donc pas avec cette fille.

VALCOURT.

Eh quoi, jalouse encore !

Mme VALCOURT.

Comment, encore ?

VALCOURT.

Après six mois de mariage, la jalousie ne devrait plus être permise.

Mme VALCOURT, *à part.*

Il ne sait pas ce que la mienne va me faire faire. (*Haut*). Vous n'avez sans doute pas oublié que je pars pour ma terre des environs de Monthléry ?

VALCOURT.

Quoi ! sur-le-champ ?

Mme VALCOURT

J'avais dès hier fait mes préparatifs. Vous savez que mes fermiers...

VALCOURT, *l'interrompant.*

Permettez que je reste étranger à vos affaires particulières. Quoique, en nous mariant, je me sois opposé à ce que vous me fissiez aucun avantage par contrat, les parents de votre premier mari, comme il est d'usage, n'en ont pas moins crié, sous le prétexte des intérêts de votre fille. Aussi ai-je décidé d'avoir un revenu fixe et que vous restassiez chargée de l'intendance de vos biens. D'ailleurs j'ai toujours détesté ce qu'on appelle calculs, papiers, affaires, et je n'y entends rien. Aussi, lorsqu'à mon retour de l'armée je m'amusais à me ruiner, ce n'était que les apprentis fripons qu'on mettait à mes trousses.

Mme VALCOURT.

Il faut pourtant que vous sachiez que je vais marier Lucile.

ROSE, *à part.*

Aïe ! Aïe !

VALCOURT.

Vous savez combien je m'intéresse à votre fille.

Mme VALCOURT.

Oui, vous vous y intéressez même un peu trop.

VALCOURT.

En voici bien d'une autre !

Mme VALCOURT.

Enfin je la marie.

VALCOURT.

Et puis-je savoir avec qui ?

Mme VALCOURT.

A un homme raisonnable.

VALCOURT.

Ah ! que je la plains !

ROSE.

Je l'entends, la pauvre demoiselle !

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LUCILE.

LUCILE, *entrant étourdiment et en chantant.*

Jeunesse, riante jeunesse.
Pour toi sont faits tous les plaisirs.

Bonjour, ma mère ; je vous salue, Monsieur. (*Elle continue de chanter.*)

Tu goûterais avec ivresse
Jusqu'au repos de la sagesse,
S'il te plaisait d'enchaîner tes désirs ;
Jeunesse, riante jeunesse,
Pour toi sont faits tous les plaisirs.

Mme VALCOURT.

Mais voyez donc, quelle impertinente saillie !

VALCOURT.

De grâce, ne troublez pas sa gaîté.

LUCILE, *chantant.*

O jeunesse fortunée,
Tu peux mêler dans ton cours
Aux douceurs de l'hyménée
Le charme heureux des amours ;
A l'allégresse, à la danse,
A tous les arts qu'on encense,
Livre tes goûts inconstants,
De ta rapide existence
Ne compte pas les instants :
C'est la prodigue espérance
Qui te mesure le temps.
Jeunesse, riante jeunesse, etc.

Mme VALCOURT.

Et qui vous a appris toutes ces belles choses, Mademoiselle ?

LUCILE.

Mon maître de musique.

Mme VALCOURT.

Votre maître de musique est un sot.

LUCILE.

Ah ! ma mère, il chante si bien !

VALCOURT.

D'ailleurs, c'est un de mes amis.

Mme VALCOURT.

Ma fille, je pars pour la campagne, et je vous laisse sous la surveillance de Monsieur.

VALCOURT.

Comptez sur ma prudence, et croyez que je ne laisserai pas manquer de respect...

LUCILE.

Ma mère, serez-vous longtemps absente ?

Mme VALCOURT.

Trois jours au plus. (*A part*). Mon retour sera plus prompt qu'on ne pense.

ROSE, *à part.*

Ce voyage me surprend fort.

Mme VALCOURT.

Il est nécessaire qu'avant de partir je vous instruise de mes volontés. Lucile, je vous marie.

LUCILE.

Ah ! mon Dieu !

Mme VALCOURT.

Cela vous effraie ?

LUCILE.

Non, ma mère.

Mme VALCOURT.

Vous connaissez Monsieur Grichard, notre voisin ?

VALCOURT.

Quoi ! ce riche insolent qui ne parle que de son or, ne dit que des sottises et rit de tout ce qu'il dit ?

ROSE, *à part.*

Où veut-elle en venir ?

Mme VALCOURT.

Il a cinquante mille francs de rente, et c'est lui, ma fille, que je vous destine. Même je prétends qu'en mon absence il soit reçu ici.

LUCILE.

Comment, ma mère, vous voulez que j'épouse cet homme que vous-même avez refusé il y a un an ?

Mme VALCOURT.

J'avais mes raisons dans le temps, Mademoiselle.

VALCOURT.

Vous ne m'aviez pas dit, Madame, que Monsieur Grichard avait été l'un de mes rivaux ?

LUCILE.

Vous le trouviez trop vieux, disiez-vous, et moi je n'ai que dix-sept ans !

Mme VALCOURT.

Taisez-vous, vous n'êtes qu'une ingrate. Si je l'ai refusé, c'est que dès lors je pensais à en faire votre époux.

VALCOURT.

Voilà bien l'amour maternel !

LUCILE.

On m'a bien dit qu'il fallait que le mari fût un peu plus âgé que la femme, mais Monsieur Grichard pourrait être mon aïeul. Vous n'exigerez pas que je l'épouse, j'en suis sûre.

Mme VALCOURT.

Je crois que vous osez résister à mes volontés ? Craignez que je ne vous apprenne...

VALCOURT, *l'interrompant.*

Doucement, Madame, doucement. Faites à Mademoiselle toutes les observations que vous jugerez convenables : mais, dans une circonstance d'où dépend le bonheur de sa vie, souffrez qu'elle ait une entière liberté de s'expliquer.

ROSE.

Voilà un digne beau-père !

Mme VALCOURT.

Mademoiselle Rose, craignez de quitter bientôt la maison. Vous savez que je ne garde pas longtemps mes femmes de chambre ?

ROSE, *à part.*

Surtout depuis qu'elle est mariée à un jeune homme.

Mme VALCOURT.

Vous, Monsieur, je m'aperçois trop que vous vous plaisez à soutenir ma fille contre moi. Je ne veux point en chercher la raison, mais j'ai seule le droit de

disposer d'elle. Quoique je l'aime, une fille de son âge m'importune dans ma maison, et comme il faut dans le ménage que l'un des époux ait acquis par l'âge l'expérience nécessaire à tous les deux, j'ai décidé, et ne m'en départirai pas, qu'elle épousera Monsieur Grichard. J'espère que vous ne me ferez pas d'inutiles observations...

VALCOURT.

Vous vous trompez. Quels que soient vos ridicules soupçons, je m'opposerai à ce mariage autant qu'il sera en mon pouvoir. Si je n'ai point de droits sur votre fille, j'en ai sur vous. Voici la première fois que je vous le rappelle, mais vous aimez trop Lucile pour ne point m'en savoir gré au fond du cœur.

Mme VALCOURT, *interdite.*

Cependant, Monsieur...

VALCOURT.

Au reste, Madame, Monsieur Grichard sera admis ici, puisque vous le souhaitez, et, s'il parvient à mériter la tendresse de Lucile, je vous engagerai moi-même à hâter leur union.

LUCILE.

Il n'aura jamais que ma haine.

ROSE, *à Lucile.*

Paix donc, petite écervelée !

Mme VALCOURT, *à part.*

Je me défie de tous ces gens-là. (*Haut.*) Vous avez raison, Monsieur, laissons à Lucile le temps de la

réflexion. Mais l'heure avance. Adieu, Monsieur ; ma fille, embrassez-moi. (*A part.*) Je serai bientôt de retour.

VALCOURT.

Je vous conduis, Madame. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

LUCILE, ROSE.

ROSE.

Votre beau-père est, d'honneur, un homme charmant.

LUCILE.

Je ne l'aurais jamais cru si raisonnable.

ROSE.

Pour votre mère, elle est trop bizarre, et, après avoir fait le mariage le plus fou, elle vous veut faire faire le mariage le plus sot.

LUCILE.

Ah ! Rose, si le jeune officier qui nous suit partout, qui passe si fréquemment sous nos fenêtres et qui m'a fait remettre un billet si charmant pouvait être là pour me donner quelques avis, je sens que j'aurais cent fois plus de courage pour résister à ma mère.

ROSE.

J'augure bien de ce Monsieur Derbin, et, laissez-moi faire, nous mettrons Monsieur Valcourt dans nos intérêts.

LUCILE.

Comment ! il faudrait l'instruire ?...

ROSE.

Les préventions que les parents de votre père vous avaient suscitées contre lui doivent cesser entièrement. Il est bon, il est honnête. Votre amoureux est militaire, Monsieur Valcourt a servi longtemps ; je leur ferai faire connaissance, ils se conviendront, et nous triompherons de votre mère et de Monsieur Grichard.

LUCILE.

Oh ! ne prononce pas ce nom, je l'ai en horreur. Moi, épouser Monsieur Grichard ! Cette idée me met dans une colère !...

ROSE.

Comme votre tête s'échauffe ! Allez, allez, les trois jours d'absence de votre mère changeront bien les choses. Pourvu, toutefois, que cette absence ne cache pas quelque projet fâcheux ; à vous dire vrai, elle me semble bien extraordinaire.

LUCILE.

Ne vas-tu pas encore me chercher de nouveaux sujets de chagrin ? Les démarches de ce jeune homme et le trouble qu'elles font naître en moi suffisent bien pour m'ôter toute ma gaîté.

ROSE.

Comment, Mademoiselle, l'amour vous donne de la tristesse ?

LUCILE.

L'amour se nourrit de nos larmes.

Avec lui plus de jours sereins.
Il faut, dit-on, pour sentir tous ses charmes,
En avoir connu les chagrins.
L'amour attriste, quel dommage !
Hélas ! déjà, par sa chaîne effrayés,
Plaisirs et repos du jeune âge,
Vous me fuyez ! vous me fuyez !

ROSE.

De l'amour, Dieu, quelle image
J'en sais davantage :
Il ne vit point de soupirs,
Eh ! gai, l'amour chante et danse
Entre l'espérance,
La folie et les plaisirs.

LUCILE.

De mes nuits si longtemps paisibles,
Qui me rendra le doux sommeil ?
Dois-je, attachée au joug des cœurs sensibles,
Sourire encore à mon réveil ?
L'amour attriste, quel dommage, etc.

ROSE.

Point de soucis, point d'alarmes !
Il faut dans ses charmes
Puiser d'heureux souvenirs.
Eh ! gai, l'amour chante et danse, etc.

(VALCOURT *entre pendant ce dernier couplet ; il écoute au fond de la pièce.*)

LUCILE.

De quels biens l'amour et sa flamme

Paieront-ils ces jeux innocents
Où je mettais tout le feu de mon âme
Sans troubler la paix de mes sens ?

ENSEMBLE.

LUCILE.

L'amour attriste, quel dommage !
Hélas ! déjà, par sa chaîne effrayés,
Plaisirs et repos du jeune âge,
Vous me fuyez ! Vous me fuyez !

ROSE.

Loin de vivre de soupirs,
Eh ! gai, l'amour chante et danse
Entre l'espérance,
La folie et les plaisirs !

SCÈNE IV

LUCILE, ROSE, VALCOURT.

VALCOURT.

Fort bien, ma belle-fille. Je commence à croire que les soixante ans de Monsieur Grichard et sa sotte figure ne sont pas les seuls motifs qui vous le font refuser.

ROSE.

Quoi ! vous nous écoutiez ?

LUCILE.

Monsieur Valcourt, on m'avait dit qu'une belle-fille devait haïr son beau-père, et je vous haïssais de tout mon cœur il y a quelque temps ; maintenant, je vous aime autant que je vous détestais. Vous pouvez

beaucoup pour moi, Monsieur Valcourt ; promettez-moi d'être mon protecteur, d'être mon défenseur ?

VALCOURT.

Comptez sur moi ; le ciel m'a envoyé exprès dans cette maison pour protéger l'innocence et la beauté.

ROSE.

La belle phrase de mélodrame !

LUCILE, *bas à Rose.*

Rose, tâche de voir aujourd'hui ce jeune homme. (*Haut.*) Adieu, Monsieur Valcourt.

VALCOURT.

Un moment. Votre mère est partie ; je veux rassembler tous mes amis ici ; nous rirons ; ils amèneront leurs épouses.

ROSE.

Leurs épouses ?

VALCOURT.

Oui, Mesdemoiselles, leurs épouses : ce sont tous artistes, société spirituelle et gaie. Promettez-moi de leur faire bon accueil.

ROSE.

Mais cela est-il bien dans les convenances ?

LUCILE.

Pourvu que vous soyiez mon appui, je ferai tout ce qu'il vous plaira. (*Elle sort.*)

SCÈNE V

VALCOURT, ROSE.

VALCOURT.

Quelle fête ravissante je vais donner ici, en l'absence de ma femme ! Rose, grande chère ! Qu'on prépare sur-le-champ le repas le plus exquis, qu'on enfonce la cave pour avoir les vins les plus fins ! Il faut des glaces, des fleurs, un feu d'artifice, un orchestre complet.

ROSE.

Vous devriez avant tout penser à Lucile.

VALCOURT.

J'ai presque envie de penser d'abord à toi.

ROSE.

Point du tout, Monsieur ; c'est assez pour moi de l'honneur d'inspirer de la jalousie à Madame.

VALCOURT.

Elle n'est pas moins jalouse de sa fille.

ROSE.

Aussi, comme vous êtes un peu cause du dessein qu'elle a formé contre cette pauvre Lucile, vous devez protéger ses amours.

VALCOURT.

Ah ! friponne, il y a un galant sous jeu.

ROSE.

Cela va sans dire. Il passe et repasse sans cesse devant notre porte, nous guette, nous suit, nous a déjà glissé un billet...

VALCOURT.

Et vous lui avez répondu ?

ROSE.

Nous sommes trop sages pour cela.

VALCOURT.

Je vois que vous n'avez pas son adresse.

ROSE.

Il est vrai, il a fait la gaucherie de ne pas nous la donner.

VALCOURT.

Et toi, qui es si rusée, tu n'as pas eu l'esprit de rapprocher les deux amants ?

ROSE.

Je compte sur vous pour cela.

VALCOURT.

Un beau-père négocier une pareille affaire, fi donc! Ecoute, je suis raisonnable : je vous mets la bride sur le cou ; arrangez-vous comme vous l'entendrez, mais je ne veux pas compromettre ma dignité.

ROSE.

Faites au moins connaissance avec le galant.

VALCOURT.

Non, non, qu'il s'adresse à la mère ; je vous sou-

tiendrai quand l'amoureux aura parlé. Ah ! diable, je suis un homme prudent !

ROSE, *à part.*

Il le connaîtra, quoi qu'il en dise, et il sera ici avant peu.

VALCOURT.

Va donc vite ordonner tous les apprêts de la journée ; je t'établis maîtresse de la maison.

ROSE.

En ce cas, songez à me procurer de l'argent, Madame ne m'a laissé que de quoi faire la dépense ordinaire ; vous savez qu'elle est économe, et vous, Monsieur, votre revenu est toujours mangé d'avance.

VALCOURT.

N'ai-je pas du crédit ?... Attends, il me vient une idée ; elle est d'une inconséquence charmante : cours chez Grichard, prie-le de ma part de se rendre ici dans l'instant.

ROSE.

Et qu'en voulez-vous faire ?

VALCOURT.

Va toujours, et hâte les préparatifs ; que tous nos domestiques te secondent ; moi, je vais attendre Grichard ici.

ROSE, *à part.*

Bon, moi, je vais envoyer l'officier en lui donnant à croire que Lucile le demande ; il faudra bien que ces Messieurs se parlent. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

VALCOURT.

Singulière situation que celle d'un homme de trente ans marié à une femme de cinquante ! Lequel a fait la plus grande folie, de ma femme ou de moi ? Quand je pense à toutes les peines que je pourrais lui causer, je juge que c'est elle ; mais, lorsque je réfléchis à tous les devoirs que la délicatesse m'impose, je me crois le plus fou. Un autre que moi y perdrait la gaîté ; grâce au ciel, la mienne est à l'épreuve de tout.

Pour charmer les maux de la vie,
Mon talisman, c'est ma gaîté.
Au sein des biens qu'on envie,
Au sein de l'adversité,
Avec un peu de folie,
Avec un peu de bonté,
Pour charmer les maux de la vie,
Mon talisman, c'est ma gaîté.

En vain la grandeur nous trompe,
Sous trop de pompe
Elle étouffe les plaisirs,
Eh ! que me fait la richesse,
Si l'allégresse
Ne préside à mes loisirs !
Pour charmer les maux de la vie, etc.

Quand arrive sur nos traces
La vieillesse en cheveux gris,

Loin de nous avec mépris
L'amour emmène les grâces
Qu'il rend sourdes à nos cris ;
Mais, en dépit de l'âge
Et de l'amour volage,
C'est un soir que je passerai
Dans un doux badinage ;
En tremblant je chanterai,
Et tout courbé je dirai :
Pour charmer les maux de la vie, etc.

SCÈNE VII

VALCOURT, DERBIN.

DERBIN, *dans le fond.*

Voici bien la chambre que Rose m'a indiquée.

VALCOURT.

Que veut ce jeune militaire ?

DERBIN.

Que vois-je

VALCOURT.

Me trompé-je (*Ils s'embrassent.*)

DERBIN.

C'est toi, mon cher cousin, mon ancien tamarade ?

VALCOURT.

Eh ! Derbin, quel bonheur me fait te revoir ?

DERBIN.

Je ne comptais guère te trouver ici.

VALCOURT.

Depuis quand es-tu à Paris ? Qui t'a indiqué ma demeure ?

DERBIN.

Il y a quinze jours que j'ai quitté la maison de ton père, où j'ai passé deux mois à me rétablir d'une blessure reçue dans la dernière campagne. Cet excellent homme commence à se repentir d'avoir montré tant de colère en apprenant tes fredaines, et il m'a chargé de te chercher dans la capitale.

VALCOURT.

Mon pauvre père ! Et sa santé ?

DERBIN.

Elle est bonne, grâce au ciel.

VALCOURT.

Ah ! que j'en ai de joie !... Mais tu m'auras cherché longtemps, sans doute ?

DERBIN.

Je ne t'ai pas cherché du tout. En débarquant, je suis devenu amoureux et...

VALCOURT.

Ah ! petit cousin, j'entends. Si le hasard ne vous avait pas appris où j'habitais, je n'aurais pas eu le plaisir de vous voir. Je te reconnais bien, reste de l'antique chevalerie : il faut toujours que tu soupires ou que tu te battes ?

DERBIN.

Dis-moi, que fais-tu ici ?

VALCOURT.

Ce que j'y fais ?... mais je suis chez moi.

DERBIN.

Chez toi ?

VALCOURT.

Mais ne viens-tu pas m'y chercher ?

DERBIN, *à part.*

Pas tout à fait.

VALCOURT.

Ah ! je devine. La richesse de cet ameublement ne répond pas à la détresse dans laquelle tu croyais me trouver. Tu ignores donc que je me suis marié ?

DERBIN.

Est-il possible ? (*A part.*) Quelle idée !

VALCOURT.

Cela t'étonne ? Je le conçois, car j'en suis quelquefois étonné moi-même.

DERBIN, *à part.*

Moi qui la croyais libre ! (*Haut.*) Tu habites ici ? tu es marié ?... ah ! mon ami, que je suis malheureux !

VALCOURT.

Malheureux de me savoir marié ? Tu entres bien fort dans ma situation.

DERBIN, *à part*

N'en doutons pas, il est l'époux de la personne que j'aime.

VALCOURT.

Qu'as-tu donc ? Tu étais moins troublé le jour où tu me surpris avec certaine belle... tu te rappelles cette aventure ?

DERBIN, *à part.*

Eclaircissons mes doutes.

Ta femme est sans doute jolie ?
Ta femme est sans doute accomplie ?

VALCOURT.

Ah ! mon ami, c'est un trésor :
Elle a payé toutes mes dettes.

DERBIN.

Et, tout mariés que vous êtes,
En amants vous vivez encor ?

VALCOURT.

En amants nous vivons encor...
(*Riant, à part.*)
Ah ! le mensonge est un peu fort !

DERBIN, *à part.*

Amour, amour, quel est mon sort !
(*Haut.*) Je crois la connaître.

VALCOURT.

Cela pourrait être.

DERBIN.

Elle a le port gracieux ?

VALCOURT.

Gracieux, très gracieux.

DERBIN.

La taille fine et la marche légère ?

VALCOURT.

Ce n'est pas ce qu'elle a de mieux.

DERBIN.

Un doux sourire qui sait plaire ?

VALCOURT.

Oui, mais elle ne sourit guère.

DERBIN.

Et les dents...

VALCOURT.

Ah ! vous badinez !

DERBIN.

Et ses sourcils bien dessinés ?
Et les roses de son visage ?...

VALCOURT.

Vante-les bien, c'est son ouvrage.

DERBIN, *à part.*

Il m'a deviné, je gage.

VALCOURT, *à part.*

Il est dans l'erreur, je gage...
(*Haut.*) Et que penses-tu de ses yeux ?

DERBIN.

Dans ses yeux charmants et bleus
Brille la candeur de l'âme,
Mais, pour ne faire qu'un heureux,
Devraient-ils de l'amour avoir toute la flamme ?

VALCOURT.

Ah ! les beaux yeux que les yeux de ma femme !

Ensemble.

Ah ! les beaux yeux que les yeux de ma } femme !
Ah ! les beaux yeux que les yeux de sa }

VALCOURT.

Ah ! Derbin, que ma femme n'est-elle là pour te remercier de tous les éloges que tu donnes à ses charmes !

DERBIN.

Permets-moi de m'éloigner sur-le-champ.

VALCOURT.

Pourquoi donc ? Je veux que tu la voies.

DERBIN.

Impossible, mon ami.

VALCOURT.

Je ne t'entends pas.

DERBIN.

Faut-il te le déclarer ? La personne dont je suis subitement devenu amoureux, que j'ai suivie constamment...

VALCOURT.

Eh bien ?

DERBIN.

Non, je ne puis te faire un tel aveu...

VALCOURT.

Tu m'impatientes ; achève, achève !

DERBIN.

Eh bien, mon ami, c'est elle.

VALCOURT

Qui, elle ?

DERBIN.

C'est ta femme.

VALCOURT.

Toi, amoureux de ma femme ?

DERBIN.

Je n'en puis douter.

VALCOURT, *riant de toutes sa force et se laissant aller dans un fauteuil.*

Amoureux de ma femme ! amoureux de ma femme !

DERBIN.

Tu ris de cela ?

VALCOURT.

Amoureux de ma femme !

DERBIN.

Allons, ris donc ; ris, goguenard.

VALCOURT.

Avant de prendre la chose au sérieux, il faut

nous expliquer. Quel âge a la personne que tu aimes ?

DERBIN.

De seize à dix-huit ans.

VALCOURT.

Voilà qui éclaircit tout : ma femme n'est pas tout à fait aussi jeune.

DERBIN.

Ah ! tu me rends la vie !.. Cependant la personne dont je parle habite ici ; c'est sa suivante qui m'a introduit.

VALCOURT.

Fort bien, Mlle Rose a voulu me faire faire connaissance avec toi. Oui, mon cher Derbin, cette personne est près d'ici, et, puisque tu l'aimes, je te la donne.

DERBIN.

Tu me la donnes ?

VALCOURT.

Il ne s'agit que de gagner la mère.

DERBIN.

Elle est très riche peut-être, et tu sais que ma fortune est bornée : j'ai déjà fait plusieurs fois le voyage de Paris...

VALCOURT.

Je n'y pensais pas, mais néanmoins je te réponds d'elle ; il ne nous faudra que trouver quelque invention pour l'amener à nos fins.

DERBIN.

Il n'y a peut-être rien à ménager avec elle ?

VALCOURT.

Si fait, son mari surtout.

DERBIN.

Elle a un mari.

VALCOURT.

Un étourdi qui, après s'être ruiné à Paris, n'a eu d'autre ressource que de l'épouser pour éviter toutes les prises de corps dont il était menacé.

DERBIN.

Il est jeune ?

VALCOURT.

Il a mon âge.

DERBIN.

Et comment a-t-il pu se décider ?...

VALCOURT.

Sans doute il eût mieux valu se jeter à l'eau ; mais il a un père qui n'est pas de ce siècle, un trop honnête homme qui ne s'en fût pas moins ruiné pour ne pas voir déshonorer son nom ; il n'y avait donc pas moyen de se jeter à la rivière ; il fallut se marier.

DERBIN.

Ce motif le justifie, mais crois-tu qu'il veuille entrer dans nos intérêts ?

VALCOURT.

Il y est déjà.

DERBIN.

Que dis-tu ?

VALCOURT.

Tu ne vois pas que je suis ce mari ?

DERBIN.

Oh ! que je te plains, et que tu peux m'être utile !

VALCOURT.

Cela te console de mon malheur, n'est-ce pas ?

DERBIN.

Mais, par hasard, ta femme ne serait-elle pas la dame que j'ai vue sortir il y a une heure de cette maison ?

VALCOURT.

C'est vraisemblable.

DERBIN.

Dont le premier mari se nommait Morand ?

VALCOURT.

Quoi ! tu la connais ?

DERBIN.

Mon ami, elle était condamnée à être de notre famille : lors de mes caravanes dans cette ville, je manquai d'en faire ma dernière ressource.

VALCOURT.

Tout le monde lui en voulait donc, à cette pauvre femme !... J'entends rire Monsieur Grichard : c'est un rival que la mère te donne.

DERBIN.

Un rival ?

VALCOURT.

Ce n'est qu'un sot.

DERBIN.

Mais ne puis-je voir ta belle-fille ?

VALCOURT.

Oh ! non, tu ne la verras que devant témoins, pour ne point la compromettre et pour que la mère n'ait aucun reproche à me faire.

SCÈNE VIII

VALCOURT, DERBIN, GRICHARD.

VALCOURT.

Enfin, voici le cher ami Grichard.

GRICHARD, *riant toujours.*

Je me rends à votre invitation et je suis tout guilleret.

VALCOURT.

En l'absence de ma femme, je veux donner une petite fête ; je compte sur vous pour l'embellir.

GRICHARD.

Ah ! libertin ! libertin ! je n'en dirai rien à la vieille et j'y tiendrai bien ma place, je l'espère, j'aime la joie, moi, j'ai de l'argent : c'est tout ce qu'il faut pour rire, n'est-ce pas donc ? (*A Derbin.*) Qui êtes-vous ? je ne vous ai jamais vu.

DERBIN, *à part.*

Le sot personnage ! je ne sais qui me retient...

VALCOURT, *bas à Derbin.*

Tout doux, j'ai besoin de lui. (*A Grichard.*) Monsieur est un de mes amis, un ancien camarade.

GRICHARD.

Vous avez bien fait des fredaines ensemble ?

VALCOURT.

Le goût des beaux-arts nous a rapprochés ; ainsi que moi, il les aime et les cultive.

GRICHARD.

Je les aime aussi. Quand on est riche comme je le suis, on doit protéger la peinture, la bijouterie, la musique...

DERBIN.

Justement, je suis musicien.

GRICHARD.

On l'est aussi tant soit peu, Monsieur.

VALCOURT.

Monsieur Grichard fait sa partie dans un concert.

GRICHARD.

Quelquefois, mais surtout je chante admirablement de petites rondes gaillardes Il faut voir quand je m'y mets : les prudes baissent les yeux, les jeunes filles rougissent, et les mamans me font taire, ah ! ah ! ah ! ah !

VALCOURT.

C'est que vous êtes un égrillard.

GRICHARD.

Ecoutez donc, quand on a cinquante mille francs de rentes, il ne faut pas se gêner.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, ROSE.

ROSE, *dans le fond.*

Bon, la connaissance est faite ! (*Bas à Valcourt.*) J'ai vu tous vos amis ; le repas sera bientôt prêt, mais de l'argent ?...

GRICHARD.

Que parles-tu d'argent, toi ? de l'argent ? J'aime ce mot-là, moi, ah ! ah ! ah !

VALCOURT.

Elle me dit que Mme Valcourt n'a pu trouver l'argent dont elle a besoin.

GRICHARD.

Votre femme a besoin d'argent ?

VALCOURT.

Un besoin de huit jours, causé par des dépenses imprévues, mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. Savez-vous, Monsieur Grichard, que je suis presque sûr que vous n'épouserez pas sa fille ?

GRICHARD.

Comment, votre femme me manquerait de parole, à moi ? à moi ?...

VALCOURT.

Elle ne paraît pas vous rendre une entière justice.

GRICHARD.

Hier encore, cependant...

VALCOURT.

Hier, bien, mais aujourd'hui, lorsqu'elle est venue me demander si je n'avais pas un ami qui pût lui fournir un millier d'écus, et que je lui ai conseillé de s'adresser à vous : « A Monsieur Grichard ? s'est-elle écriée, non, ce n'est pas mon homme ! »

GRICHARD.

Et puis comptez sur les femmes !

VALCOURT.

N'est-il pas vrai, Rose, qu'elle s'est exprimée ainsi ?

ROSE, *à part.*

A moi la balle. (*Haut.*) Elle a dit bien plus : « Moi, emprunter de l'argent à un parvenu qui fait le généreux, et qui au fond n'est qu'un ladre ! »

GRICHARD.

Peut-on parler ainsi des gens riches !

ROSE.

« Je suis sûre qu'il me refuserait », ajoutait-t-elle.

GRICHARD.

Elle en a, parbleu ! menti : mais est-elle loin d'ici,

cette maudite femme, que je lui envoie les mille écus pour lui apprendre à me connaître ?

VALCOURT.

Oh ! je vous ai défendu. D'ailleurs, elle est sans doute partie actuellement ?

ROSE.

Non, Monsieur ; elle attend chez une de ses amies la réponse à certain billet...

GRICHARD.

Rose, je veux que tu m'y conduises, J'ai toujours de l'argent, beaucoup d'argent sur moi ; je vais lui porter...

VALCOURT.

Non, Monsieur Grichard, je vous garde avec nous. J'ai le dessein de vous procurer une entrevue avec Lucile ; ainsi ne pensons plus à cet argent.

GRICHARD.

Si fait, corbleu ! Je suis piqué : moi, un ladre !... Tiens, Rose, porte ces trois billets à ta maîtresse, et dis-lui bien que j'en ai encore une petite provision à son service. (*Il étale son portefeuille*). Regardez, Messieurs, si je mens.

ROSE.

J'y cours. (*Elle parle bas à Valcourt*).

DERBIN, *à Grichard.*

Vous portez donc toujours cela sur vous ?

GRICHARD.

C'est mon épée, à moi. On ne sais pas ce qui peut

arriver ; dans la société, quelque insolent n'a qu'à vous faire une avanie, aussitôt vous étalez cela sur la table, et l'on voit qui vous êtes.

DERBIN.

Ah ! Monsieur, que vous êtes bien digne d'être riche ! (*Rose sort*).

SCÈNE X

VALCOURT, DERBIN, GRICHARD.

GRICHARD.

Quand elle verra les mille écus, notre belle-mère changera de discours.

VALCOURT.

Je crains bien, moi, que cet argent ne lui fasse plus de peine que de plaisir.

GRICHARD.

J'ai peut-être eu tort de ne l'avoir point porté moi-même... S'il arrivait quelque accident à cette fille?

VALCOURT.

Soyez tranquille, elle est fidèle.

GRICHARD.

Savez-vous bien que, quoique je ne tienne pas du tout à l'argent, je ne vous prêterais pas, à vous, les trois mille francs que je prête à votre femme ?

VALCOURT.

Je m'en suis bien douté.

GRICHARD.

Je sais tout ce qu'il en a coûté à la bonne dame.

VALCOURT.

Lucile vient, je crois, de ce côté. Derbin, suivez-moi chez mes amis, et laissons Monsieur Grichard entretenir sa future.

DERBIN.

Mais si je restais pour préparer le concert ?

VALCOURT.

Non, Monsieur, point de concert, suis-moi.

DERBIN.

Cependant, laisser Monsieur seul avec Lucile...

GRICHARD.

Qu'est-ce qu'il y a donc là d'extraordinaire ? Je suis de ces gens pour qui cela se fait souvent.

VALCOURT.

Sans doute, il n'est pas de ces gens qu'on doive craindre. Allons, allons. (*Il prend Derbin par le bras.*)

DERBIN.

Nous reviendrons donc bien vite ?

VALCOURT.

Nous ne quittons pas le quartier. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI

GRICHARD, puis LUCILE.

GRICHARD.

Comme on a des égards pour un homme de ma sorte ! Mais n'ai-je pas été un peu vite pour mes mille écus ? Je n'ai pas de reconnaissance... Bah ! bah ! ne pensons pas à cela. (*Lucile entre*). Ah ! c'est vous, mon adorable ?

LUCILE.

Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi.

GRICHARD.

Ah ! ah ! ne savez-vous point encore ?...

LUCILE.

Je sais, Monsieur, que vous... que vous m'impatientez.

GRICHARD.

Mais, Mademoiselle, un homme comme moi qui vous aime...

LUCILE.

Je me retire.

GRICHARD, *l'arrêtant.*

Je ne vous laisse point aller. Je suis au courant des petits manèges de la coquetterie.

LUCILE.

Eh bien, Monsieur, je vous hais.

GRICHARD.

Je tombe de mon haut ! avec cinquante mille francs de rentes, être ainsi malmené !

SCÈNE XII

LUCILE, GRICHARD, ROSE.

GRICHARD.

Ah ! Rose, viens donc calmer l'esprit de ta maîtresse !

ROSE.

Vous avez l'air si bien d'accord.

GRICHARD, *bas à Rose.*

Notre argent a-t-il fait de l'effet ?

ROSE.

Vous en allez avoir des preuves tout à l'heure. Mais de quoi s'agit-il entre vous ?

GRICHARD, *bas.*

Ne t'a-t-elle pas remis sa reconnaissance ?

ROSE.

Elle montait en voiture ; elle m'en a cependant parlé, mais j'ai craint que cela ne vous fâchât. Instruisez-moi donc de votre démêlé.

GRICHARD.

Figure-toi que je ne traite pas les gens à qui je fais du bien aussi durement que Mademoiselle m'a traité.

ROSE.

Laissez-moi lui parler.

GRICHARD.

Fais-lui sentir ce que je vaux.

ROSE, *bas à Lucile.*

Tout va bien. Je viens de parler à M. Valcourt ; le jeune homme est son parent, ils vont venir ensemble.

GRICHARD.

Parle haut : j'aime à entendre faire mon éloge.

ROSE.

Mademoiselle, on peut se fier à un homme qui appartient à une bonne famille.

GRICHARD.

Passons là-dessus.

ROSE.

Il est d'ailleurs très aimable et d'un esprit distingué.

GRICHARD.

C'est ça.

ROSE.

Je ne parle pas de sa fortune...

GRICHARD.

Cela parle tout seul.

ROSE.

Mais vous en aurez assez pour deux.

GRICHARD.

Oui, oui, et pour les survenants, ah ! ah ! ah !

LUCILE.

Tout ce que tu dis là me charme.

GRICHARD.

Ah ! ah ! je savais bien que vous seriez forcée de vous rendre. Le mérite triomphe toujours. Rose, voici une étincelle dont je me prive pour reconnaître ton zèle. Oh ! ça, ma belle future... (*On entend chanter.*)

ROSE.

Trêve aux douceurs, voici de la société.

LUCILE, *à Rose.*

Derbin vient sans doute. Retirons-nous ; je veux ajouter quelque chose à ma parure.

SCÈNE XIII

VALCOURT, DERBIN, GRICHARD, LES AMIS DE VALCOURT.

VALCOURT.

Venez, venez, ma femme est partie,
Tout est à vous dans cette maison.

TOUS.

Amis, amis, sa femme est partie,
Tout est à nous dans cette maison.

VALCOURT.

Musique, amour, bon vin, danse et folie
De ce logis vont bannir la raison.
Je suis garçon, je suis garçon.

Ensemble.

Je suis / Il est } garçon.

Amis, amis, ma femme / Amis, amis, sa femme } est partie.

Tout est à vous / Tout est à nous } dans cette maison.

VALCOURT.

Courez, volez ; pour une chère exquise,
Qu'au fond du jardin
La table soit mise ;
Que pour le festin
L'on monte le vin.,.

(*Aux dames à qui l'on distribue des fleurs.*)

Beautés qu'on adore,
Parez votre sein
Des présents de Flore...

(*A ses amis.*)

Nous allons grand train
Chasser l'étiquette...

(*A Grichard.*)

Toi, mon vieux coquin,
Cherche pour la fin
Une chansonnette
Dont chacun répète
Le joyeux refrain.

Tous.

Une chansonnette
Don chacun répète
Le joyeux refrain.

Amis, amis, ma } ma femme est partie, etc.
Amis, amis, sa }

VALCOURT.

Entre artistes l'on doit toujours
A table parler de la gloire,
Surtout il nous faudra boire
A ma femme,à vos amours.

Tous.

Surtout il nous faudra boire
A ma femme, à vos } amours.
A sa femme, à nos }

VALCOURT.

Que l'archet résonne,
Qu'on prenne et qu'on donne
La main tour à tour ;
Que, charmant les grâces,
La valse et ses passes
Enivrent leur cour ;
Et, sans qu'on y pense,
Qu'on soit à la danse
Surpris par le jour...

Tous.

Amis, amis, etc.

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, LUCILE, ROSE.

VALCOURT, *offrant la main à Lucile.*

Venez, charmante Lucile, permettez que je vous présente mes amis.

DERBIN.

Elle est ravissante.

GRICHARD.

N'est-il pas vrai ? oh ! oh !

VALCOURT, *à Lucile.*

Ces Messieurs et leurs épouses sont également recommandables par des talents agréables et distingués.

DERBIN, *à Lucile.*

Et tous se plaisent à vous rendre les hommages qui vous sont dus.

LUCILE, *à Rose.*

Ah ! Rose, comme le cœur me bat !

ROSE.

Cela ne fait point de mal, Mademoiselle. (*Derbin s'approche de Lucile.*)

GRICHARD.

Il ne manque que la maîtresse de céans ; qu'elle nous ferait bonne mine !

VALCOURT, *présentant Grichard à la société.*

Mes amis, que je vous présente Monsieur Grichard, l'homme de France le plus noble dans ses manières...

GRICHARD.

Ah ! Monsieur Valcourt !...

VALCOURT.

L'esprit le plus naturel...

GRICHARD.

Ah ! Ah !

VALCOURT.

La tête la plus solide...

GRICHARD.

Messieurs, ne l'écoutez pas ; il se moque, je vous assure.

VALCOURT.

Il a à lui seul assez de richesse pour payer tous vos chefs-d'œuvres présents et à venir.

GRICHARD.

Ça, c'est vrai.

VALCOURT.

Faites votre cour à ce nouveau Mécène.

ROSE.

On en flatte de plus sots.

GRICHARD.

Je ne demande pas mieux que d'encourager les arts, mais je vous préviens, Messieurs, que je suis un fin connaisseur.

VALCOURT.

Peste, on le sait bien. Vous allez en avoir la preuve : voici certain duo dont ces deux Messieurs (*Il désigne deux invités.*) ont composé l'air et les paroles ; Lucile et Derbin vont nous le chanter, et Monsieur Grichard nous fera le plaisir de nous dire son sentiment.

GRICHARD.

Je le veux parbleu bien. Monsieur l'officier, enténdez-vous avec Mademoiselle et débrouillez-nous

cela au plus vite. Moi, je m'assieds, et vous verrez si je suis un Midas.

VALCOURT.

Tudieu, quelle érudition !

GRICHARD.

Ah ! j'en sais bien d'autres, ah ! ah ! ah !

ROSE.

Que notre orchestre se prépare. (*La société se forme en cercle, et ceux qui sont censés devoir accompagner les chanteurs se mettent à leurs instruments.*)

VALCOURT.

Une jeune dame et un chevalier sont les personnages de ce duo. Vous connaissez les mœurs de la chevalerie ?

GRICHARD.

Je connais tout, moi ; n'était-ce pas du temps du siège de Troie ?

VALCOURT.

C'est cela même.

GRICHARD.

Silence !

VALCOURT.

Jadis un chevalier courtois et généreux
Entendit les accents d'une beauté plaintive ;
Sous les verroux d'un geôlier rigoureux
Ainsi chantait cette jeune captive...

Le chœur.

Ecoutons bien cette jeune captive !

LUCILE.

Ah ! s'il était un chevalier
Dont le cœur fût tendre et fidèle,
Et qu'il triomphât du géôlier
Qui me retient dans la tourelle,
Je bénirais ce chevalier !

DERBIN.

Je suis français, captive jeune et belle,
Contre un tyran je viens te secourir ;
Comte ou baron, au combat je l'appelle
Et sous mes coups il va périr.

LUCILE.

Le ciel daigne me secourir.

DERBIN.

Et sous mes coups il va périr.

LUCILE.

Pour sauver une infortunée
Entrez plutôt dans ce châtel,
Ou je vais voir ma destinée
Soumise au plus affreux mortel.
Déjà l'on a paré l'autel,
Entendez-vous les chants de l'hyménée ?...

DERBIN.

J'entends, j'entends les chants de l'hyménée !..
Fais-moi le don d'amoureuse merci
Pour échapper à ce triste esclavage.

LUCILE.

Toujours le ciel délivre de souci
Ceux dont l'amour seconde le courage.

DERBIN.

Tu me fais don d'amoureuse merci.

LUCILE.

Reçois le don d'amoureuse merci.

DERBIN.

Oui, l'amour avec nous conspire,
Lui seul m'a pu guider ici ;
Comme nos cœurs tout cède à son empire...

DERBIN.

Doux effet de son empire !

LUCILE.

Mon cœur cède à son empire.

Ensemble.

Amour, amour, à ton pouvoir
Qu'ici rien n'oppose d'obstacle,
Il ne nous faut plus qu'un miracle
Et tu le dois à notre espoir.

GRICHARD, *quand ils ont fini, répète d'une façon ridicule.*

Il ne leur faut plus qu'un miracle,
Et tu le dois à leur espoir.

VALCOURT.

Que personne ne prononce sur ce morceau avant Monsieur Grichard !

GRICHARD.

Hein ! hein ! à vous parler franchement, il y a dans cette musique de certains petits passages... là... et

puis les paroles ont... tout ça réuni fait que... c'est un duo enfin.

VALCOURT.

Ne vous l'avais-je pas bien dit ? Peut-on porter un jugement mieux motivé ?

ROSE.

Il n'est pas le seul connaisseur qui juge de la sorte.

GRICHARD.

Messieurs, ma franchise vous blesse peut-être, mais je suis fait ainsi. Quant à l'exécution, elle a été parfaite. J'aurais voulu que la maman fût là, elle qui gronde toujours sa fille. Pour notre officier, il nous a joué ça comme d'après nature.

VALCOURT.

Allons, Monsieur Grichard, à votre tour, quelque joli morceau ?...

GRICHARD.

Vous voulez rire ?

ROSE.

Justement, ne vous faites pas prier.

GRICHARD.

Eh bien, soit. Il me souvient d'une petite babiole que je vais vous donner en attendant mieux.

VALCOURT.

Attention pour Monsieur Grichard.

(Pendant que Grichard chante, Rose reste au fond de la scène.)

GRICHARD.

Le mérite n'est rien, en somme,
Quand le mérite est indigent,
Qu'est-ce après tout qu'un honnête homme,
Qu'un honnête homme sans argent ?
Sans argent que de corps sans âme...

ROSE. *accourant.*

Monsieur, Monsieur, voici Madame !

VALCOURT.

Ma femme !

Le chœur.

Sa femme.

GRICHARD.

Morbleu ! ne m'interrompez pas !

Tous.

Grand Dieu, grand Dieu, voici sa femme !

ROSE.

Elle vient à grands pas.

GRICHARD.

Ne m'interrompez pas.

Tous.

Voilà sa femme, fuyons tous !

GRICHARD.

Où courez-vous ? où courez-vous ?

(*Tous les invités sortent.*)

SCÈNE XV

Mme VALCOURT, GRICHARD.

GRICHARD, *apercevant Mme Valcourt.*

Je vois l'épouvantail qui fait fuir tous nos fous !

Mme VALCOURT.

J'étouffe, ah ! j'étouffe de rage !
Une fête dans ma maison !
De mon époux volage
C'est une trahison !

GRICHARD.

Rentrer ainsi dans sa maison,
C'est une trahison !

Mme VALCOURT.

J'en veux tirer vengeance !

GRICHARD.

Eh ! mais, qui diable aussi
Vous croyait près d'ici !

Mme VALCOURT.

Je n'ai feint cette absence
Qu'afin de mieux juger
L'époux faux et léger
Dont je crains l'inconstance.

GRICHARD.

Quand femme plus jeune que vous
S'en repentirait, je le gage,

Ma bonne dame, est-ce à votre âge
Qu'on doit surprendre un jeune époux ?

Mme VALCOURT.

Ah ! le perfide époux !

GRICHARD.

Ma bonne dame, est-ce à votre âge
Qu'on doit surprendre un jeune époux ?

GRICHARD, *à part.*

Des chants, de la musique,
Un banquet magnifique,
Un bal prêt pour le soir,
Et des femmes, des femmes !
Sa présence a fait fuir ces dames,
Ma foi, j'en suis au désespoir !

Lorsqu'on la croyait en voyage,
Rentrer ainsi dans sa maison
Pour y faire tapage,
C'est une trahison !

Mme VALCOURT.

Des chants, de la musique,
Un banquet magnifique,
Un bal prêt pour le soir,
Et des femmes, des femmes !
Sans doute l'une de ces dames
Est cause de mon désespoir.

J'étouffe, ah ! j'étouffe de rage :
Une fête dans ma maison.
De mon époux volage
C'est une trahison !

Mme VALCOURT.

Infidèle époux ! Chassons tout ce monde !... Hélas ! que sais-je ? ma rivale n'habite-t-elle pas auprès de moi ?... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quand je disais qu'il me trahissaient tous ! Mais Valcourt, Valcourt me tromper !

GRICHARD.

C'est peut-être ce qu'il peut faire de mieux pour vous.

Mme VALCOURT.

Je chasserai cette misérable Rose ; elle est pour beaucoup là-dedans.

GRICHARD.

Après tout, Valcourt a voulu faire sa noce avec ses amis, votre mariage s'étant fait sans tambour ni trompette, de peur d'un charivari.

Mme VALCOURT, *l'interrompant.*

De peur d'un charivari ?... Vous n'êtes qu'un grossier !... Il vous convenait bien de vous trouver avec cette bande d'étourdis, vous qui avec plus de soixante ans !

GRICHARD.

Corbleu, Madame, vous oubliez le service que je viens de vous rendre ? Je vous ai donné mon argent sans reconnaissance, et vous m'insultez !

Mme VALCOURT.

Que voulez-vous dire avec votre argent ?

GRICHARD.

Nieriez-vous, par hasard, les mille écus que Rose vous a portés de ma part ?

Mme VALCOURT.

Mille écus ?... vous êtes fou !

GRICHARD.

Rose ne vous a pas remis trois billets de mille francs chacun ?

Mme VALCOURT.

Vous êtes fou, vous dis-je encore une fois.

GRICHARD.

Non, mais je suis un sot. Votre mari m'a joué un tour : vous aviez, disait-on, besoin de cette somme ; je l'ai donnée, et elle a servi aux frais de la fête ; mais vous m'en répondez.

Mme VALCOURT.

C'est encore mille écus qu'il me faudra payer !

GRICHARD.

Voilà ce que c'est que de faire un mariage mal assorti !... Ah ! ça, dites-moi, me donnez-vous votre fille ?

Mme VALCOURT.

Je lui en veux, et vous l'épouserez dès ce soir.

GRICHARD.

Elle n'en sera pas fâchée, vraiment. Je cours le lui dire ; je rejoins la petite société qui est ma foi, bien gaie ; et, si Valcourt ne s'est pas enfui au bout du

monde, je vous le renvoie. Mais de la douceur, surtout, de la douceur : traitez-le comme un fils. (*Il sort.*)

Mme VALCOURT, *seule.*

Que faire ? que répondre ? comment punir cet ingrat ?... Ah ! maudit veuvage, pourquoi m'as-tu paru si ennuyeux ?

SCÈNE XVI

Mme VALCOURT, VALCOURT, DERBIN.

VALCOURT, *bas à Derbin.*

Fais tout ce que je t'ai dit et compte sur moi.

Mme VALCOURT, *apercevant son mari.*

Venez, Monsieur, venez recevoir les compliments que vous méritez.

VALCOURT.

Ne vous l'avais-je pas bien dit, vous, Monsieur, que ma famille envoie ici pour juger de ma situation... (*A Mme Valcourt.*) Monsieur est un de mes proches parents. (*A Derbin.*) Ne vous avais-je pas bien dit que cette fête ne pourrait en rien contrarier Madame ?

DERBIN.

Il est vrai, mon cousin.

Mme VALCOURT, *à part.*

Mais c'est le jeune Derbin. (*Haut.*) Quoi, Monsieur vient...

DERBIN.

Oui, Madame. Mon oncle Valcourt, avant d'attaquer votre mariage avec son fils, a voulu s'assurer si, en effet, votre humeur le rendait malheureux, ainsi qu'on l'en a informé, et comme l'acte civil offre quelques irrégularités...

Mme VALCOURT.

Attaquer mon mariage avec Monsieur ?

VALCOURT.

Ne craignez rien, Madame, on ne peut agir sans moi. D'ailleurs l'union qui règne entre nous est bien visible.

Mme VALCOURT, *à part.*

Voilà toute ma colère évanouie !

VALCOURT.

Croiriez-vous bien, ma chère amie, que Monsieur prétend que votre absence, dont je l'avais instruit lors de son arrivée, n'était qu'à dessein de me surprendre ?

Mme VALCOURT.

Oui, mais de vous surprendre agréablement.

VALCOURT, *à Derbin.*

Vous l'entendez, Monsieur, je ne vous en imposais point.

Mme VALCOURT, *à part.*

Heureusement que ma fureur n'a pas eu le temps d'éclater !

VALCOURT.

Ah ! il faut aussi que je vous avertisse d'une chose :

étant à court d'argent, j'ai emprunté mille écus à Monsieur Grichard.

Mme VALCOURT.

Vous avez eu tort... pourquoi ne m'avoir pas demandé cette somme avant mon départ ?... D'ailleurs, ma fortune n'est-elle pas la vôtre ?

VALCOURT, *à Derbin.*

Vous l'entendez, Monsieur ? (*A Mme Valcourt.*) Mais peut-être cette fête, ces dames qui s'y trouvent, tout cela vous aura déplu ?

Mme VALCOURT.

Ah ! mon ami, je désire tant que vous ne vous divertissiez point ailleurs que chez vous !

VALCOURT.

Vous l'entendez, Monsieur ?... Cependant, Madame, je puis, si vous l'ordonnez, éloigner mes amis par des prétextes honnêtes...

Mme VALCOURT.

Gardez-vous-en bien ; je veux prendre ma part des amusements et prouver à votre parent jusqu'où va la sympathie de nos humeurs.

VALCOURT.

Monsieur, allez redire à ma famille ce que vous avez vu, et convenez qu'il n'y a rien de plus charmant que le spectacle d'un bon ménage. Souffrez, mon cousin, que je vous laisse un instant avec Madame. (*Bas, à Derbin.*) Je ne quitterai pas la porte. (*Haut.*) Je vais achever d'ordonner notre fête. Sachez, Madame, que

nous y ferons les fiançailles de Lucile ; je l'ai disposée à suivre votre volonté.

Mme VALCOURT.

Tant mieux pour elle, car je tiens à Grichard qui m'a promis de s'engager à ne me demander aucun compte des biens qui reviennent à Lucile. Allez, mon ami, annoncez-moi à votre aimable société, que nous rejoindrons aussitôt que vous nous aurez fait avertir.

VALCOURT, *bas à Derbin.*

Joue bien ton rôle : le bonheur de Lucile sera notre excuse. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII

Mme VALCOURT, DERBIN.

Mme VALCOURT, *à part.*

Derbin ne me reconnaîtrait-il pas ?...

DERBIN, *à part.*

Voilà le moment critique.

Mme VALCOURT.

Il me paraît que Monsieur Derbin oublie bien vite ses anciennes connaissances.

DERBIN.

Malgré votre changement de nom, je n'ignorais pas, Madame, à qui j'allais être présenté.

Mme VALCOURT.

Et c'est vous qui venez troubler le bonheur dont je jouis !

DERBIN, *à part.*

Du courage ! (*Haut.*) Ah ! Madame, croyez que je n'ai parlé des desseins du père de Valcourt que pour vous offrir un moyen de rompre des nœuds qui peut-être font votre malheur.

Mme VALCOURT.

Que dites-vous, Monsieur ? ma félicité est parfaite.

DERBIN.

Ah ! Madame, que n'êtes-vous encore libre !

Mme VALCOURT.

Ne badinez donc pas de la sorte.

DERBIN.

Ne vous rappelez-vous pas tout ce que je vous ai dit un jour ? (*A part.*) Où j'avais perdu dix mille francs au jeu.

Mme VALCOURT.

Avez-vous seulement gardé le portrait que j'eus la faiblesse de vous donner ?

DERBIN.

Je le porte toujours sur mon cœur ! (*A part.*) Je ne l'ai pas gardé deux jours.

Mme VALCOURT.

Ma position actuelle ne me permet pas de vous le laisser plus longtemps ; ayez la délicatesse de me le rendre ?

DERBIN.

Cela m'est impossible, Madame.

Mme VALCOURT.

Oh ! mon Dieu !... Et si Monsieur Valcourt vous en savait jamais possesseur !... Homme inconsidéré, ne sentez-vous pas qu'il aurait le droit de suspecter ma conduite ?

DERBIN.

Pouvez-vous exiger le sacrifice d'un pareil trésor ? Cruelle, c'est tout ce qui me reste d'un amour malheureux ! (*A part.*) Le pathétique m'étouffe, dépêchons-nous... (*Haut.*) Ne m'ôtez point cette consolation !... (*Il se jette à ses genoux.*)

Mme VALCOURT.

Je suis émue jusqu'aux larmes.

DERBIN.

Je ne quitte point cette posture que nous ne m'ayez accordé cette grâce ! (*A part.*) Le bourreau ne viendra pas !...

Mme VALCOURT.

Ah ! Monsieur, relevez-vous.

SCÈNE XVIII

Mme VALCOURT, DERBIN, VALCOURT, ROSE.

VALCOURT.

Grand Dieu ! l'ai-je bien vu ?

Mme VALCOURT.

Je suis perdue !

DERBIN, *se relevant.*

Ouf, j'en suis quitte.

VALCOURT, *affectant la colère.*

Redoutez mes transports jaloux,
Infidèle ! infidèle !

Mme VALCOURT.

Excusez-moi, mon cher époux !

VALCOURT.

Infidèle ! infidèle !

Mme VALCOURT.

Valcourt, apaisez-vous...

VALCOURT.

Souffrir un homme à vos genoux,
Infidèle ! infidèle !
Des femmes trop longtemps je vous crus le modèle...

Ensemble.

VALCOURT.

Craignez, ah ! craignez mon courroux !

Mme VALCOURT.

Calmez, calmez votre courroux.

DERBIN.

Il sait bien feindre le courroux.

ROSE.

On le dirait fort en courroux !

ROSE ET DERBIN.

Comme en lui-même il doit bien rire !

Mme VALCOURT, *à Derbin.*

Trouvez, Monsieur, quelque chose à lui dire...

(A Rose.)

Seconde-moi pour calmer son délire...

DERBIN, Mme VALCOURT, ROSE.

Encor, Monsieur, s'explique-t-on.

VALCOURT.

Non, non, non, non !
Un peu plus tard, ah ! quelle image !
Moi qui jamais n'ai fait outrage
Aux nœuds sacrés du mariage,
De ma vertu voilà le prix !

Mme VALCOURT ET ROSE.

Hé quoi, soupçonner votre femme
Quand vous seul régnez sur son âme !

DERBIN, *à part.*

Je la plains au fond de mon âme !

ROSE.

Oubliez-vous, dans vos humeurs jalouses,
Que toujours l'apparence est contre les épouses,
Ou plutôt contre les maris !

Ensemble.

DERBIN ET ROSE.

Oubliez-vous, dans vos humeurs jalouses,
Que toujours l'apparence est contre les épouses,
Ou plutôt contre les maris !

VALCOURT.

Je pardonne aux humeurs jalouses,
J'apprends à juger les épouses,
Et je plains les maris !

Ensemble.

Mme VALCOURT.

Bannissez les craintes jalouses,
On peut soupçonner des épouses
Très fidèles à leurs maris !

VALCOURT, *feignant de défaillir.*

Rose, soutiens-moi.

Mme VALCOURT.

Mais, Monsieur, puis-je empêcher un jeune étourdi de se mettre à mes genoux.

VALCOURT.

Sachez que j'ai découvert que vous vous étiez connus autrefois !

Mme VALCOURT.

Grand Dieu !

VALCOURT.

Et vous, Monsieur, vous vouliez sans doute frapper mon mariage d'une nullité de plus ?

DERBIN.

Croyez, mon cher parent... que mes intentions étaient pures.

VALCOURT.

Hé bien, au nom du ciel, Madame, avouez-moi donc quel objet forçait Monsieur de se mettre à vos genoux ? Hélas ! je ne demande pas mieux que de vous croire innocente...

Mme VALCOURT, *à part.*

Que dire ?... (*Haut.*) Monsieur voulait...

VALCOURT.

Ah ! il voulait ?

Mme VALCOURT.

Oui, il...

VALCOURT.

Il... fort bien !... Et vous, Monsieur, serez-vous un peu plus clair ?... car je ne pense pas que vous refusiez de me répondre, au moins par égard pour Madame ?...

DERBIN.

Mais, Monsieur, je demandais...

VALCOURT.

Vous demandiez ?

Mme VALCOURT, *à part.*

Et que diable demandait-il ?

DERBIN.

Je demandais à Madame la main de sa fille.

Mme VALCOURT, *à part.*

Ah ! je respire.

ROSE, *à part.*

Voici l'instant d'instruire Lucile de tout ce qui se passe. (*Elle sort*).

SCÈNE XIX

VALCOURT, Mme VALCOURT, DERBIN.

VALCOURT.

Ah ! Monsieur, dois-je croire à ce que vous me dites ?

DERBIN.

Répondez, Madame.

Mme VALCOURT.

Rien de plus vrai, il me demandait la main de Lucile.

VALCOURT.

Que le cœur est faible ! Je suis près de vous croire. Il est, au reste, un moyen de me donner une preuve non équivoque de votre sincérité : accordez sur-le-champ votre fille à Monsieur.

DERBIN, *bas, à Mme Valcourt.*

N'y consentez pas.

Mme VALCOURT.

Mais, mon ami, que dirait Monsieur Grichard ?

VALCOURT.

Je vois la ruse ; vous n'ignorez pas que Grichard n'est point à ménager.

DERBIN, *bas à Mme Valcourt.*

Tenez bon !

Mme VALCOURT, *bas, à Derbin.*

Il faut pourtant le calmer.

VALCOURT.

Hé bien ! Madame ?

Mme VALCOURT.

Monsieur, je réfléchis... (*Bas, à Derbin*). Elle est jolie, elle a des talents...

VALCOURT.

C'est hésiter trop longtemps : adieu, Madame, adieu !

Mme VALCOURT.

Arrêtez, Monsieur !... Oui, j'accorde Lucile à votre parent ; qu'il l'épouse tout de suite, s'il le désire.

VALCOURT.

Le désirez-vous, Monsienr ?

DERBIN.

L'honneur de devenir le gendre de Madame ne peut se refuser. (*Bas, à Mme Valcourt.*) Voyez ce que votre intérêt me fait faire...

VALCOURT, *à la cantonnade.*

Venez, Lucile, venez recevoir la main de votre époux.

Mme VALCOURT.

Ah ! le maudit portrait !

SCÈNE XX

Mme VALCOURT, VALCOURT, DERBIN, GRICHARD, LUCILE, ROSE, LES AMIS DE VALCOURT.

VALCOURT.

Venez, mes amis, soyez les témoins de cet heureux mariage.

GRICHARD.

Ah! je vais donc enfin posséder cette chère mignonne !... Voici ma main, Lucile.

VALCOURT.

Un moment, Monsieur Grichard. Lucile, votre mère vous donne à Derbin. Moi qui n'ai rien, je ne puis que vous faire des promesses ; peut-être un jour tiendrai-je de ma famille une fortune honnête, et je vous doterai alors d'après les quittances des créanciers que j'avais avant mon mariage.

GRICHARD.

Mais je commence à croire qu'on se moque de moi !.. Corbleu, j'ai assez de bien pour...

VALCOURT.

Pour trouver à vous marier ?... Mais, croyez-moi, restez plutôt garçon.

GRICHARD.

L'avis n'est pas mauvais. Oh ! ça, mes trois mille francs ?

ROSE.

En voici les deux tiers.

Mme VALCOURT.

Eh ! mon Dieu, on vous rendra votre argent.

GRICHARD.

Encore faut-il savoir son compte.

VALCOURT.

Allons, mes amis, qu'il n'y ait plus d'interruption dans vos plaisirs, que Madame soit la reine de la fête, et qu'on célèbre l'hymen de ces jeunes gens !

LE CHŒUR.

Si jeune époux et femme vieille
Ne l'ont endormi pour toujours,
Qu'aujourd'hui l'hymen se réveille
Aux doux chant des amours !

VALCOURT, *au public.*

Messieurs, visitez mon ménage,
Ou je crains que le mariage
Ne m'attriste par ses dégoûts ;
Moi, je me ris de l'épigramme,
Vous pouvez venir voir ma femme,
Messieurs, je n'en suis point jaloux.

Tous.

Si jeune époux et femme vieille
Ne l'ont endormi pour toujours,
Qu'aujourd'hui l'hymen se réveille
Au doux chant des amours !

LES AMIS DE MOLIÈRE

Très pauvre, la jeunesse de Béranger n'en fut pas moins gaie. Les amis des deux sexes, groupés à ses côtés, goûtaient ainsi que lui à tout plaisir intelligent. — « Pas un carnaval, dit-il dans *Ma Biographie*, ne se passait sans mascarades ; jouer la comédie fut un de mes grands divertissements, et je composais de petits vaudevilles pour nos fêtes particulières. » — Une de ces fêtes donna naissance à l'à-propos qu'on va lire ; il fut joué, en effet, pour la clôture estivale d'une société dramatique dont Béranger faisait partie. Composé de 60 pages, le manuscrit n'a ni titre ni date. Cette dernière — 1801 — est clairement fournie par les couplets raillant la Comédie-Française d'avoir tenté de faire concurrence aux théâtres de vaudeville (1). Quant au titre, nous

(1) Avec *Désirée, ou la Paix du village*, dont le ministre de l'Intérieur défendit la représentation, et que recueillit l'Opéra-Comique.

l'avons formé du nom même de l'association pour laquelle le jeune poète s'était employé. Quand nous aurons dit que, dans *les Amis de Molière*, Béranger tint le rôle important de Momus, il ne nous restera qu'à signaler dans les répliques nombre de traits piquants, dans les couplets une verve, une originalité dont le temps devait faire du génie.



LES AMIS DE MOLIÈRE

A-PROPOS MÊLÉ DE COUPLETS EN UN ACTE.

PERSONNAGES

MOMUS
ORGON
PHILINTE
HORACE — acteurs bourgeois.
ROGER, garçon de théâtre.
QUÉZIN, coiffeur.
PHILAMINTE
ELIANTE
LUCILE
ISABELLE — actrices bourgeoises.
LOUISON, jeune ingénue.

La scène est à Paris, dans un théâtre bourgeois.

SCÈNE 1re

ROGER, *allumant les plaques.*

Voilà tout allumé. Ces messieurs peuvent commencer quand bon leur semblera. C'est une chose bien drôle qu'un spectacle, surtout pour celui qui, comme moi, reste dans les coulisses. Ce qui s'y passe est un peu différent de ce qu'on voit sur la scène. Tout en mouchant les chandelles, en baissant la toile, en faisant les commissions, je n'en vois pas moins les petites fredaines de nos acteurs ; rien n'est plus plaisant !

AIR : du *Menuet d'Exaudet.*

Un amant,
Exprimant
Son martyre,
Se dit tout près d'expirer.
Et, s'il vous fait pleurer,
Au foyer s'en va rire.

Telle aussi
Fait ici
L'inhumaine
Qui, pour s'en laisser conter,
A hâte de quitter
La scène.

Deux amants pris de tendresse
S'unissent-ils dans la pièce,
Ce nœud vain
De l'hymen
Fait l'office.
Car, en vrais époux déjà,
Ils disputent dans la
Coulisse.

Au valet,
Qu'on connaît
A l'épaule,
Parfois le maître est soumis,
Tel que dans ce pays
Quand on changea de rôle.

Par divers
Des travers
Que l'on fronde,
Je vois qu'un spectacle ainsi
Nous peint en raccourci
Le monde.

Jardinier de la maison, pour rendre service à ces Messieurs, et encore plus à ces Dames, je me suis transformé en garçon de théâtre ; mais ce n'est pas sans regretter mon jardin. J'ai un mal de possédé. Roger par ci ; Roger par là ; Roger, faites ceci ; Roger, faites cela ; — et toujours Roger ! Heureusement que c'est peut-être aujourd'hui leur dernière représentation... Mais le perruquier n'arrive pas ; on va sans doute me l'envoyer chercher : il me faudra visiter tous les cabarets...

SCÈNE II

ROGER, QUÉZIN.

QUÉZIN.

Me voilà.

ROGER.

Eh ! arrivez donc, Monsieur le coiffeur, il y a une heure qu'on vous attend.

QUÉZIN.

Il n'est pas si tard.

ROGER.

Six heures sont sonnées.

QUÉZIN.

Ce que c'est que l'occasion ! Le temps ne m'a pas semblé long.

ROGER.

Je le vois, vous vous êtes arrêté...

QUÉZIN.

Au contraire, c'est que je ne m'arrête jamais,quand j'y suis.

ROGER.

Avez-vous assez bu ?

QUÉZIN.

Assez ? C'est un mot que je ne connais pas.

ROGER.

Je le crois.

QUÉZIN.

Que voulez-vous, ma pratique? l'occasion, l'occasion...

ROGER.

Oui, mais le devoir ?

QUÉZIN.

Pour cela, je remplis toujours le mien.

ROGER.

Oh ! oh ! j'en doute.

QUÉZIN.

Je rase et retape de mon mieux ; on me donne pour boire et, me faisant un devoir de remplir l'intention du donateur, je bois.

ROGER.

Et ce n'est pas de l'eau.

QUÉZIN.

Je ne la hais pourtant pas.

ROGER.

Comment, vous aimez l'eau ?

QUÉZIN.

Sans doute.

AIR : *Eh bon, bon, bon*, etc.

Papa Noé dans son bateau
Fut transporté jadis sur l'eau
　　Jusqu'où croissaient les treilles.
Chacun cherche ses intérêts,

Or, sans l'eau point de cabarets,
Car elle y fait merveilles.
Avec de l'eau je rase, enfin ;
Otez l'eau, je reste sans vin,
Et l'eau, l'eau, l'eau
Fait joindre un tonneau
Et rince les bouteilles.

ROGER.

Il n'y aurait rien à répliquer à cela, si vous en buviez.

QUÉZIN.

Mon amour pour elle ne va pas jusque là, mais n'aimez-vous pas bien aussi le petit coup, dans l'occasion ?

AIR : de *Claudine*.

Un homme qui tient la bêche
Peut-il ignorer jamais
Que la terre par trop sèche
Ne rend rien que de mauvais ?

ROGER.

Oui, mais quand le temps l'exige,
Imitez le jardinier :
En arrosant une tige
Gardez-vous de la noyer.

QUÉZIN.

Est-ce qu'on peut calculer, dans l'occasion ?

ROGER.

L'occasion, l'occasion...

QUÉZIN.

Savez-vous ce que c'est que l'occasion ?

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Partout, c'est l'occasion
Qui fait le siècle et les hommes,
Et, dans le temps où nous sommes,
Tout tient de l'occasion.
Tel prodigue, tel est chiche,
Tel se cache, tel s'affiche,
Tel de pauvre devient riche,
Au gré de l'occasion...
Il ne faut pas qu'on la fronde,
Car nous ne venons au monde
Que par une occasion (*bis*).

ROGER.

C'est fort bien, mais l'occasion de jaser vous retient, et vous oubliez encore que ces Messieurs vous attendent.

QUÉZIN.

C'est vrai. Ces pauvres jeunes gens, comme ils vont me gronder ! (*Il rit.*)

ROGER.

Vous en riez ?

QUÉZIN.

J'y suis fait : « Maudit Quézin ! peut-on venir si tard ! C'est affreux, c'est indigne !... » Que voulez-vous, mes pratiques ? l'occasion...

ROGER.

Mais songez que vous leur ferez manquer la représentation.

QUÉZIN.

Propos, propos.

ROGER.

Avec cela, je ne sais pas trop si ce qu'ils joueront amusera.

QUÉZIN.

Comme à l'ordinaire.

ROGER.

Ils ne sont pas nés coiffés.

QUÉZIN.

C'est bien tant mieux pour moi.

ROGER.

Je voudrais pouvoir leur donner le talent qui leur manque.

QUÉZIN.

Ma foi, ce n'est pas de ma faute s'ils ne réussissent pas.

ROGER.

Ni de la mienne.

QUÉZIN.

Je me donne diablement de peine.

ROGER.

Je leur suis encore plus utile que vous.

QUÉZIN.

Oh ! c'est ce que je ne crois pas.

ROGER.

Vous, morbleu, qui les coiffez tout de travers, vous osez me disputer le pas ici ?

QUÉZIN.

Tout doux ! que faites-vous donc tant pour nos acteurs ?

ROGER.

AIR : de *Pauline.*

L'hiver, j'ai soin au feu de l'âtre.

QUÉZIN.

Ils ne s'en échauffent pas plus.

ROGER.

Toujours j'éclaire le théâtre.

QUÉZIN.

Leurs défauts n'en sont que mieux vus.

ROGER.

Mon cœur pour eux, nul ne l'ignore,
Montre le zèle le plus beau.

QUÉZIN.

Quel bien leur faites-vous encore ?

ROGER.

C'est moi qui baisse le rideau (*bis*).

QUÉZIN.

Je conviens que je ne leur rends pas de service aussi grand que celui-là. (*On entend crier* : « *Perruquier? Perruquier ?* ») J'y vas, j'y vas. Du moins ne pouvez-vous pas disconvenir que, sans moi, ils ne pourraient saisir l'esprit de leurs rôles ?

ROGER.

Mais allez donc, on vous appelle.

QUÉZIN.

J'y cours, j'y cours. Car la coiffure étant, sans contredit... (*On continue d'appeler.*)

ROGER.

Morbleu ! allez donc.

QUÉZIN, *à la cantonade.*

Je suis à vous dans l'instant. (*A Roger.*) Souvent ils ne sont comtes et marquis que par la tête ; or c'est moi...

ROGER.

Voulez-vous cesser de babiller ? (*On appelle encore.*)

QUÉZIN, *même jeu.*

Me voilà, me voilà !... Oui, c'est moi qui les fais ce qu'ils sont, tant il est vrai...

SCÈNE III

ROGER, QUÉZIN, PHILAMINTE.

PHILAMINTE.

Que faites-vous donc ici, Quézin, pour ne pas vous rendre où l'on vous attend ?

QUÉZIN.

Vous voyez que j'y courais, Madame.

PHILAMINTE.

Allez, et ne donnez plus, par vos retards, l'occasion de se plaindre de vous.

QUÉZIN.

L'occasion, Madame a raison, je me rends à mon devoir. Je vous salue. L'occasion fait le larron. Je vais... Vous voyez, Madame, si je perds l'occasion de vous plaire

PHILAMINTE.

Sortez donc.

ROGER.

C'est bien heureux que vous soyez venue pour le...

QUÉZIN, *revenant.*

Oh ! ça, c'est faux. Madame sait qui je suis...

PHILAMINTE.

Un insigne bavard.

QUÉZIN.

C'est ce que je voulais dire, et je m'en vas. (*A la cantonade.*) J'y cours, j'y vole, j'arrive... (*Il sort.*)

SCÈNE IV

PHILAMINTE, ROGER.

PHILAMINTE.

Roger, il faut faire au plus tôt les différentes commissions indiquées dans cette note.

ROGER.

Quoi ! à présent ?

PHILAMINTE.

Tu te hâteras.

ROGER.

On commencera donc bien tard ?

PHILAMINTE.

On attend toujours au dernier moment pour tout préparer.

ROGER.

Voyons, Madame, où faut-il aller et que vous manque-t-il ?

PHILAMINTE.

AIR : de *la Pipe de tabac.*

Un dindon pour orner la table.

ROGER.

J'aurai bientôt trouvé ceci.

PHILAMINTE.

Il faut une livrée.

ROGER.

Ah ! diable !

Que ne connais-je un enrichi (*bis*).

PHILAMINTE.

Perruque aux procureurs connue...

ROGER.

Une en Titus irait fort mal.

PHILAMINTE.

Du rouge pour notre ingénue.

ROGER.

Je l'achète au Palais-Royal (*bis*).

PHILAMINTE.

Il nous faut aussi quelques fleurs.

ROGER.

Mon jardin fera l'affaire.

PHILAMINTE.

Non pas, mon ami, c'est la marchande de modes.

ROGER.

Quoi, pour des roses ?

PHILAMINTE.

Oui.

ROGER.

Allons donc ! les marchandes de modes n'en ont pas, à moins qu'il ne vous faille du faux ?

PHILAMINTE.

Justement.

ROGER.

Je vous en achèterai, mais les roses de mon jardin vaudraient mieux, je pense.

PHILAMINTE.

Non, non.

AIR : d'*Arlequin afficheur*.

C'est un bouquet artificiel
Dont doit se parer une actrice,
Nous craignons tant le naturel
Que nous ne sommes qu'artifice.
Puis, pour jouer, si nous prenions
De ces fleurs que tu me proposes,
Dans la coulisse où nous passons
On fanerait nos roses.

ROGER.

En ce cas, je cours remplir vos ordres.

PHILAMINTE.

Tiens, voici de l'argent.

ROGER.

Payer comptant! Je vais me faire une réputation.

(*Il sort*).

SCÈNE V

PHILAMINTE.

C'est donc aujourd'hui notre dernière représentation! Ces Messieurs et ces Dames ne veulent absolument pas jouer pendant la belle saison, cela me contrarie. Je n'en ai encore rien dit, mais je voudrais bien que mon opinion l'emportât. Si Thalie revenait dans ces lieux, ainsi qu'elle nous l'a promis, peut-être ferait-elle prévaloir mon avis. Craint-on que nous manquions de spectateurs? On se trompe...

AIR : du *Jaloux malgré lui.*

Les habitants de cette ville
Dédaignent l'aspect du printemps,
Ils craignent un plaisir tranquille ;
Peuvent-ils s'amuser aux champs?
Leur cœur blasé par l'imposture
Préfèrera toujours, je crois,
Au spectacle de la nature
Un spectacle même bourgeois.

J'entends ces dames; apprêtons-nous à soutenir l'assaut. Tâchons de les intimider par un abord bien froid.

SCÈNE VI

PHILAMINTE, ÉLIANTE, LUCILE, ISABELLE.

ÉLIANTE, LUCILE ET ISABELLE, *entrant en chantant.*

AIR : *Pour égayer le chagrin.*

Jouissons quand le printemps
Chasse
L'hiver qu'il remplace,
Car il n'est pas de printemps
Pour chasser l'hiver des ans.

LUCILE.

Ce mois couvre de fleurs aux champs
Les traces
Du vent et des glaces ;
Mais sur nous rien ne peut du temps
Effacer les coups puissants.

ÉLIANTE, LUCILE ET ISABELLE.

Jouissons quand le printemps, etc.

PHILAMINTE.

Vous êtes bien gaies, Mesdames.

ISABELLE.

L'aspect du jardin fait naître notre allégresse.

LUCILE.

Nous avons projeté des parties de campagne.

ÉLIANTE.

Oui, pour occuper le temps de la fermeture de notre théâtre.

PHILAMINTE.

Vous êtes donc bien décidées à cesser de jouer ?

ISABELLE.

Sans doute, il faut que cela soit ; nous l'avons arrêté, ces Messieurs y consentent...

ÉLIANTE.

AIR : *Au temps passé.*

Thalie et Flore ont droit à nos hommages,
Nous leur partageons les saisons :
L'une en ces lieux, l'autre au sein des bocages,
Peuvent nous voir briguer leurs dons.
Pourtant le sort qui nous domine
Les distingue dans notre cœur :
L'une a pour nous mainte fleur sans épine,
L'autre mainte épine sans fleur.

(*Toutes reprennent en chœur les deux derniers vers.*)

PHILAMINTE.

Avant de décider, on aurait au moins dû me consulter.

LUCILE.

On était sûr de votre approbation.

PHILAMINTE.

On s'est trompé. Vous pouvez désirer aller au bord des fontaines écouter les soupirs de vos Céladons, moi je désire jouer.

ISABELLE.

Eh bien ! vous jouerez seule.

PHILAMINTE.

Quelle insolence !

LUCILE.

Il me semble aussi...

PHILAMINTE, *l'interrompant.*

Il vous semble, il vous semble... il me semble, à moi, que tout le monde se réunit pour me contrarier.

ÉLIANTE.

Mais point du tout.

PHILAMINTE.

Je sais ce que je dis.

ISABELLE.

Cela se peut, mais nous n'en jouerons pas davantage.

PHILAMINTE.

C'est ce que nous verrons.

ISABELLE.

Je l'espère.

LUCILE.

Quoi ! serons-nous toujours en contestation ?

PHILAMINTE.

Je ne m'abaisse pas jusqu'à vous quereller.

ÉLIANTE.

De la hauteur ?... Je ne jouerai pas.

ISABELLE.

Personne ne jouera.

LUCILE.

Ces Messieurs l'ont juré.

PHILAMINTE.

Leurs volontés ne sont pas des lois, et l'on m'obéira.

LUCILE.

Obéir, non !

ISABELLE.

AIR : *D'un époux chéri.*

L'entêtement échut aux femmes
Pour braver l'homme et la raison.
A se servir de ce plastron
Entre elles s'exercent les dames ;
Comme la honte de céder
Par tout le sexe se partage,
Vous ne pourrez nous décider (*bis*)
A vous faire un semblable outrage.

PHILAMINTE.

AIR : de la *Pâris.*

Vous me raillez
Et vous riez,
Quoique je haïsse
La malice,
Retenez bien, esprits moqueurs,
Qu'on raille les meilleurs
Railleurs.

ÉLIANTE.

Comment médire
De la satire ?

Son goût
De tout
Ne vous fait-il pas rire ?

ISABELLE.

Mais il me semble
Que, même ensemble,
De maint absent
Nous avons ri souvent.

LUCILE.

Je citerais
Ceux de vos traits,
Mais la dernière avez-vous ri jamais ?
Car la gaîté
Sans âpreté
Met les rieurs de son côté.

Ensemble.

PHILAMINTE.

Vous me raillez
Et vous riez,
Quoique je haïsse
La malice,
Retenez bien, esprits moqueurs,
Qu'on raille les meilleurs
Railleurs.

ÉLIANTE, LUCILE, ISABELLE.

Oui, nous raillons,
Et nous rions,
Et sans qu'on haïsse

Ensemble.
La malice,
Ceci prouve aux esprits moqueurs
Qu'on raille les meilleurs
Railleurs.

PHILAMINTE, *outrée.*

Je me souviendrai de ceci, soyez-en sûres, Mesdames.

ISABELLE.

Tant mieux, c'est une leçon.

PHILAMINTE.

Péronnelles !

ISABELLE.

Des injures, allons !

ÉLIANTE.

Mes amies, de la modération.

PHILAMINTE.

AIR : *Vaudeville du Jockey.*

De vos procédés insolents
Un jour je tirerai vengeance.
Mes moyens pourront être lents,
Et je les couvre de silence.
L'amitié ne peut obliger
Sur rien notre sexe au mystère ;
Mais du besoin de se venger
Une femme apprend à se taire.

LUCILE.

Convenez que c'est entendre bien peu nos intérêts que de sans cesse nous disputer ainsi...

nous craignons tant le naturel,
Que nous ne sommes qu'artifice.
puis pour jouer si nous prenions
de les fleurs que tu me proposes,
dans la coulisse où nous passons,
on fanerait nos roses.

Roger
En ce cas, je cours remplir vos ordres.

Philaminte
Tiens voici de l'argent.

Roger.
J'en suis content! je vais me faire une réputation
(il sort.)

Scene Cinq.

Philaminte.

C'est donc aujourd'hui notre dernière représentation. Ces Mes et ces Dames, ne veulent pas absolument jouer pendant la belle saison: cela me contrarie. Je n'en ai encore rien dit, mais je voudrais bien que mon opinion l'emportât. Si Thalie revenait dans ces lieux, ainsi qu'elle nous l'a promis, peut-être ferait-elle prévaloir mon avis. Craint-on, que nous manquions de spectateurs? on se tromperait.

air: du jaloux malgré lui

Les habitans de cette ville,
dédaignent l'aspect du printems.

ils craignent un séjour tranquille ;
peuvent-ils s'amuser aux champs ?
leur cœur blasé par l'imposture
préférera toujours je crois,
au spectacle de la nature ;
un spectacle même bourgeois

J'entends les Dames : apprêtons nous à soutenir l'assaut. tachons
de les intimider par un abord bien froid

Scene Six.e

Philaminte. Eliante, Lucile, Isabelle, entrent en chantant.

air : ~~[illegible]~~ de chagrin

El. Luc. Isab.

Jouissons, quand le printems
chasse
l'hyver qu'il remplace ;
~~[illegible]~~ n'est pas de printems
pour chasser l'hyver des ans.

Lucile.

[illegible] couvre de fleurs aux champs,
les traces
du vent et des glaces ;
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ ;
~~Effacer les [illegible] puissants~~ ;

[illegible] sur nous, rien n'est du tems
Effacer les coups puissants.

El. Luc. Isab.

Jouissons, quand le printems &c.

Philaminte.

Vous êtes bien gaies Mesdames

AIR : *L'amour est un enfant.*

Les femmes qui, dans leurs discours,
D'elles peuvent médire,
Excusent l'homme qui toujours
Nous livre à la satire ;
L'une de l'autre, en général,
Puisque nous disons tant de mal,
Quel bien en peut-il dire ?

ÉLIANTE.

Celui qu'il en pense.

PHILAMINTE.

Ce sont les caractères opiniâtres qui nous attirent les sarcasmes.

ISABELLE.

Oui, mais encore plus les caractères faux.

LUCILE.

J'entends ces Messieurs ; taisons-nous, pour ne pas donner des armes contre nous.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, ORGON, PHILINTE, HORACE.

PHILINTE.

Ah ! vous voilà, Mesdames ?

ORGON.

Eh bien ! rien ne sera prêt d'un grand quart d'heure d'ici.

PHILINTE.

Heureusement que c'est la dernière représentation.

HORACE.

La fin couronne l'œuvre.

ORGON.

Et vous, Mesdames, au lieu d'aller vous habiller, vous venez jaser ici, médire du prochain : vous n'êtes jamais d'accord que pour cela.

HORACE.

Effectivement, ces dames ont l'air d'être très d'accord.

ORGON.

Regardez, Messieurs, j'ai fait mettre ici le buste de Molière.

PHILINTE.

Vous avez eu raison.

ORGON.

C'est mon ordinaire.

PHILINTE, *regardant le buste.*

Quelle tête spirituelle ! L'artiste a su faire respirer le génie dans cette masse insensible.

ORGON.

Ah ! le génie !...

PHILINTE.

AIR : de *la Soirée orageuse.*

Dans ces regards observateurs
Se peint l'auteur du *Misanthrope*,

Soumettant toutes nos erreurs
Aux effets de son microscope ;
Près de ce buste s'enflammant,
L'imagination entraîne
Et du modèle, en un moment,
Rend notre âme contemporaine.

ORGON.

J'ai pourtant conçu tout seul l'idée de le placer là.

HORACE.

Le partage d'une pareille idée avec un homme d'esprit vous en ferait perdre toute la gloire, morbleu ! Mais, en parlant d'idée, dites-moi, Mesdames, si quelque idée maligne ne vous occupe pas ? Votre silence le prouverait.

ISABELLE.

Il n'entre point de malice dans le fait ; mais nous causions, avant votre arrivée, du désir que nous avions de cesser de jouer. Madame montrait celui de continuer.

ORGON.

Mais ce ne serait pas si mal fait.

PHILAMINTE.

Vous en convenez ?

ORGON.

Ma foi, oui.

PHILINTE.

Mais songez donc que nous ne pouvons pas consacrer notre vie entière à un amusement.

ORGON.

Euh !... tu dis vrai.

PHILAMINTE.

Ne pouvons-nous pas sans peine, en perdant un quart d'heure par jour, apprendre un rôle dans une quinzaine ?

ORGON.

Sans doute ; vous avez raison.

HORACE.

Fort bien ; mais bâiller pour bâiller, croyez-vous qu'on ne préférera pas les chaises de Tivoli à vos banquettes ?

ORGON.

Nous devons le craindre.

PHILAMINTE.

Comptez-vous pour rien notre jardin, où le public se promène pendant les entr'actes ?

ORGON.

C'est une chose à considérer.

PHILINTE.

Oubliez-vous que maint enfant, se glissant dans la foule, récoltera pour vous ?

ORGON.

Elle voit juste, parbleu !

PHILAMINTE.

Vous n'opposez que de faibles obstacles ; mais considérez que, si nous cessons de jouer, nous perdrons le peu que nous avons acquis sur la scène.

ORGON.

Diable ! il faut bien prendre garde à cela.

HORACE.

Hé ! qu'avons-nous donc acquis ? Ne sommes-nous pas juste ce que nous étions le premier jour ?

ORGON.

Mais... mais, sans vanité...

PHILINTE.

Voyez tous les inconvénients.

ORGON.

Morbleu, je ne sais lequel croire ! Arrangez-vous comme vous l'entendrez, je ne dis plus un mot. Tout le monde crie, crie, et personne ne s'entend. Que voulez-vous ? que demandez-vous ? hein ? parlez... Vous ne savez ce que vous dites. Vous voulez jouer ? eh bien ! jouez. Vous ne voulez pas jouer ? eh bien ! ne jouez pas. Je renonce à tout ; ne me parlez plus de rien ; je ne veux rien entendre... Voyons, jouons-nous ? ne jouons-nous pas ?... accordons-nous.

LUCILE.

Consultez chacun.

ISABELLE.

Que le plus grand nombre l'emporte.

HORACE.

Tout le monde n'y est pas.

PHILINTE.

Je réponds pour deux absents, leur opinion est la mienne.

PHILAMINTE, *à part.*

Je suis seule de mon avis ; parons le coup. (*Haut.*) Je suis loin de vouloir contrarier la volonté de personne ; ne jouons pas, puisque tout le monde paraît le désirer.

TOUS.

Bravo !

ORGON.

Eh bien, ne jouons pas. Il était temps que je m'en mêlasse. Je ne crie pas, moi, je parle raison. Allons faire part de notre résolution à nos amis.

PHILAMINTE, *à part.*

J'ai cédé, mais...

ÉLIANTE.

Nous voici à peu près d'accord.

PHILAMINTE.

A peu près, c'est bien dit...

AIR : *J'on un curé patriote.*

L'accord dans un voisinage,
L'accord dans un parlement,
L'accord au sein d'un ménage,
L'accord au sein d'un couvent,
L'accord entre riche et gueux,
L'accord entre ambitieux,
Tout cela
Se verra

Avant qu'on puisse une fois
Accorder des acteurs bourgeois.

(Reprise en chœur des deux derniers vers.)

HORACE.

Eh ! mais, c'est un point de rapprochement entre nous et les grands acteurs.

ORGON.

N'est-il pas vrai ?

ISABELLE.

Allons nous préparer à la représentation.

PHILINTE.

Mais quel bruit se fait au foyer ?

ORGON.

Oh ! oh !

PHILINTE, *écoutant.*

AIR : *Le cœur à la danse.*

J'entends des ris malicieux.

PHILAMINTE.

C'est peut-être Thalie.

PHILINTE.

Maintenant, des grelots joyeux.

LUCILE.

Serait-ce la folie ?

PHILINTE.

Ici l'on vient en chantant.

ISABELLE.

C'est le vaudeville enfant.

PHILINTE.

Bruit de grelots comiques,
Ris et couplets sont confondus ;
Gare aux traits satiriques,
Mes amis, c'est Momus !

(*Reprise en chœur des quatre derniers vers.*)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, MOMUS.

MOMUS.

AIR : de *l'Anglaise.*

Puisqu'à la raison tous
Ils font sans cesse outrage,
Des humains le plus sage,
C'est le plus gai des fous,
L'un, grand docteur,
Par sa hauteur,
Fait en tout temps
Maudire le bon sens ;
L'autre se croit
Sage à bon droit,
Quoi qu'il ne soit
Que froid.

En chœur.

Puisqu'à la raison tous, etc.

MOMUS.

Bonjour aux *Amis de M lière !* C'est pour vous que je quitte aujourd'hui l'Olympe. Thalie m'envoie en ces lieux, n'y pouvant venir elle-même ; elle est occupée à consoler sa sœur Melpomène : cette pauvre pleureuse vient de se donner un ridicule de plus.

AIR : *Turlurette.*

Voyant rire de ses cris,
Cette muse dans Paris
Voulut chanter en goguette
Turlurette,
Turlurette, ma tanturlurette.

Soudain elle troque sa couronne pour un tambourin, son poignard pour un galoubet ; mais, par malheur, on ne veut pas lui permettre ce second moyen de parodie, car la chère dame a le sien.

Même air.

Dans ses gestes, ses propos,
Quand elle singe un héros,
La parodie est complète,
Turlurette,
Turlurette, ma tanturlurette.

Intervient alors un ordre supérieur ; faute d'énergie, elle se contente de crier encore plus fort et cède enfin...

Même air.

La muse, par cet arrêt,
Laissant là le galoubet,

Reprend sa vieille trompette,
Turlurette,
Turlurette, ma tanturlurette.

Chacun en rit ; elle seule en pleure, et sa bonne sœur Thalie essuie ses larmes sans y mêler les siennes. Pourtant, moi, je viens à sa place visiter votre théâtre. Mais vous ne dites rien, mes amis ?...

PHILAMINTE.

Vous ne nous en laissez pas le temps.

PHILINTE.

On voit que vous venez ici représenter une femme ; morbleu ! quelle volubilité !

MOMUS.

Je viens de loin ; j'ai vu beaucoup, je parle de même.

HORACE.

Gare aux proverbes, seigneur !

MOMUS.

Croyez-vous que je veuille être un voyageur vulgaire ?

HORACE.

Je ne le crois pas ; même comme menteur, vous trouveriez encore à vous distinguer.

ORGON.

Hé ! qu'avez-vous donc vu ?

MOMUS.

AIR : des *Voyages.*

En courant j'ai vu de là-haut
Les voyageurs de votre sphère ;
J'ai vu par excès ou défaut
Bien des gens perdus sur la terre ;
Si, pour se délasser,
J'ai vu des gens passer
La borne qu'on redoute,
J'ai vu que pour les remplacer
D'autres étaient en route.

J'ai vu peu d'esprits s'élever ;
J'ai vu des intrigants descendre ;
J'ai vu les méchants s'entraver
Dans les chemins qu'ils voulaient prendre ;
J'ai vu des courtisans
Ramper dans tous les sens ;
J'ai vu, quoiqu'il en coûte,
Vers le bien marcher quelques gens,
Mais tous restaient en route.

HORACE.

On voit bien que vous vous piquez de véracité ; vous ne nous apprenez rien de nouveau.

ISABELLE.

Ce n'est pas faute de parler, toujours.

MOMUS.

Voilà que l'envie s'en mêle ! Je me tais, mais vous pouvez prendre votre revanche, car je viens exiger

de vous, au nom de Thalie, un compte de vos amusements depuis le jour où elle chassa le diable de chez vous.

PHILINTE.

Il est revenu bien des fois depuis ce temps.

ORGON, *montrant Philaminte.*

Parlez à notre directrice.

MOMUS.

Une femme pour vous diriger.

HORACE.

Sans doute, un directeur de ce genre-là ne manque jamais de parole.

MOMUS.

Point de calembours, morbleu : de la vieille gaîté !

PHILAMINTE.

Seigneur Momus, l'histoire de nos mésaventures sera bientôt faite.

MOMUS.

Celle de vos succès serait encore plus tôt finie, je crois.

PHILAMINTE

Sachez d'abord que c'est aujourd'hui notre dernière représentation.

MOMUS.

Votre caissier vous fait-il banqueroute ?

LUCILE.

Nous voulons jouir des agréments de la saison.

PHILAMINTE.

Seigneur, vous n'approuverez peut-être pas cela ?

MOMUS.

Au contraire. Par Jupin, je gagne trop à un pareil projet pour y mettre obstacle !

AIR : *L'amitié vive et pure.*

L'âme tranquille et pure,
Au hameau guidez les jeux ;
Plus près de la nature,
Vous en serez plus joyeux.
Pour leur gaîté sans pareille
Si l'on vante vos parents,
C'est qu'ils buvaient sous la treille
Et suivaient l'amour aux champs.

ISABELLE.

Votre approbation ne satisfait pas Madame.

PHILAMINTE.

On ne vous demande pas cela.

MOMUS.

Passons. Quelles pièces avez-vous données pendant l'hiver ?

PHILINTE.

Est-il nécessaire de vous les nommer toutes ?

MOMUS.

Oui, sans doute.

HORACE.

Cela va rouvrir bien des blessures !

PHILAMINTE.

Ma mémoire me servira sans peine.

ORGON.

La mienne est à votre service ; notre soufleur sait que je l'ai bonne.

PHILAMINTE.

Seigneur, daignez m'écouter...

AIR : *Allons donc, jouez, violons.*

Nous gagnâmes à *la Gageure* ;
Le mort des *Etourdis*, j'en jure,
N'eût pas dû revenir ici,
L'Amant bouru près de Saucère
Fut bourré par notre parterre ;
Un *Aveugle* y fut sans appui,
Et *De Crac* eut un démenti.
Heureusement eut quelque peine,
Cependant, de *la Bonne aubaine*
Nous ne fûmes pas les dindons.
Aux *Jeux d'amour* point ne perdons,
Nous jouâmes *les Bons Apôtres*
Martyrisés par tous les nôtres,
Sur *le Mariage secret*
Au silence chacun se plaît.
Les Arts et l'Amitié pour plaire
Eurent enfin beaucoup à faire,
Puisque, comme partout ici,
Les Intrigants ont réussi.

PHILINTE.

Le détail est exact.

MOMUS.

Vous m'avez nommé là quelques pièces qui ne manquent pas de mérite ; mais venons maintenant à ce que vous avez joué de Molière.

PHILAMINTE.

De Molière ?

PHILINTE, *à part.*

Aïe !

MOMUS.

Ceux qui ont pris le nom de ses amis ont dû parcourir avec avidité la galerie des sublimes tableaux qu'a laissés ce poète divin.

PHILAMINTE.

Oui, mais...

MOMUS.

Vous ne répondez pas.

PHILINTE.

Hélas.

MOMUS.

Auriez-vous mal joué ses pièces ?

HORACE.

Non pas, non pas.

MOMUS.

Tant mieux, cela prouve en votre faveur.

ÉLIANTE.

Quelle triste preuve !

MOMUS.

Mais achevez de m'instruire.

PHILINTE.

Ecoutez, seigneur Momus.

LUCILE.

Qu'allez-vous dire ?

ORGON.

Si vous vous taisez, je vais parler, moi.

MOMUS.

Morbleu ! vous abusez de ma patience.

PHILINTE.

De grâce, ne vous courroucez pas...

AIR : *de la Belle Ninon.*

On sait qu'on laisse son trésor
A l'héritier qui vous oublie,
Et, pour l'ami, l'on sait encor
Qu'en discours il se sacrifie ;
Le plus grands de nos devanciers
Est soumis au sort du vulgaire :
Les Français sont les héritiers
Et nous les amis de Molière.

PHILAMINTE.

Que va-t-il-dire ?

MOMUS.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Je ne t'entends pas,
Instruis-moi du cas
Sans galimatias.

PHILINTE.

C'est juste.

MOMUS.

Dis-tu, par ceci,
Que Molière aussi
N'a pu plaire ici ?

PHILINTE.

C'est juste.

MOMUS.

Que ce goût-là
Ici priva
Son buste
D'un cadre pris
Dans ses écrits ?

PHILINTE.

C'est juste.

MOMUS.

Sur tant de propos
Je conclus, marauds :
Vous êtes des sots.

PHILINTE.

C'est juste.

MOMUS, *se promenant à grands pas.*

Comment, vous prenez le nom des *Amis de Molière* et vous ne jouez aucune de ses pièces ! Pour mieux l'outrager, vous ornez votre salle de son buste, et vous croyez que je n'éclaterai pas ? Si fait, parbleu, si fait !

Tous.

Grâce, Momus !

MOMUS.

Je suis inflexible.

PHILAMINTE.

Songez que l'impossibilité...

MOMUS.

Disparaît devant le zèle.

LUCILE.

La raison...

MOMUS.

Faribole !

ISABELLE.

La peur de la critique...

MOMUS.

Conte usé !

HORACE.

L'amour du nouveau...

MOMUS.

Folie !

ÉLIANTE.

L'exemple...

MOMUS.

Erreur !

ORGON.

Nous avons pensé...

MOMUS.

Sottise ! sottise ! sottise !

PHILINTE.

Comme sa bile s'échauffe !

MOMUS.

AIR : *Ah ! grands dieux, que je l'échappe belle.*

Négliger les pièce de Molière
Et, comme en son temps, vouloir lui fermer la car-
[rière.
C'est singer dans leur sottise altière,
Aux yeux de Momus,
Les Trissotin, les Vadius.
Sans hanter son *Ecole des Femmes*,
Celle des *Maris*, féconde en aimables trames,
En dépit des écoles de drames,
Nul ne vient à bout
D'enseigner dans celle du goût.
Je devrais, Mercure de Thalie,
En vous apprenant ici le rôle de Sosie,
Vous donner, dans ma juste furie,
Gens sourds et bornés,
De ma marotte sur le nez.

TOUS.

AIR : *Eh ! lon lon la, laissons-les passer.*

Eh ! là, là, là, calmez-vous, Momus,
Fi ! votre mine
Est chagrine,
Eh ! là, là, là, calmez-vous, Momus,
Ou le monde ne rira plus.

MOMUS.

Dieu me damne ! vous raillez, je crois ?

PHILINTE.

Ne le pensez pas ; comptez, au contraire, que si ce n'était pas aujourd'hui la clôture de notre théâtre, nous chercherions à réparer...

PHILAMINTE.

Mais nous pouvons remettre...

MOMUS.

Il n'est plus temps : l'outrage est fait.

ÉLIANTE.

Il faut le pardonner.

MOMUS.

Il faut le punir.

ORGON.

Je crois que le diable s'en mêle encore.

MOMUS.

D'abord j'ordonne que ce buste reste voilé. (*Un rideau se tire sur le buste.*) Je vous défends de tirer ce rideau.

ISABELLE.

Oh ! nous verrons.

MOMUS.

Maintenant, acteurs hués et bafoués, écoutez votre arrêt.

HORACE.

C'est du sérieux, cela.

MOMUS.

AIR : *Toi qui vas cherchant.*

Vous ne donnerez que drames
Pour vous punir de vos erreurs,
Et vous affadirez vos âmes
Au sein des burlesques fureurs ;
Je vois déjà, canaille,
Comme ici l'ennui travaille,
L'on bâille, l'on bâille, l'on bâille,
Car sans mes grelots
Pas un à-propos,
Un mot malin,
Un gai refrain,
Eh ! lon lon la, landerira,
Pour toujours Momus s'en va.

Tous.

Eh ! lon lon là, landerira,
Quoi, pour toujours il s'en va !

(Ils le suivent en s'écriant : Arrêtez ! grâce, Momus !)

SCÈNE IX

QUÉZIN, PHILINTE.

QUÉZIN, *arrêtant Philinte qui suit Momus.*

Monsieur, Monsieur, que je vous coiffe !

PHILINTE.

Coiffes-en d'autres.

QUÉZIN.

Tout le monde l'est.

PHILINTE.

Momus sort irrité ; il faut le calmer.

QUÉZIN.

Laissez ce soin-là aux dames.

PHILINTE.

Tu a raison : quoique malin, je crois Momus galant.

QUÉZIN.

Voilà une occasion de le prouver.

PHILINTE.

Certain trait en est le garant.

AIR : *Comme j'aime Hippolyte.*

Tout l'Olympe un jour comparut
Devant ce joyeux satirique,
A ses traits plus ou moins en but,
Chaque dieu maudit le critique ;
Mais, quand de Cypris vint le tour,
Il prouva, n'en pouvant médire,
Que lancer les traits de l'amour
C'est parer ceux de la satire.

QUÉZIN.

Propos, propos que tout cela. Mais il n'y a pas de place de l'autre côté, mettons-nous ici ; voilà justement une chaise.

PHILINTE.

Fort bien.

QUÉZIN.

Tenez, voici un peignoir. J'ai votre perruque dans ma poche ; je vais y mettre des papillotes.

PHILINTE.

Dépêche-toi. Moi, je vais repasser mon rôle pendant ce temps.

QUÉZIN, *arrangeant la perruque.*

Ah ! les maudites coiffures nouvelles ! Parlez-moi de nos pères pour l'élégance de leur chevelure. Et nos mères ?... Ah ! nos pères étaient bien coiffés ! Mais à présent, fi !...

AIR : *Rendez-moi mon écuelle.*

Le Brutus et les Caracalla
Ont gâté mainte tête,
Mais ce genre de coiffures-là
Ne nous tiendra pas tête ;
Car si, dans le sein de grands excès,
Nous fûmes Romains par la tête,
Notre cœur, qui resta bon Français,
Changera notre tête.

PHILINTE.

Morbleu, va donc plus vite !

QUÉZIN.

Oh ! un moment... Avez-vous du papier ?

PHILINTE.

Cherche là.

QUÉZIN, *prenant une pièce sur la table.*

En voilà justement. Allons, ma pratique, tenez bien votre tête.

PHILINTE.

Que prends-tu là ?

QUÉZIN.

Une vieille bêtise.

PHILINTE.

Quoi ? quoi ? voyons... *Le Bourgeois gentilhomme*... Malheureux ! une vieille bêtise ?

QUÉZIE.

Eh bien ! n'est-ce pas une de ces pièces qu'on appelle les mauvaises farces de Molière ?

PHILINTE.

Laisse-la là, sot ; c'est pour avoir dédaigné ces pièces que Momus nous abandonne.

QUÉZIN.

Dame ! toutes mes pratiques de bon ton prétendent que c'est détestable.

PHILINTE.

Malgré ce que j'ai pu leur en dire, plusieurs de nos amis conservent cette opinion. Malheur à qui ne sent pas le mérite des sublimes plaisanteries de Molière !

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Dans chaque leçon qu'il donne
Il sourit pour entraîner ;
Même quand il déraisonne

Il nous force à raisonner :
C'est, dans plus d'une saillie,
Un sage, au soin des buveurs,
Barbouillant ses traits de lie
Pour mieux corriger leurs mœurs.

QUÉZIN.

Il n'y parviendra pas, c'est moi qui le dis ; qui a bu boira, je l'espère.

PHILINTE.

Achève donc de me coiffer.

QUÉZIN.

Malgré ce que vous dites de ces farces, moi, j'aime bien mieux le genre noble, le ton de grandeur, les airs de cour ; ça m'enlève, ça me ravit, oh !...

PHILINTE.

Coiffe-moi donc. Voici du papier.

QUÉZIN.

Tenez, ma pratique, quand je vois un habit à paillettes...

PHILINTE.

Veux-tu ne pas babiller !

QUÉZIN.

Une épée avec un gros nœud.

PHILINTE.

Morbleu !

QUÉZIN.

Oui... et une coiffure en ailes de pigeon.

PHILINTE, *se levant.*

Perruquier de malheur !

QUÉZIN.

Rasseyez-vous, rasseyez-vous, l'impatience gâte tout.

PHILINTE.

Je souffre ! je peste !

QUÉZIN.

Est-ce que je vous ai empêché de parler tout à l'heure ? Chacun son tour, dans l'occasion.

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, LOUISON.

LOUISON.

Ah ! vous voilà par ici, vous ?

PHILINTE.

Eh bien ! Momus s'est-il calmé ?

LOUISON.

Oh ! bien, oui !

AIR : de *la Camargo,*

Je crois que ce dieu,
Se faisait un jeu
De s'entendre au foyer
Par nous supplier ;
Car, en fait de vœux
Sans médire d'eux,

On sait que nos aïeux
Ont gâté les dieux.

La supplique,
Pour réplique,
Reçut sans raison
Un non.
Chaque belle
Renouvelle,
Mais les dieux ne sont
Galants qu'en chanson.

S'échappant alors,
Ce drôle de corps
Sur sa marotte assis,
Monte à son logis,
Enseignant au mieux
Que, si l'on rit d'eux,
A nos dépens un jour
Les dieux ont leur tour.

QUÉZIN, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! la drôle de parade ! c'était l'occasion de rire.

PHILINTE.

Que font nos amis, maintenant ?

LOUISON.

Ils se lamentent. Je n'ai pas sujet d'être gaie non plus.

PHILINTE.

Pourquoi donc ?

LOUISON.

C'est aujourd'hui la dernière représentation, et je n'ai pas joué une seule fois.

PHILINTE.

Ah! c'est bien fâcheux.

QUÉZIN, *quittant Philinte.*

Ma petite demoiselle, consolez-vous, vous aurez assez d'occasions de jouer la comédie dans quelques années.

PHILINTE.

Bavarde donc encore !

LOUISON.

AIR : *Pour ta fête, ma tendre mère.*

Quand je veux par de petits rôles
Au théâtre m'accoutumer,
Chacun dit, levant les épaules,
Qu'il faut sentir pour exprimer.
Si le sentiment sur la scène
A l'expression peut servir,
Pour qu'à bien exprimer j'apprenne,
Qu'on m'apprenne donc à sentir !

QUÉZIN, *quittant Philinte.*

Ah ! ah ! ah ! voulez-vous que je vous donne des leçons, moi ?

LOUISON.

Oh ! tu es trop vieux.

PHILINTE.

Il est donc dit que je ne serai pas coiffé aujourd'hui !

QUÉZIN,

Si fait, parbleu, je me ferais plutôt tondre ! (*Quittant encore, à Louison.*) Jouons à nous deux une scène d'amour.

PHILINTE, *le prenant par l'oreille.*

Monsieur Quézin, Monsieur Quézin, vous vous moquez, je pense ?

QUÉZIN.

Je n'en suis pas capable... Aïe !... aïe !... Ma petite demoiselle, quand j'aurai fini.

LOUISON.

Quézin, est-ce que tu as joué la comédie ?

QUÉZIN.

Non, mais j'étais un des musiciens de l'orchestre du théâtre de Dupré.

LOUISON.

J'entends, tu t'es formé là.

QUÉZIN, *quittant encore.*

Tenez, nous jouerons une scène d'une pièce de ma façon.

PHILINTE.

Le pendard !... Attends, va. (*Il ôte, pendant le feu de la scène, sa perruque et la met sur le haut de la chaise.*)

QUÉZIN.

Cette pièce-là, dis-je, est tendre et de bon ton.

LOUISON.

Quoi ! tu es auteur ?

QUÉZIN.

Je suis tout, Mademoiselle, je suis tout, dans l'occasion.

LOUISON.

Quel en est le titre ?

QUÉZIN.

Le Parfait amour.

LOUISON.

Jugez le sac sur l'étiquette. (*A part.*) Il ne voit rien.

(*Philinte sort.*)

SCÈNE XI

QUÉZIN, LOUISON.

QUÉZIN, *coiffant sans voir que Philinte est parti.*

Ne vous fâchez pas, ma pratique. (*A Louison.*) Vous riez ? Allez, vous verrez que ma pièce est vraiment belle. D'abord, on n'y rit pas une seule fois.

LOUISON.

Mérite essentiel.

QUÉZIN.

Monsieur, tenez donc bien votre tête, vous êtes comme une girouette !... Et puis, je joue bien les scènes amoureuses... (*Voyant l'absence de Philinte.*) Quoi ?... Qu'est-ce ? Le diable l'a-t-il emporté ?... Hé ! Monsieur, vous oubliez votre perruque !... C'est par distraction, sans doute, qu'il s'est en allé. Il y a des gens qui ne sont jamais à ce qu'ils font.

LOUISON.

Oh ! toi, tu y es bien.

QUÉZIN.

Toujours. Oh ! çà, voulez-vous que je vous répète une scène ?

LOUISON.

Vraiment, oui.

QUÉZIN.

Ce sera une bonne leçon pour vous.

LOUISON.

C'est pour cela que j'y consens. Mais pourquoi n'as-tu pas fait donner ta pièce dans quelque théâtre ?

QUÉZIN.

Les jalousies, les cabales, tout cela m'en a empêché. Ce n'est pas faute d'avoir fait des démarches.

LOUISON.

Bon.

QUÉZIN.

Je jetai modestement mes regards sur un théâtre de second ordre...

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

D'abord j'enivrai l'allumeur,
Puis je vis l'ouvreuse des loges,
Enfin je gagnai le souffleur
Qui de moi fit beaucoup d'éloges ;
Après six mois, au directeur
Je parvins à lire ma pièce,
Et lui, se montrant connaisseur (*bis*),
Me prit pour coiffer sa maîtresse.

LOUISON.

Belle chute ! Ton ouvrage resta donc là ?

QUÉZIN.

Je l'ai montré à d'autres qui m'ont conseilllé d'en faire des papillotes ; vous sentez bien ce qu'on doit penser d'un pareil avis ?

LOUISON.

Oh ! sans doute ; mais voyons la scène.

QUÉZIN.

C'est un amant embrasé qui s'approche de sa belle... Mettez-vous là, vous serez la demoiselle...

LOUISON.

Volontiers.

QUÈZIN.

J'entre par ici et je dis :
Le flambeau de l'amour me guide dans ce lieu,
Comme un astre jadis conduisit les trois mages
Dans l'étable d'un Dieu...

LOUISON.

Que c'est beau !

QUÉZIN.

Il est bon que je vous prévienne que c'est en vers.

LOUISON.

La précaution n'est pas inutile.

QUÉZIN.

J'achève :
L'amour, le respect, je tremble...

LOUISON, *l'interrompant.*

Tiens, ce n'est pas du tout ça !

QUÉZIN.

Comment ?

LOUISON.

Non. Tu prends le ton du temps passé, mais, quand un amant s'approche d'une demoiselle, il va plus lestement que cela, à présent.

QUÉZIN.

Diable ! vous en savez long.

LOUISON.

Oh ! j'ai de bons yeux et de bonnes oreilles. Un jeune homme entre-t-il dans un salon...

AIR : de *la Petite Isabelle.*

D'abord il s'approche des belles
Qu'il salue en pirouettant ;
Sans façon il s'assied près d'elles
Et puis les écoute en chantant,
Ou pour leur parler à l'oreille
Il se penche sur leur fauteil ;
L'amour sommeille,
On le réveille
Par un clin d'œil.

Voilà les airs, les tons commodes,
Qui font réussir à présent ;
Des Français l'amour suit les modes,
Car il est comme eux inconstant.

QUÉZIN.

Le petit lutin ! et qui vous a appris que l'amour était inconstant ? Vous n'avez pas encore eu l'occasion de le savoir.

LOUISON.

AIR : du *Mirliton.*

A le juger sur l'image,
L'amour est un jeune enfant,
Or de poupée à cet âge
Je changeais à chaque instant ;
Par les mêmes goûts
Ce marmot, je le gage,
Aime à changer de joujoux.

QUÉZIN.

Fort bien, mais achevons notre scène. J'en étais... Ah ! j'entends ces Messieurs, taisons-nous, la jalousie s'en mêlerait encore.

LOUISON.

Des talents comme les tiens doivent l'exciter.

SCÈNE XII

ORGON, PHILINTE, HORACE, PHILAMINTE, ÉLIANTE, LUCILE, ISABELLE, QUÉZIN, LOUISON.

LUCILE.

AIR : *Pleurez, mes yeux.*

Pleurons, pleurons, pour nous plus d'espérance,
Le gai Momus nous condamne aux douleurs ;

Tels on en vit qui, riant seuls en France,
Voulaient noyer la gaîté dans nos pleurs.

(*Reprise en chœur du dernier vers.*)

PHILINTE.

AIR : du *Petit mot pour rire.*

On fait la grimace en pleurant ;
On fait la grimace en riant ;
Pourtant comme, à vrai dire,
Pleurer fait bâiller le voisin,
Grimace pour grimace enfin,
J'aime bien mieux celle qu'on fait pour rire.

ISABELLE.

AIR : *Pleurez, mes yeux.*

Depuis longtemps pour cortège l'on donne
Les ris, les jeux aux Grâces, aux neuf Sœurs ;
Ils sont trop vieux pour amuser personne,
Ah ! pour jamais noyons-les dans les pleurs.

(*Reprise en chœur du dernier vers.*)

PHILINTE.

AIR : du *Petit mot pour rire.*

Toujours en pleurant nous naissons,
En pleurant encor nous mourons,
Tant de pleurs doivent suffire ;
Entre naître et mourir, hélas !
Si peu de temps reste ici-bas
Qu'il faut du moins (*bis*) le passer à bien rire.

ORGON.

Si tu l'entends ainsi, il faut renoncer à notre théâtre, mon pauvre ami.

QUÉZIN, *à Philinte.*

Ma pratique, voulez-vous que j'achève de vous coiffer ?

PHILINTE.

Laissez-moi, insolent bavard !

HORACE.

Ce diable de Momus n'a pas réfléchi en rendant un tel arrêt : c'est diminuer son pouvoir.

LOUISON.

Consolez-vous ; vous jouez aujourd'hui pour la dernière fois.

PHILAMINTE.

Du moins nous pourrons, dans quelques mois, nous venger de ce dieu en faisant couler les larmes des spectateurs.

HORACE.

Ce caustique compte sur un effet contraire.

QUÉZIN.

Ne craignez rien : moi, je vous soutiendrai en pleurant.

AIR : *Quand la Mer rouge.*

Quand vous serez tous coiffés,
Je me mets dans la salle ;
Par des sanglots étouffés
Sourdement je cabale ;

Puis, éclatant à la fois,
L'exemple entraîne un voisin.
Sa femme imitant
Touche son amant,
Et l'amant
Attaquant
Les nerfs de vingt belles,
Tout pleure autour d'elles.

PHILAMINTE.

Nous n'aurons pas besoin de vos soins.

ORGON, *à Philaminte.*

L'ordre de Momus doit vous satisfaire, Madame ?

PHILAMINTE.

Je ne m'en défends pas ; j'aime le genre sentimental.

ISABELLE.

On ne sait trop pourquoi.

HORACE.

Si l'on eût voulu vous croire, il y a longtemps que nous jouerions le larmoyant.

PHILAMINTE.

Cela vaut mieux que le bas comique où vous vouliez, Messieurs, nous faire descendre.

PHILINTE.

Mieux vaut faire rire que pleurer.

PHILAMINTE.

Je ne pense pas ainsi.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Entouré d'êtres différents,
Qu'il est beau, pour l'acteur sublime,
D'animer tous ces sentiments
Du seul sentiment qui l'anime !
Au cœur quand sa voix peut aller,
L'acteur pour prix de sa victoire,
A chaque pleur qu'il fait couler
Compte un sourire de la gloire.

ORGON.

Voilà qui est bien dit.

PHILINTE.

Même air.

Chaque moment et chaque pas
Peuvent conduire à la tristesse.
Or on doit faire plus de cas
De ce qui nourrit l'allégresse ;
Quand Préville, ce grand acteur,
Du public chassait l'humeur noire,
Au sourire du spectateur
Se mêlait celui de la gloire.

ORGON.

Ah ! ah ! ah ! bien répondu !

PHILAMINTE.

La gaîté est moins dans la nature que la mélancolie.

HORACE.

Oh ! trêve à la philosophie. Mais tenez, j'entends venir quelqu'un qui rétorque à point votre argument.

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, ROGER.

ROGER.

AIR : *Eh ! gai, gai, gai,* etc.

Eh ! gai, gai, gai, plaisir certain
Ne doit pas se remettre,
Eh ! gai, gai, gai, mais à demain
Remettons le chagrin.
(*A Philaminte.*)
Vos ordres à la lettre
Sont remplis par Roger,
Jamais on ne peut être
Trop prompt pour obliger.
Eh ! gai, gai, gai, etc.

Messieurs, va-t-on commencer enfin ?

ISABELLE.

Avant tout, je pense, malgré ce qu'en ait dit Momus, qu'il faut découvrir le buste de Molière.

ORGON.

L'idée est fort bonne.

HORACE.

Que penserait-on de nous si l'on voyait ce buste voilé ?

ORGON.

Rien de bon.

PHILINTE.

Devons-nous enfreindre l'ordre de Momus ?

ISABELLE.

Pourquoi en donne-t-il ?

LUCILE.

Les dieux ne sont pas accoutumés à l'obéissance.

HORACE.

Après tout, le bouffon des dieux peut bien être le jouet des hommes.

LOUISON.

Je n'étais pas présente quand il a donné cet ordre ; si vous voulez, je vais tirer le rideau.

PHILAMINTE.

Oui, soulève-le.

LOUISON.

Laissez-moi passer.

ÉLIANTE.

Mon Dieu ! ne devons-nous pas craindre...

ISABELLE

Nous n'avons plus rien à redouter de lui.

ORGON.

Bah ! bah ! bah ! levez la toile.

LOUISON, *prête à tirer le rideau.*

Ah ! Monsieur Momus, vous vous avisez de faire des défenses !...

AIR : *Il est toujours le même.*

Fruit défendu fit la perte du monde,
Ah ! mon cœur sent,

En désobéissant,
Un charme plus puissant
Que le devoir qui gronde :
Rien qu'un voile à tirer
Me fera pénétrer
Le plaisir qu'Ève eut à perdre le monde,
(Elle lève le rideau.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MOMUS, *sous les traits de Molière, sortant de dessous le rideau.*

TOUS.

Grand Dieu !

PHILINTE.

L'ombre de Molière !

MOMUS.

AIR : *La fille au coupeur de paille.*

Sans regret et sans envie
Je renais pour un moment,
Au compte de la folie
Ce serait trop peu vraiment ;

Et pourtant, un moment
Vaut parfois toute la vie ;
Plus d'un être souvent
Ne sut pas vivre un moment. } *bis par tous.*

Un moment est à la peine,
Le plaisir a son moment.
Et le destin les enchaîne
Pour le faible et le puissant ;

La peine d'un moment
Au moment du plaisir mène,
A cet enchaînement *bis par tous.*
Le bonheur doit son moment.

Quel court moment que l'enfance !
Et l'amour, quel doux moment !
Le moment de patience
C'est celui que l'hymen prend.
Heureux chaque moment
Si, pour notre conscience,
Il n'est pas un tourment *bis par tous.*
Quand vient le dernier moment !

PHILAMINTE.

AIR : *O ma tendre musette.*

Salut, divin génie,
Frondeur des fous divers.

ISABELLE.

Viens-tu de l'autre vie
Nous peindre les travers ?

PHILINTE.

Pour repasser la barque
As-tu, par ta gaîté,
Su prouver à la Parque
Ton immortalité ?

MOMUS.

Non, mes amis ; Momus seul me fait quitter l'Elysée ; il veut que je venge moi-même l'outrage fait à mes œuvres.

PHILAMINTE.

O Molière, pardonnez-nous...

MOMUS.

Oui, je vous pardonne, mais Momus sera plus difficile à calmer que moi.

PHILINTE.

Que faire maintenant pour l'apaiser ?

ORGON.

Voilà ce qui m'embarrasse aussi.

MOMUS.

Il veut commencer sur vous la vengeance des chefs-d'œuvre dédaignés ; bientôt après, toute la France sera témoin de la chute du drame, qui ne sera plus que ce qu'étaient, dans mon temps, les ouvrages de Chapelain, dont la lecture servait de châtiment aux fautes de goût.

ORGON.

Voyez-vous ça !

HORACE.

Il a déjà mis ici cette idée en pratique.

MOMUS.

Il veut pour jamais expulser de la scène le mélange barbare de la tristesse et de la gaîté.

AIR : du *Vaudeville d'Abuzar.*

Il veut prouver aux novateurs
Qu'en tout l'art à l'homme est semblable ;
De mêler le sourire aux pleurs
L'homme enfant seul est excusable ;

A trente ans, triste ou gai, par choix,
Il peint l'art dans chaque nuance,
Et ne rit et pleure à la fois
Que lorsqu'il retombe en enfance.

PHILINTE.

Que Momus sous ses traits fasse expirer le bâtard, mais qu'il ne nous contraigne pas à l'assister dans son agonie.

HORACE.

Qu'il nous choisisse plutôt pour l'enterrer.

MOMUS.

Pourquoi n'avoir pas joué mes pièces ? Si le public ne s'est pas toujours amusé de votre jeu, il se serait plu à entendre les expressions de mon génie. Je puis faire mon éloge, je n'ai plus d'amour-propre à satisfaire...

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Toujours j'ai défendu le goût ;
De l'art j'ai posé les limites,
La raison réprouvait en tout
Les erreurs qu'enfin j'ai proscrites ;
En badinant j'ai combattu
Le faux savoir et le caprice ,
J'ai fait sourire la vertu,
Et n'ai fait pleurer que le vice.

J'atteignis pour servir les lois
Où les lois ne peuvent atteindre,
Et tel qui fit taire leur voix
Eut sans cesse la mienne à craindre :

Près de l'innocent abattu
Mon cœur démasqua l'artifice,
Et, pour consoler la vertu,
J'ai fait la peinture du vice.

PHILINTE.

C'est pour cela que l'envie s'opposa tant de fois à votre triomphe.

MOMUS.

Et fit pis encore, en voulant empêcher l'effet de mes leçons.

LOUISON.

Toutes ne sont pas mises en pratique.

MOMUS.

Comment cela, ma petite ?

LOUISON.

Vous ne voulez pas que les femmes soient savantes, et mes parents me grondent toujours quand je n'étudie pas.

ORGON.

La petite morveuse !

MOMUS.

Ne vous trompez pas, mon enfant ; je n'ai fustigé que le savoir pédantesque, et j'ai toujours honoré, chez les femmes, l'instruction modeste.

PHILAMINTE.

Mais pourquoi leur avoir défendu les hautes sciences ?

MOMUS.

Pourquoi ?

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

Pour électriser notre esprit
Au Pinde, aux champs de la victoire,
Femmes, le destin ne vous fit
Que spectatrices de la gloire ;
Oui, pour nous seuls croît le laurier ;
Mais que la beauté le pardonne,
Car, pour le faire apprécier,
Il faut que sa main nous couronne.

LUCILE.

C'est juste.

MOMUS.

Mes enfants, il faut que je vous aide à rentrer en grâce auprès de Momus.

PHILINTE.

Ayez cette bonté.

PHILAMINTE.

Mais par quel moyen ?

MOMUS.

Jouez aujourd'hui même une de mes pièces.

TOUS.

C'est impossible !

PHILAMINTE.

Et l'apprendre ?

HORACE.

Nous qui avons bien de la peine à nous fourrer une centaine de vers dans la tête, n'ayant jamais moins de quinze jours pour les étudier.

MOMUS.

Je puis graver à l'instant même dans votre mémoire la pièce dont vous ferez le choix.

PHILINTE.

O bonheur inespéré !

ISABELLE.

Ce choix est embarrassant.

PHILAMINTE.

Nous sommes peu d'acteurs.

MOMUS.

Vous êtes assez pour jouer *le Tartuffe.*

TOUS.

Le Tartuffe ! Le Tartuffe !

MOMUS.

Je vous le répète : les rôles une fois distribués, vous pourrez les jouer.

ORGON.

C'est commode, cela.

PHILINTE.

Mais ne devons-nous pas craindre de jouer une pièce comme celle-là ?

MOMUS.

Eh bien, si vous ne réussissez pas, du moins, comme dit mon bon ami La Fontaine :

Vous aurez eu l'honneur de l'avoir entrepris.

PHILAMINTE.

Il faut espérer qu'en nous voyant jouer ce chef-d'œuvre, Momus s'apaisera.

MOMUS.

Vous ne pouviez rien choisir de plus moral.

AIR : *Mes chers enfants, unissez-vous.*

Le fourbe, sous de beaux dehors,
Attaque un cœur plein de faiblesse,
De son poison il n'est rien que ne blesse
Ce monstre exempt de honte et de remords ;
Cela prouve que la sagesse,
Comme un grand parmi les flatteurs,
Doit constamment se méfier des mœurs
De ceux qui la vantent sans cesse. } *bis.*

PHILINTE.

Mais, pour que nous puissions donner cette pièce, il faut que Momus le permette, puisque son ordre nous contraint à jouer le drame.

ORGON.

Effectivement.

MOMUS.

En voyant votre bonne volonté, je suis sûr qu'il vous pardonne.

LUCILE.

J'en doute, il était trop irrité.

ISABELLE.

D'ailleurs,je le crois très obstiné.

LOUISON.

Et puis il est grossier.

PHILAMINTE.

Il est bourru, même brutal.

HORACE.

Goguenard jusqu'à l'insolence.

ORGON.

Je l'eusse étrillé, moi, si je n'avais respecté sa qualité de dieu.

MOMUS, *montrant sa marotte.*

Ah ! maroufles ! connaissez-vous cette marotte ?

TOUS.

Ciel !

MOMUS.

AIR : du *Port-Mahon.*

Deviez-vous, sotte clique,
Méconnaître le dieu satirique ?
Sous les traits du comique
Qu'il inspira le plus ?

TOUS.

C'est Momus ! c'est Momus ! c'est Momus !

MOMUS.

Oui, c'est lui. Apprenez, faquins, qu'en vous quittant dans le dessein de vous châtier, mon bon cœur me fit faire une réflexion, et je résolus de prendre les traits de celui que vous outragiez, pour venir réparer la peine que j'avais pu vous faire. Je me place derrière ce rideau, sûr que vous le lèveriez pour me désobéir; je vous pardonne encore ce tour et vous m'insultez !

TOUS.

AIR : *Quel désespoir.*

Ah ! plus d'espoir
Qu'à nos fautes il fasse
Grâce !
Ah ! plus d'espoir,
Nous bâillerons matin et soir.

MOMUS.

Vous le méritez, marauds !

LOUISON.

Papa Momus, tout doux !

MOMUS.

Si !... mais...

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Sachez que le plus gai des dieux
Punit moins qu'il ne fronde,
Et que jamais sur cœur joyeux
La haine ne se fonde ;

Vous me narguiez, mais entre nous,
Loin d'en ressentir du courroux,
De moi riez, je ris de vous,
Car ainsi va le monde.

TOUS.

De lui rions, il rit de nous,
Car ainsi va le monde.
Grand merci, seigneur Momus !

PHILINTE.

Que d'indulgence !

MOMUS.

Ne vous vengez jamais autrement.

ISABELLE, *à Philaminte.*

Vous l'entendez, Madame ?

PHILAMINTE.

Sans doute que Momus tiendra la promesse que Molière nous avait faite ?

MOMUS.

Je ne l'ai jamais dédit, et je ne commencerai pas aujourd'hui que je me pare de ses traits. Vous jouerez *le Tartuffe* au lieu des trois pièces que vous deviez donner et que vos amis ont déjà vues ici ; ils y gagneront tout. Quant à votre jeu, je ne m'en mêle pas.

PHILINTE.

Tout le monde le sait.

MOMUS.

Vous allez réparer votre sottise en terminant vos

représentations par le chef-d'œuvre du plus grand auteur dont puisse s'honorer la France...

AIR : du *Vaudeville de M. Guillaume.*

Si de Molière, en ma métamorphose,
Je prends l'air, la voix et le ton,
Jouant l'œuvre que je propose,
Vous complétez l'illusion (*bis*) ;
Que son génie auprès de ses traits vienne
Instruire, amuser et briller,
Molière alors sur votre scène
Revivra tout entier (*bis*).

QUÉZIN.

Monsieur Momus, comme vous n'êtes pas coiffé à la mode, souhaitez-vous que je vous donne un coup de peigne ? Je suis à votre service, dans l'occasion.

MOMUS.

Non, mon ami, j'ai donné ma pratique à Figaro.

QUÉZIN.

J'aurais bientôt fini, demandez plutôt.

ROGER.

Oui, si on lui promettait pour boire.

PHILINTE.

Ah ! çà, Messieurs, faisons dignement nos adieux au public.

LOUISON.

Enfin, je joue Flipotte ; c'est dommage qu'il n'y ait rien à dire.

PHILAMINTE.

Pendant le temps des vacances, nous pourrons monter notre répertoire.

MOMUS.

Oui, mais du Molière, morbleu ! Çà, faites afficher *relâche* aux quatre coins de Paris, profitez du printemps, chantez le gai refrain, et retrouvons-nous ici dans quelques mois.

TOUS.

Oui, oui.

MOMUS.

Guerre au drame et vive la joie !

PHILINTE

AIR : *La Marmotte a mal au pied.*

Le ton pleureur tient, selon nous,
A la farce ampoulée,
Mais, quand nous nous séparons tous
D'une aimable assemblée,
Malgré Thalie, alors, quittant
Notre humeur enjouée,
Nous annonçons en soupirant
Que la farce est jouée.

TOUS.

Malgré Thalie, alors, quittant, etc.

PHILAMINTE.

Trois mois quitter nos spectateurs,
A chacun cela coûte,
Mais, sans que nous soyons meilleurs,

On reviendra sans doute ;
Dans nos acteurs, offrant aux ris
Leur faiblesse avouée,
On ne voit plus que des amis
Quand la farce est jouée.

TOUS.

Dans nos acteurs, offrant aux ris, etc.

ROGER.

Comme l'amour suit tous les goûts,
Il plaît sous tous les masques ;
Aussi tous cachent-ils pour nous
Ce dieu des plus fantasques ;
Mais, lorsque par un air constant
Fille est amadouée,
Il lève le masque en fuyant
Quand la farce est jouée.

TOUS.

Mais, lorsque par un air constant, etc.

QUÉZIN.

Farces de bouteille et d'amours
Offrent d'assez beaux rôles,
Et même c'est à qui toujours
En fera des plus drôles :
Mais dans l'hymen nous différons,
Car, par la foi vouée,
Les époux en sont les dindons
Quand la farce est jouée.

TOUS.

Mais dans l'hymen nous différons, etc.

MOMUS.

L'homme, sur la scène du temps,
N'est qu'une marionnette ;
Cinq fils, qu'on appelle des sens,
Font agir la follette ;
Cette machine, par le sort
De quelque attrait douée,
S'éveille et rit, bâille et s'endort,
Et la farce est jouée.

TOUS.

Cette machine, par le sort, etc.

LOUISON, *au public.*

A son œuvre, un auteur d'abord
Vainement voudrait rire ;
Il ne rit pas si l'on y dort,
Siffle-t-on ? c'est bien pire ;
Mais, n'ayant pas ri, peur de voir
Sa pièce bafouée,
Heureux, du moins, s'il rit le soir
Quand la farce est jouée.

TOUS.

Mais, n'ayant pas ri, peur de voir
Sa pièce bafouée,
Heureux, du moins, s'il rit le soir
Quand la farce est jouée.

L'épilogue naturel du livre affirmant Béranger comme auteur dramatique sera fourni par deux tableaux où, pour la première fois, nous groupons les pièces dont ses chansons donnèrent l'idée, et les hommages qu'à diverses dates notre théâtre rendit au poète national ou à la compagne dont le nom est inséparable du sien. Association juste. Lisette n'eut ni l'érudition de Mme de Staël, ni le talent de George Sand ; elle n'écrivit pas de petits vers comme Mme Deshoulières et ne figura point dans le salon d'Arthénice, torturant les mots pour leur chercher des significations détournées. Lisette fit mieux : elle fut une amante et une amie, ce qui est plus que d'être un bas-bleu, et quelques feuilles du laurier qui ornait le front de Béranger sont descendues sur sa tombe pour l'immortaliser.

PIÈCES INSPIRÉES DES CHANSONS DE BÉRANGER,

CLASSÉES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

L'Aveugle de Bagnolet, vaudeville en 1 acte, par Alexis Barrière. — Théâtre des Folies-Dramatiques, 26 mars 1832. — *Non imprimé.*

L'Aveugle de Bagnolet, souvenir de 1815, comédie-vaudeville en 1 acte, par Alexandre Havard et Gustave Balthazar (Havard, son frère). — Théâtre Saint-Marcel, 14 juillet 1839.

L'Aveugle de Bagnolet, vaudeville en 1 acte, par Adolphe Guénée et Charles Deslys. — Folies-Dramatiques, 30 octobre 1859. — *Non imprimé.*

Babet, ou la Petite bonne, comédie-vaudeville en 1 acte, par Fontan et Charles Desnoyer.— Nouveautés, 18 août 1829. (D'après *le Vieux Célibataire. — Non imprimée.*

Les Bonnes Filles de Béranger, vaudeville en 3 actes, par Maurice Ordonneau et Victor Bernard. — Folies-Marigny, 26 mai 1875. (Tiré de plusieurs chansons. — *Non imprimé.*

Une Chanson de Béranger, vaudeville en 4 actes et 5 tableaux, par A. Bourdois et Emile Colliot. — Luxembourg, 1er octobre 1864. (D'après *les Cinq étages.)*

Les Chansons de Béranger, tableaux équestres, par ***. — Cirque de l'Impératrice, septembre 1857.

Les Chansons populaires, revue des vieux airs en 2 tableaux, par Clairville. — Folies-Nouvelles, 12 janvier 1859. (*Le Marquis de Carabas* et *la Marquise de Prétintaille* y figuraient. — *Non imprimée.*

Les Chansons populaires de la France, pantomime équestre en 1 acte, par Arnault aîné et E. Bourget, musique d'Alphonse Varney. — Hippodrome, juillet 1857. (Plusieurs créations de Béranger y étaient rappelées.)

Les Chants de Béranger, souvenirs en 3 tableaux, recueillis par Clairville et Lambert Thiboust. — Variétés, 17 octobre 1857.

Les Cinq étages, vaudeville en 5 actes, par A. Bourdois et Emile Colliot. — Délassements-Comiques, 26 février 1853. — *Non imprimé.*

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans, comédie-vaudeville en 2 actes, par ***. — Théâtre Lazary, 29 septembre 1843. — *Non imprimé.*

La Danseuse et la Sœur de charité, ou les Deux Sœurs de charité, vaudeville en 3 actes, par Eugène Grangé et Ch. Rondeau. — Folies-Dramatiques, 29 octobre 1831. — *Non imprimé.*

Les Deux Sœurs de charité, comédie en 2 actes, mêlée de couplets, par Paul Duport et

Romain Chapelain. — Vaudeville, 22 septembre 1831.

Les Deux Sœurs de charité, drame en 3 actes, mêlé de chant, par Charles Dupeuty (avec Rosier et Jouslin de Lasalle.). — Gaîté, 4 octobre 1842.

La Faridondon, ou les Refrains du siècle, arrangés en 1 acte, par Victor de Cottens et Paul Gavault. — Concert Trianon, 30 septembre 1897. (*Le Chasseur et la Laitière* y figurait avec *la Mère aveugle*.)

La Fée aux Chansons, pièce en 4 actes et 6 tableaux, par Ernest Dubreuil. — Théâtre Cluny, 30 octobre 1875. (*Le Marquis de Carrabas* et d'autres y étaient chantés). — *Non imprimée.*

Les Fées de Béranger, pièce en 4 actes, par Léon et Frantz Beauvallet. — Déjazet, 25 juin 1875. (D'après plusieurs chansons). — *Non imprimée.*

Les Femmes de Béranger, vaudeville en 3 actes, par Léon et Frantz Beauvallet, musique de Marc Chautagne. — Bouffes-du-Nord, 1882. (*Non imprimé.*)

La Fille de Frétillon, vaudeville en 1 acte, par Saint-Yves et Choler. — Gaîté, 12 octobre 1851.

La Filleule du chansonnier, drame en 3 actes, mêlé de chants, par Léon Beauvallet et Saint-Agnan Choler. — Ambigu, 1er novembre 1857. (Tiré de diverses chansons.)

Frétillon, ou la Bonne fille, vaudeville en 1 acte, par Michel Masson et Philippe D*** (Dumanoir, avec J. Mallian). — Variétés, 23 août 1829.

Frétillon ou la Bonne fille, vaudeville en 5 actes, par Bayard et Alexis Decomberousse.— Palais-Royal, 13 décembre 1834.

Les Funérailles de Béranger, à-propos national en 1 acte, par Marcel Briol. — Théâtre du Capitole, à Toulouse, 26 juillet 1857. (Rappelant plusieurs chansons.)

La Goton de Béranger, vaudeville en 5 actes, dont un prologue, par Eugène Cormon, Eugène Grangé et Dutertre. — Variétés, 12 août 1851.

Le Grenier, vaudeville en 1 acte, par Michel Masson et Charles de Livry. — Vaudeville, 16 août 1831. (*Non imprimé.*)

Le Grenier de Béranger, vaudeville en 3 actes, par Charles Desnoyer et Philastre. — Délassements Comiques, 1848. (*Non imprimé.*)

Les Gueux de Béranger, drame en 5 actes, mêlé de chant, par Charles Dupeuty et Jules Moinaux. — Gaîté, 29 août 1855.

Haguenier, ou l'Habit de cour, vaudeville en 1 acte, par *** (Benjamin Antier et Marville.) — Porte-Saint-Martin, 10 juillet 1818.

Hommage à Béranger, pièce en 2 actes, en vers, par Savinien Lapointe. -- Porte-St-Martin, Matinées Ballande, 11 avril 1875.-- *Non imprimée.*

Les Infidélités de Lisette, drame-vaudeville en 5 actes, par Brazier, F. de Villeneuve et Charles de Livry. — Gaîté, 29 décembre 1835.

Madame Grégoire, ou le Cabaret de la Pomme de pin, chanson en 2 actes, par Rochefort, Ch. Du-

peuty et Charles (de Livry). — Vaudeville, 21 mai 1830.

Madame Grégoire, opéra-comique en 3 actes, par Eugène Scribe et Henri Boisseaux, musique de Clapisson. - Théâtre Lyrique, 8 février 1861.

Madame Grégoire, pièce en 3 actes, par Paul Burani et Maurice Ordonneau, musique d'Edouard Okolowicz. - Théâtre des Arts (Menus-Plaisirs), 20 mai 1880.

Le Marquis de Carabas, scènes burlesques de la vie de province, en 1 acte, par ***. — Théâtre de Belleville, 1854. (*Non imprimé.*)

Le Marquis de Carabas, vaudeville en 1 acte, par Adolphe Guénée et Théodore Faucheur. — Folies-Dramatiques, 5 octobre 1858.

La Marquise de Prétintaille, comédie-vaudeville en 1 acte, par Bayard et Dumanoir. — Palais-Royal, 23 avril 1836.

Le Ménétrier de Meudon, opéra-comique en 3 actes, par Gaston Marot et Léon Jonathan, musique de Germain Laurens. -- Fantaisies-Parisiennes (théâtre Beaumarchais), 1er septembre 1880.

La Nourrice de Béranger, vaudeville en 1 acte, par Alexandre Tardif. — D'après *Ma Nourrice*, imprimé dans *Derniers essais dramatiques* de l'auteur, 1837, in-12.

Le Petit homme gris, vaudeville en 1 acte, par Bayard et Simonnin. — Gymnase, 15 mars 1845.

Plaisir et Charité, vaudeville en 1 acte, par

Emile Colliot et A. Danorger. — Vaudeville, 21 septembre 1850. (D'après plusieurs chansons.)

Les Poètes de la treille, chanson en 3 époques, par Amédée de Jallais, Alexandre Flan et Olivier Pichat — Délassements-Comiques, 1857. (Tiré de diverses chansons. — *Non imprimée.*

Les Refrains de Béranger, soliloque comique, par Adolphe Joly. — Imprimé dans *Etudiants et Lorettes*, almanach du Quartier latin pour 1853.

Les Refrains de Béranger, fantaisie-vaudeville en 1 acte, par Henry Min. — Concert des Folies-Rambuteau, 1er septembre 1884.

Roger Bontemps, vaudeville en 1 acte, par Clairville et Bernard Lopez. — Vaudeville, 14 octobre 1848.

Roger Bontemps, opéra-comique en 2 actes, par Clairville et Bernard Lopez, musique de Debillemont. — Fantaisies-Parisiennes, 18 mars 1868.

Le Roi d'Yvetot, légende historique et burlesque, mêlée de couplets, en 1 acte, par Eugène Vanel et Dautrevaux. — Théâtre Saint-Marcel, 31 janvier 1841.

Le Roi d'Yvetot, opéra-comique en 3 actes, par A. de Leuven et Bruswick, musique d'Adolphe Adam. — Opéra-Comique, 13 octobre 1842.

Le Grand Roi d'Yvetot, pièce en 3 actes et 5 tableaux, par E. Vanderburch et Guinon, musique de Frédéric Barbier. — Théâtre Déjazet, 29 novembre 1859. — *Non imprimée.*

Le Roi d'Yvetot, ballet-pantomime en 1 acte, par Philippe de Massa et Petipa, musique de Théodore Labarre. — Opéra, 28 décembre 1865.

Le Roi d'Yvetot, opéra-bouffe en 3 actes, par Henri Chabrillat et Emile Hémery, musique de Léon Vasseur. — Théâtre Taitbout, 3 avril 1876.

Le Royaume du Poète, comédie-vaudeville en 3 actes, tirée des chansons de Béranger, par Edouard Montagne et Dunan-Mousseux. — Théâtre Beaumarchais, 8 décembre 1857.

Le Sénateur, comédie-vaudeville en 1 acte, par Dumanoir et Eugène Laurey. — Gymnase, 4 février 1832.

Soldats, voilà Catin, croquis militaire en 2 actes, par Desvergers et Anicet Bourgeois (avec Etienne Arago). — Vaudeville, 14 décembre 1830. (D'après *la Vivandière.*)

Le Tailleur et la Fée, ou les Chansons de Béranger, conte fantastique mêlé de couplets, en 1 acte, par Emile Vanderburch et Ferdinand Langlé. — Palais-Royal, 3 août 1831.

Le Troisième mari, vaudeville en 1 acte, imité de la chanson de Béranger, par Clairville. — Vaudeville, 9 juillet 1845.

Le Troisième mari, opérette en 1 acte, par Clairville, musique de Clairville fils. — Folies-Dramatiques, 10 avril 1878.

Au total 55 ouvrages.

PIÈCES DANS LESQUELLES FIGURE BÉRANGER OU LISETTE,

CLASSÉES PAR ORDRE DE DATES.

La Lisette de Béranger, monologue, paroles et musique de Frédéric Bérat. — Théâtre du Palais-Royal, 28 janvier 1843.

Son portrait ! vaudeville en 1 acte, par Auguste Jouhaud et Jules Belamy. — Théâtre Beaumarchais, 13 mai 1847.

La Lisette de Béranger, vaudeville en 1 acte, par Auguste Jouhaud. — Théâtre des Funambules, 4 septembre 1851. — *Non imprimé.*

La Lisette du Chansonnier, pièce en 2 actes, mêlée de chants, par Michel Bordet. — Théâtre Lazary, 27 septembre 1861. — *Non imprimée.*

Le Grenier de Béranger, comédie-vaudeville en 1 acte, par Frédéric Perin. — Représentée à Lyon le 20 novembre 1868.

Le Grand-Papa la Chanson, opérette en 1 acte, par G. Lefort. — Concert Bataclan, 4 août 1870. (*Non imprimée.*)

Les Fils aînés de la République, drame militaire en 5 actes et 9 tableaux, par Michel Masson et Mme Raoul de Navery. — Grand-Théâtre-Parisien, 23 novembre 1872. — *Non imprimé.*

La Jeunesse de Béranger, opérette en 1 acte, par L. Péricaud et Villemer, musique de Firmin Bernicat. — Concert de l'Eldorado, 20 janvier 1877.

Béranger à la Force, pièce en 1 acte, en vers, avec chant, par J.-A. Gervaise. — Grand-Théâtre d'Angoulême, 20 décembre 1877.

Béranger, pièce en 4 actes et un prologue, par Michel Bordet. — Théâtre Oberkampf, 1881. — *Non imprimé.*

Béranger, drame en 5 actes, par Alfred Copin et Léon Rissler. — Théâtre des Nations, 14 septembre 1883. — *Non imprimé.*

Lammenais, 1 acte en vers, par Henri Tricard. — Paris, 1887, in-18. — *Non représenté.*

Les Etapes de la chanson, fantaisie à spectacle en 1 acte, par Jules Jouy, Arthur Verneuil et Maxime Guy. — Concert de l'Eldorado, 2 octobre 1890. — *Non imprimée.*

La Fauvette de Béranger, revue en 2 actes, par Lebreton et Moreau. — Concert de la Fauvette, 1er février 1896. — *Non imprimée.*

La Jeunessse de Lisette et de Béranger, vaudeville historique en 1 acte, par Alfred Leconte. — Paris, 1896, in-18. — *Non représenté.*

A la gloire de Béranger, à-propos en 1 acte, par Xavier Privas. — Lyon, théâtre des Célestins, 15 février 1908.

Soit 16 pièces.

TABLE DES MATIÈRES

H. DARAGON, Imprimeur-Editeur. — PARIS.



